
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01626280 0

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME XV

LES

LITTÉRATURES

POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME XV



PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1883

LE FOLK-LORE

DU

PAYS BASQUE

LE FOLK-LORE

DU

PAYS BASQUE

PAR

JULIEN VINSON



PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1883



To the Revd W. WEBSTER

M. A. OXFORD

Corr. de la Academia de la Historia, etc.

To whom should I present this little work, my dear friend, if not to you, who may rightly claim to be called the creator of basque folk-lore? You were certainly the first who intended to plough the field of euscarian popular tales, who seriously attempted to find out, if there were any, the slightest traces of early popular mythology in it. Although you were so kind as to designate me as a collaborator in your *Basque Legends*, you know how little I could help you. Yours was all the work, and especially the very difficult one of collecting original texts from the mouths of illiterate countrymen and maidservants, in so hard a language.

To the building you began I now come to put an

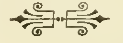
additional floor; allow me to present it to you, as a friendly testimony of my grateful sympathy. I often remember the hours I spent at your home, amidst a country we both like so much, thanks to the great natural beauties of the mountain and the sea.

Take this little book with you, when you go walking; read it seated under some beautiful oak of the Sare valley, and remember your friend, in the tremendous flood of Parisian life, with its political absorption and perpetual unrest, thinking always of you, who, as your countryman H. Kirke-White says, live in a country,

> Where, far from cities, *you* may spend *your* days,
> And, by the beauties of the scene beguil'd,
> May pity man's pursuits and shun his ways!

J. V.

Paris, june 1883.





AVANT-PROPOS

I

On *prétend que le diable, après avoir habité le pays de Labourd pendant sept années, n'avait pu réussir à apprendre que deux mots basques,* bai *« oui » et* ez *« non », et encore ajoute-t-on qu'il les oublia, en sortant de Bayonne, au milieu du pont Saint-Esprit. Plus heureux que le diable, j'ai pu apprendre et retenir un plus grand nombre de mots ; il est vrai que j'ai passé douze années consécutives dans le pays, que je l'ai longuement parcouru, que j'ai pris place à bien des foyers rustiques ; j'imagine même que dans beaucoup de villages, j'aurais quelque droit à dire, comme Werther : « die geringen Leute des Ortes kennen mich schon, und lieben mich, besonders die Kinder ».*

A Paris même, ce centre universel, ce résumé

merveilleux du monde, il m'a été donné d'entendre parler basque, par hasard, à diverses reprises. Aux Champs-Élysées, au square Louvois, sur un banc du boulevard Saint-Michel, mon oreille a été charmée de retrouver cette langue étrange et cet accent particulier qui m'ont si souvent tenu compagnie de Bayonne à Sare, de Saint-Jean-de-Luz à Ainhoa, de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune; et tout récemment n'ai-je pas eu la douloureuse émotion, en déchiffrant une lettre toute jaunie, de rétablir l'état civil d'une pauvre Basquaise dont le cadavre venait d'être retiré du canal Saint-Martin? Quelle succession d'aventures avait amené dans la grande ville et poussé peut-être au suicide cette fille de la montagne, sentimentale et mystique sans doute, mais fière aussi, comme tous ceux de sa race!

C'est pourquoi ce livre m'a été agréable à faire. J'ai compulsé mes carnets déjà vieillis, j'ai recherché mes notes déjà anciennes; j'ai mis en ordre des « histoires », *des chansons, des formulettes, recueillies naguère à l'ombre des forêts, au milieu des routes, dans les vastes cuisines hospitalières, voire même sur le sable du bord de la mer; et je me suis rappelé avec bonheur dans quelles circonstances me les avaient dites ces jolies filles, ces aimables vieillards, ces enfants déjà moins soucieux des traditions et des coutumes de leurs pères, et qui, symptome grave, commencent déjà à parler français entre eux.*

Traditions et coutumes moins antiques peut-être et moins respectables qu'on ne serait tenté de le croire. Je pense en effet qu'en parcourant les pages ci-après on y constatera une fois de plus ce que démontre une étude impartiale et approfondie, l'absence complète d'originalité sociale du peuple basque. A part leur langue — élément de premier ordre du reste — les Basques n'ont rien à eux. Les rêveries ou les fantaisies de Chaho et de ses imitateurs n'ont aucun fondement sérieux, et je doute même que l'homme sauvage, basayaun *ou* basojaun, « seigneur *ou* homme sauvage », *dont le pied gauche laisse sur le sol une empreinte arrondie ; que les* lamigna *mâles et femelles* (lamiæ ?)*; que le triple serpent à sept têtes appartiennent à une vieille mythologie euscarienne. Plus j'étudie les Basques, et plus je demeure convaincu qu'on ne saurait voir en eux les débris d'une race antique, puissante et civilisée, qui aurait couvert de ses colonies toute l'Europe occidentale. Une pareille décadence serait tout à fait inadmissible.*

II

Les diverses formes de la littérature populaire que j'ai cru pouvoir comprendre dans ce volume ont été réparties en six catégories différentes.

La première comprend les « contes, légendes et

superstitions ». Ces divers récits ont été empruntés à trois sources différentes. Un grand nombre ont été recueillis par M. Webster et par moi, à Saint-Jean-de-Luz principalement, de 1874 à 1876; j'en ai indiqué, autant que le permettait l'imperfection de mes notes, l'origine exacte. J'ai naturellement traduit directement sur le texte basque; dans quelques contes, déjà publiés par M. Webster, j'ai conservé certains détails que mon savant collaborateur avait cru devoir supprimer. — J'ai emprunté d'autres histoires aux quatre articles (réimprimés à part en brochures) publiés par M. Cerquand dans le Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts *de Pau (2e série, T. IV, 1874-1875, p. 233-275; T. V, 1875-1876, p. 183-260; T. VI, 1876-1877, p. 450-531; et T. XI, 1882-1883, p. 101 à 294). M. Cerquand ayant eu l'excellente idée de donner le texte de ces contes, j'ai pu encore traduire directement sur le basque et je l'ai fait avec d'autant plus de raison que les traductions fournies à M. Cerquand par ses collecteurs sont trop souvent de déplorables paraphrases. — Un des contes les plus intéressants du présent recueil me vient d'une compilation espagnole malheureusement littéraire, les* Tradiciones vasco-cantabras *de J. V. de Araquistain (Tolosa, 1866, in-8°).* Les trois vagues *nous ont paru la seule « tradition » de ce livre qui puisse être originairement populaire et je l'ai traduite de l'espagnol, en supprimant le préam-*

bule et l'épisode d'amour que M. de Araquistain avoue y avoir intercalé. On trouvera sans doute encore ce récit beaucoup trop littéraire.

La deuxième section, consacrée aux « chansons », vient également en grande partie de mes propres observations; le reste a été pris dans des recueils précédemment publiés; je les ai plus ou moins mis tous à contribution : le Pays basque *de M. Fr. Michel; les* Chants populaires *de M. Sallaberry; les* Denkmaeler *du docteur Mahn; la* Coleccion *de M. Santesteban; le* Cancionero *de M. Manterola, pour ne citer que les principaux. Une précieuse source de renseignements m'a été fournie par un lot de papiers, dont je me suis rendu acquéreur à Bayonne, dans une vente publique, pour un prix minime; j'y ai trouvé beaucoup de chansons basques et beaucoup de musique : la plupart de ces papiers venaient de mon ami regretté Alexandre Dihinx, les autres avaient appartenu au brillant, mais dangereux, écrivain basque Augustin Chaho.*

La troisième division de ce volume, comprenant les « rondes, formulettes, etc., » ne contient que des pièces recueillies par moi-même dans le pays, à part deux morceaux déjà publiés dans Mélusine *par M. Léon Bureau et que je n'ai pas cru pouvoir laisser de côté. Deux chants de quête, auxquels j'ai mis la signature Archu, ont été tirés du grand recueil conservé à la Bibliothèque nationale sous le titre de* Poésies populaires de la France *(Mss., fonds*

français, nouvelles acquisitions, 6 vol. in fol., nos 3338 à 3343). J'avais déjà emprunté à ce recueil une très intéressante chanson sur le Dos de Mayo *(1).*

Les « devinettes » me viennent de mes observations personnelles ou m'ont été adressées par de bons amis du pays. J'ai d'ailleurs utilisé celles qui ont été déjà publiées par MM. Cerquand en 1876 dans le Bulletin de Pau *(54) et Demófilo (Alvarez y Machado), en 1880, dans ses* Adivinanzas *(13); M. Webster m'a communiqué une liste de 13 devinettes qu'il tenait de M. Antoine d'Abbadie et qui paraissent de provenance souletine.*

La partie qui m'a le moins intéressé et à laquelle je n'ai presque apporté aucune part personnelle, est celle des « proverbes ». J'apprécie médiocrement ces sentences banales, faites pour tous les goûts et pour tous les temps, où de nombreuses niaiseries coudoient de rares traits d'esprit. Je me suis borné à relever les

*(1) Les poésies basques comprises dans ce recueil viennent, pour la plupart, de MM. Archu et Garay de Montglave. Le premier a donné des pièces authentiques et inédites. Le second, comme je le démontrerai prochainement, a purement et simplement copié, avec leurs fautes d'orthographe et leurs coquilles typographiques, des chansons déjà publiées par divers auteurs. M. Garay de Montglave a même pris, dans l'*Album pyrénéen, *un saut basque arrangé pour le piano par M. L. Delahaye, et l'a donné, comme de son crû, sous le titre extravagant de* Gueroco guero. *Ces deux mots, qui veulent dire : « Après d'après », forment le titre d'un livre basque bien connu, œuvre d'un curé de Sare, Axular ; la première édition, qui parut en 1643, était simplement intitulée* Guero *« Après ».*

moins sottes de ces formules dans les Guide de la conversation *de l'abbé d'Artayet (1861, 2e éd. 1876) et de Fabre (1863); dans l'*Almanach (républicain) basque *de 1879 à 1882; dans l'*Almanaque bilingue *de Saint-Sébastien, et, en ce qui concerne les anciens proverbes — intéressants surtout au point de vue linguistique — dans les Recueils d'Oihenart (1657; réimprimé par les soins de M. Francisque Michel en 1847) avec son supplément sans date (1), de Garibay (mss. de la fin du XVIe siècle publié en 1847 et 1854), d'Isasti (*Compendio historial de Guipuzcoa, *mss. de 1621, imprimé en 1850). Je n'ai naturellement cité aucun des prétendus « anciens proverbes basques » donnés par Voltoire dans son* Interprect *(commencement du XVIIe siècle) et réimprimés par M. G. Brunet en 1847 et 1873,*

(1) Ce supplément, dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, a été reimprimé en 1859 par les soins de M. G. Brunet. La plaquette originale a été intercalée récemment dans l'exemplaire des Proverbes et poésies *d'Oihenart, de la Bibliothèque nationale. On sait qu'un autre exemplaire de ce dernier livre, incomplet, mais comprenant un supplement de poésies, est conservé à la Bibliothèque de Bayonne. Je possède un exemplaire des* Poèsies *seules, offrant d'intéressantes particularités. — Le docteur Mahn a aussi réimprimé les proverbes d'Oihenart et ceux de Garibay; M. Fr. Michel avait reproduit ces derniers à la suite de sa reimpression d'Oihenart; ils ont été publiés de nouveau dans le* Memorial historico *espagnol, en 1854, avec des observations d'un certain Aizquibel qui valent aussi peu que les remarques des collaborateurs de MM. Fr. Michel et Brunet. Les diverses listes attribuées à Garibay offrent des différences importantes.*

parce que ce sont seulement des proverbes français traduits, et assez mal traduits, en basque.

La sixième division est consacrée aux drames ou comédies populaires, aux pastorales.

III

Les pastorales *sont, avec les* comédies *et les* charivaris, *à peu près les seules productions originales de la littérature basque, si pauvre et relativement si récente. Je n'hésite pas cependant à les comprendre dans le* Folk-lore *du pays, parce qu'elles présentent une série de textes constamment altérés et remaniés par des mains plus ou moins habiles. La rédaction en est en effet aussi simple et aussi naïve que possible. Les anachronismes les plus étranges s'y accumulent, les expressions les plus bizarres s'y rencontrent dans la bouche de personnages tout à fait fantaisistes, les événements s'y succèdent sans la moindre transition, les jeux de scène y sont réellement enfantins, et l'art y fait presque entièrement défaut. Toutefois, ce qui frappe le lecteur, c'est la préoccupation constante de faire tourner la pièce à l'honneur de la religion chrétienne, à la honte des Sarrazins et du Mahométisme. La date de ces compositions est ainsi facile à déterminer : elles remontent évidemment aux dernières*

phases de ce que les Espagnols appellent la guerre de reconquête, du treizième au quinzième siècle environ. Le souvenir des chansons de geste et des romans de chevalerie s'y montre aussi très fréquemment. Il est vraisemblable que les auteurs des pastorales*. ont beaucoup puisé dans les plaquettes de la* Bibliothèque bleue.

Aucune pastorale basque n'a jamais été imprimée; elles se transmettent de génération en génération par des copies manuscrites exécutées avec assez peu de soin. Les scribes du pays ne pouvaient avoir le souci de conserver à ces compositions leur forme exacte et, préoccupés seulement du fond, faisaient à chaque copie les corrections nécessaires pour que le texte demeurât intelligible à tous.

Plusieurs pastorales peuvent cependant être considérées comme des œuvres tout à fait modernes. Certains « poètes » du pays ont la spécialité d'en avoir composé plusieurs de toutes pièces; ils se guident généralement sur les petites brochures « ornées » du timbre du colportage que les marchands ambulants répandent à bas prix dans les campagnes. M. Webster a vu à Tardets, le 19 avril 1879, le manuscrit des Quatre fils Aymon*; l'auteur, P. Irigarez, de Laguinge, lui montra la brochure française originale, un petit in-quarto de 96 pages à 2 colonnes sorti des presses de la maison Pellerin, d'Épinal. Irigarez avait seulement ajouté aux personnages du récit un*

roi des Turcs et trois Satans de son invention : son manuscrit était daté du 15 juin 1875.

Parmi les « auteurs » ou « arrangeurs » les plus célèbres, on cite, outre J. P. Irigarez, de Laguinge, J. P. Busson de Tardets (mort en 1875), Agie de Tardets, Goyheneix d'Alçay, Laxague de Lichans, J. B. Saffores de Tardets, Bessiger d'Esquiule qui s'intitulait « professeur de tragerie (1) » ; j'ai relevé sur des manuscrits déjà anciens, les autres noms suivants : Jacques Oihart Larrondo d'Uhart-Mixe (1850), Jacques Oihenart (1827), Oihenart (1770), Arhex, Salvador Baratchegaray, Gratien Changard de S. Palais, Etchebarne de Charitte, Pierre Fourcade fils aîné dit Holloton (an XII), Mécot fils aîné, régent d'Ainharp (1790) ou d'Ordiarp (1793), Larché de Sauguis (1769). Les manuscrits originaux de ces « auteurs » passent de main en main et leurs détenteurs s'en font une précieuse source de revenus ; car ils ont le privilège « d'extraire » (c'est le mot consacré), moyennant finances, chaque rôle ; j'ai pu cependant m'en procurer quelques-uns et un certain nombre d'autres ont été récemment acquis par les bibliothèques municipales de Bayonne et de Bordeaux. Mais beaucoup de ces intéressantes compositions ont dû se perdre

(1) *La mutation* d = r *est habituelle au basque : cf.* soldado = soldaru *« soldat »;* miricu = medicu *« médecin »;* amorio = amodio *« amour », etc.*

par suite de la négligence ou de l'incurie d'héritiers insouciants. En 1879, M. Webster a recueilli chez une vieille femme, à Tardets, de très curieux fragments ; il apprenait peu de temps après que la fille d'un ancien « directeur de pastorales » de Mauléon venait de jeter au feu un grand nombre de manuscrits.

Les sujets de ces drames populaires sont tous empruntés soit aux légendes religieuses, soit aux légendes historiques, quelquefois à la mythologie pure. Voici la liste complète de toutes celles dont M. Webster ou moi nous avons vu les manuscrits (1). Les unes sont tirées de la Bible, celles de Abraham, Moïse, Josué, Nabuchodonosor, Judith et Holopherne, Joseph et Mme Putiphar, David, *et* l'Enfant prodigue*; d'autres se rattachent à la mythologie classique :* Œdipe*; d'autres à l'hagiographie :* Saint Étienne, Saint Pierre, Saint Martin, Saint Jacques le Majeur, Saint Jean-Baptiste, Saint Alexis, Saint Louis, Saint Roch, les trois Martyrs, Saint Julien d'Antioche, Saint Claudieus et Sainte Marsimissa, Saint Eustache et Sainte Euphémie, Sainte Catherine, Sainte Philippine, Sainte Agnès, Sainte Hélène, Sainte Marguerite *et* Sainte Engrace ; — *d'autres s'inspirent de la mythologie moderne :* Jean

(1) Je possède une sorte de carnet, de registre, où sont détaillés les rôles d'un certain nombre de pastorales. J'y relève les titres suivants : Samson, Robert-le-Diable, Thamas-Kouli-khan. *Je n'ai rencontré aucune copie de ces pastorales.*

Caillabit, Jean de Paris, Jean de Calais, Geneviève de Brabant, la princesse de Cazmira, la princesse de Gamathie, Antoine de Constantinople, Célestine de Savoie; *ou même de l'histoire :* Astiage, Alexandre le Grand, Mustapha le Grand Turc, Bajazet, la prise de Jérusalem, Clovis, Charlemagne, Roland et les douze pairs, les quatre fils Aymon, Godefroid de Bouillon, Richard de Normandie, Marie de Navarre, Jeanne d'Arc, Warwick, Charles VI, Thibaut, Napoléon; — *d'autres enfin ne sont que des farces vulgaires :* Bacchus, Pançart *(personnification du Carnaval) et* l'homme battu par sa femme.

Ces deux dernières pastorales, *et surtout celle de* l'homme battu par sa femme, *appartiennent plutôt au genre* « Charivari ». *J'ai entre les mains deux listes de « sujets de charivaris » qu'il ne me paraît pas utile de transcrire, car voici trois sujets que je prends au hasard :*

1. *Une fille est en train de faire le service* (sic) *à un jeune homme; par une fente du toit, des gamins les « compissent », comme dirait Rabelais.*

2. *Un garçon va souvent « vers une fille » dans la châtaigneraie; elle lui fait croire, un jour de mardi gras, à l'aide de trois camarades, qu'elle est enceinte; le jeune homme se décide à s'engager soldat; la fille va le voir à Bayonne dans l'espoir de le voir*

et de lui faire tenir sa promesse (de l'épouser), mais le garçon s'aperçoit de la supercherie et refuse ; elle s'en revient toute triste.

3. Un jour de carnaval, trois filles et trois garçons se réunissent pour manger des châtaignes rôties et pour jouer ensuite ; les filles se mettent à terre et les garçons se placent entre leurs jambes.

Les manuscrits de pastorales se composent généralement de cahiers de papier écolier ordinaire où les strophes sont écrites sur deux colonnes. A la première page est le titre, puis vient le prologue (lehen pheredikia *« le premier sermon »*)*, souvent suivi d'un autre; à la fin vient l'épilogue* (azken pheredikia) *presque toujours refait à chaque représentation; puis la date de la copie, celle de la représentation, la signature de l'auteur ou du propriétaire du manuscrit, la liste des personnages et la récapitulation du nombre de strophes qui composent leurs rôles ; enfin des indications pour l'arrangement scénique et pour l'arrivée solennelle des acteurs.*

Les titres sont quelquefois développés. Ainsi un mss. de la Destruction de Jérusalem *commence par ces mots : « La belle représentation prise sur la destruction de la ville de Jérusalem par Vespasien, empereur romain, l'année de notre salut 70, contenant d'autres mistères* (sic) *savoir : le sujet principal est le prophète Jésus, fils d'Annanus », et, entre le premier et le*

second prologue, on lit : « l'auteur de cette pièce a cru de donner au publiq (sic) *un exemple pour renouveler la mémoire sur la destruction et ruine entière de la ville de Jérusalem qui fut détruite par Vespasien et Titus, empereurs romains, l'an de notre salut 70, suivant quelques auteurs. Les spectateurs verront ici comment Dieu punit les hommes obstinés dans les crimes de péché ». Le mss. est signé : « le 27 octobre 1827, par moy,* Bessiger, *professeur de tragerie à Esquiule ».*

En tête d'une copie de Charlemagne, *on lit :* Charlemaigne Emperadoriaren lehen perediquia; 800 guerrenian ourthean Emperadore cen, 76 ourthez biçy cen, 46 ourthez Emperadore içan cen *« prologue de l'empereur Charlemagne; il fut empereur l'an 800, vécut soixante-seize ans, il fut empereur pendant quarante-six ans ».*

Les « auteurs » attestent souvent leur droit de propriété d'une façon assez originale. M. Webster a copié sur un ms. d'Astiage, roi de Perse, *la note suivante :*

> *« 14 mars 1836. Ap. à J. B*[te] Saffores.
> *« Le cayer vient à perdre.*
> *« Si quelqu'un trouver. Il aura*
> *« la bonté de rendre au sieur*
> *« J. P*[re] *Saffores, cordonnier de Tardets,*
> *« qui est un brave homme reconnu*
> *« par tout son pays. Et un homme*
> *« comme il faut pour manger*

« quelque tranche de jambon et
« les œufs fregit dans la poele
« pendant tout le temp de l'année
« à la place de chardines ».

A côté de ce passage qui donne la mesure de l'instruction des auteurs dramatiques basques, M. Webster cite un joli spécimen de pédantisme scolaire. A la fin du prologue de Nabuchodonosor, *il a lu sur un ms. qui est aujourd'hui en ma possession :*

Finis coronus topus.
Rex, sol et justitiæ.

*On trouvera plus loin quelques spécimens des prologues et des conclusions ordinaires ainsi que des intermèdes bouffons habituels. Je voudrais seulement signaler ici l'importante correction apportée en 1796 à une pastorale et citer la curieuse addition qui y a été faite. Je possède, grâce à l'obligeante intervention de M. Webster, une copie déjà ancienne de la pastorale de l'*Enfant prodigue. *Le ms. porte les dates de 1770 et 1796. La dernière strophe de la pièce, avant le* « azken pheredikia », *était ainsi conçue :*

Beusde discous horic :
Jaunac, guitin liberti !
Dugun te deon kanta
Oroc algarrequi !

« Laissons ces discours : — Messieurs, divertis-

sons-nous ! — Chantons le Te Deum — *tous l'un avec l'autre* ».

Dans cette strophe, la main qui a écrit la date de 1796 a fait deux corrections successives. Les mots te deon *ont été rayés et on a écrit au-dessous de la ligne les mots* naçioniren fabori, *ce qui change ainsi le sens des deux derniers vers :*

« Célébrons la nation — tous l'un avec l'autre ».

Mais cette correction a paru insuffisante ; au-dessus des mots te deon *on a donc écrit* kaminola, *évidemment « la carmagnole ». Il est certain que la carmagnole est plus gaie que le* Te Deum, *et que l'idée d'associer le mot de divertissement à ce cantique solennel rappelle le vers de Young :*

Retire and read the Bible, to be gay!

Le « directeur » de 1796 tenait d'ailleurs à affirmer ses sentiments patriotiques, car il a ajouté au texte primitif sept strophes dont les quatre premières sont récitées par le roi turc Garien (battu et converti, il avait à dire la strophe que je viens de citer) et les autres par le père de l'enfant prodigue. En voici le texte :

Viba viba Francia !
Viba viba Naçionia !
Viba viba Republika
Eta asamblada guçia !

Viba Françiako generalac
Eta soldadouac oro !
Cientako loxa dira
Munduko eresomac oro.

Emigrantec eta apessec
Françieric jouan çirenian
Ousté çuen ginen çirela
Sei hilabeten barnian.

Etçuen ouste Françian
Hain soldado abilic baçela ;
Ouste çien oro erhoric
Burçaguituren çirela.

Aita.

Citoien, çoure erosomalat
Plaçer duçunin jouanen çira
Kiristitu çirelakos
Vtçiren deiçugu houra,

Condicionereki guerlaric
Gouri emanen estuçula
Eta kiristi leguia eresoman
Eta Erepublika eçariren duçula.

Eta hotz emaçie orai,
Guitian eretira ;
Eman nahi deiçiet orori
Andoa houn batetaric edatera.

« *Vive ! vive la France ! — Vive ! vive la Nation ! Vive ! vive la République — et toute l'Assemblée !*

« *Vivent de la France les généraux — et les*

soldats tous ! — A cause de vous ont peur — tous les royaumes du monde.

« Les émigrés et les prêtres — quand ils partirent de France — pensaient qu'ils reviendraient — dans l'espace de six mois.

« Ils ne pensaient pas qu'en France — il y avait tant de soldats habiles, — ils pensaient que les ayant tous tués, ils seraient les maîtres.

LE PÈRE *(de l'enfant prodigue) à Garien :*

« Citoyen, à votre royaume, — quand il vous plaira, vous irez; — puisque vous êtes devenu chrétien, — vous nous laisserez celui-ci,

« A la condition qu'aucune guerre — vous ne nous ferez, — et que la loi chrétienne dans votre royaume — et la république vous établirez.

« Et maintenant, allons, — retirons-nous; — je veux vous donner à tous — à boire d'un bon vin ».

Cette addition a dû être faite à l'occasion de la présence dans le pays soit d'officiers supérieurs de l'armée des Pyrénées occidentales, soit de généraux de cette armée, soit des représentants du peuple eux-mêmes qui auront peut-être assisté à la représentation.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler, d'après les indications de nos mss., quelques dates de représentations de pastorales. Le Prodigue *a été joué à Abense*

le 20 août 1770 et à Arrast le 19 juin 1796. Clovis *avait été réprésenté à Charritte de Bas en janvier 1770. Je relève ensuite les dates suivantes: 12 mai 1783, à Espès,* Saint Martin; *25 octobre 1788, à Olharby,* L'homme battu par sa femme; *6 septembre 1783, à Camou, et 26 mai 1792, à Garindein,* Œdipe; *25 juin 1790, à Ainharp, 16 juin 1793 et 28 prairial an VII (16 juin 1799); à Ordiarp,* Godefroid de Bouillon; *5 vendémiaire an XII « 28 septembre 1803, vieux style », à Mauléon,* Sainte Hélène; *vendémiaire an XIII « octobre 1804, v. s. »,* Sainte Engrace *(s. l.); 27 avril 1827, s. l.,* La prise de Jérusalem; *29 juin 1836, à Tardets,* Saint Roch; *14 juin 1840, s. l. (1),* Alexandre le Grand; *30 avril 1848, à Larribar, un charivari; août 1848, août 1849 et 2 novembre 1860, s. l.,* Saint Jacques le Majeur; *1er avril 1849, à Saint-Palais,* Napoléon; *9 avril 1849, à Espés,* Robert le diable; *15 avril 1849, à Guabas,* Roland; *28 octobre et 11 novembre 1849, à Etcharry,* Samson; *1857, s. l.,* Les trois martyrs *et* Jean de Paris. *Je ne donne pas de dates plus récentes.*

Toutes ces pastorales étaient jouées par des hommes seuls. Les suivantes l'ont été au contraire exclusivement par des jeunes filles, ou, comme disent les mss.,

(1) La même pièce a été jouée à Alçay-Beheity, le 15 avril 1879.

par les « mademoiselles » : 7 juin 1849, à Mauléon, Geneviève de Brabant*; 2 août 1850, à Viodos,* Sainte Hélène*; le 21 avril 1879, le mauvais temps empêcha à Garindein la représentation d'une* Sainte Hélène *qui devait être jouée par les filles du pays : M. Webster devait assister à la représentation.*

Il résulte des dates ci-dessus que les pastorales ne se représentent généralement qu'en avril, juin, août ou octobre, c'est-à-dire à Pâques, à la Pentecôte ou vers la Saint Jean-Baptiste et la Saint-Michel. Le jour de la représentation n'est jamais un dimanche.

On trouvera beaucoup de détails sur les pastorales basques et l'analyse de plusieurs d'entre elles dans le Pays basque *de M. Fr. Michel (Paris, 1857, in-8°, p. 43-92); dans le* Voyage en Navarre *de Chaho (Paris, 1836, p. 337-339 et Bayonne, 1865, p. 333-339); dans* Biarritz *du même auteur (Bayonne, 1856, T. II, p. 124-154); dans les* Basque Legends *de M. Webster, 2e édition (Londres, 1879, appendix, p. 235-246); enfin dans divers périodiques : l'*Album pyrénéen, *Pau, 1841, p. 90-102 et 207-215 (articles de J. Duvoisin); l'*Observateur des Pyrénées, *nos des 11, 13, 15, 22, 27 et 29 octobre 1843 (articles de J. Badé (1); le* Macmillan's

(1) Je n'ai pu me procurer cet article qui, à ma connaissance, n'a été reproduit nulle part. Je suppose qu'il doit y être question de la pastorale, ou plutôt de la comédie de Pançart, *car, sur l'exemplaire de cette pièce que je possède, je trouve l'annotation suivante :*

Magazine, *janv. 1865, p. 238 à 252 et l'*Academy, *du 3 mai 1879, p. 391, col. 213 (articles de M. Webster). Dans l'*Athenæum français *du 9 décembre 1854 (p. 1133-1135), et du 27 janvier 1855 (p. 86-88), on peut lire deux lettres de M. Francisque Michel à M. Prosper Mérimée, relativement aux* Représentations dramatiques dans le pays basque*; la première de ces lettres a été reproduite dans le* Messager de Bayonne *du 14 décembre 1854; M. Francisque Michel les a réimprimées, avec quelques changements de peu d'importance, dans son* Pays basque. *J'ai consacré à cet intéressant sujet, dans la* République française *(numéro du 21 février 1879), un feuilleton scientifique reproduit, avec d'importantes additions, dans un volume publié en 1880* (Mélanges de linguistique et d'anthropologie *par A. Hovelacque, Émile Picot et Julien Vinson, Paris, E. Leroux, p. 99 à 127). M. Webster a donné, en 1880, un remarquable article au* Bulletin de la Société des sciences et arts *de Bayonne (1878-1879, pp. 69-88). J'ai enfin publié, dans la* Revue de l'histoire des religions, *trois articles auxquels on a donné le titre général de :* Éléments mythologiques dans les pastorales

« M. Badé, professeur au collège royal, rue de l'Hôpital ». La copie est datée du 26 février 1835, et porte cette mention textuelle : « Ce cayer appartient au sieur Jean Pierre Saffores ».

basques *(T. I, 1880, pp. 139-145, 374-379, et T. III, 1881, pp. 231-239).*

Je n'ai garde d'oublier un court article du Graphic *de Londres (numéro du 29 novembre 1879, p. 531, col. 1-2) avec un dessin assez inexact (p. 529), d'après des renseignements et des croquis communiqués par M. Webster (1). Le dessin du* Graphic *a été reproduit le 10 janvier 1880 par l'*Univers illustré *de Paris (p. 29) avec un texte abrégé de celui du journal anglais et signé R. Rayon (p. 26). Je rappellerai, pour mémoire, une note de l'*Histoire littéraire de la France *(T. XVIII, p. 720 (2) relative à la pastorale de* Roland et les douze pairs *que Jomard a vu jouer en français à Castets, près d'Oloron, en 1833 (3); mais je ne trouve rien à retenir dans un article du* Bulletin de la Société des sciences historiques de l'Yonne *(1871, p. 105-119): M. A. Challe y rend compte d'une représentation à laquelle il a assisté à Cambo et qui n'a rien de commun avec les pastorales.*

J'aurais voulu mettre en tête de ce volume une

(1) Suivant la déplorable et trop générale habitude des dessinateurs de journaux, on a arrangé et gâté les croquis originaux. On a mis les chevaux sur la scène même, on a coiffé les spectateurs de chapeaux espagnols, etc.

(2) Reproduite et résumée par M. Baret, à la fin de son Espagne et Provence, *Paris, 1857, Appendice I, p. 351-353.*

(3) Les trois Martyrs *ont été joués en français, à Lanne, près d'Aramits, le 20 avril 1879.*

notice bibliographique complète; je l'avais rédigée, mais elle s'est trouvée trop longue : j'espère pouvoir la publier à part dans peu de temps.

J'aurais voulu donner aussi la musique de quelques sauts basques et les airs des pastorales; mais j'ai dû y renoncer, pour cette fois. Je me contenterai de rappeler que ces airs ne sont pas tous originaux : l'air des batailles est un vieil air qui se retrouve dans la Clé du caveau *; l'air de danse des Satans est notre* Bon voyage, cher Dumolet *; et les Turcs font leur entrée aux sons de l'air* Marie, trempe ton pain, *joué avec prestesse,* allegro vivo.

IV

On trouvera peut-être mes traductions pénibles. J'ai traduit en effet, suivant mon habitude, aussi littéralement que possible, j'ai cherché à serrer le texte de près et, dans les poésies, à conserver les divisions originales. Je n'ai jamais admis le système qui consiste à habiller d'un français académique et guindé des pensées exprimées dans des langues étrangères; à jeter sur le lit de Procuste du beau langage les productions nées au delà du Rhin, des Alpes, ou des Pyrénées. Au dernier siècle, dans une autre partie de la terre que j'ai habitée et que j'aime

aussi, dans l'Inde, s'émut, comme dirait La Fontaine, entre les capucins et les jésuites, une querelle formidable. Les premiers reprochaient aux seconds de paganiser le christianisme, au lieu de christianiser les payens. C'est en se plaçant à un point de vue analogue qu'on a pu justement qualifier de traîtres les traducteurs les plus renommés. Une traduction, pour être exacte, ne saurait être une adaptation, un arrangement ; il faut qu'elle fasse sentir au lecteur que ce qu'il a sous les yeux n'a point été écrit en français ; il faut qu'elle amène de sa part un certain effort, un certain travail. L'œuvre traduite gardera ainsi une partie de son originalité et pourra donner une idée, même imparfaite, même extrêmement atténuée, du goût, du génie, des habitudes de celui qui l'a faite et de ceux à qui elle était tout d'abord destinée.

Le lecteur sera peut-être aussi choqué de certains passages qui lui paraîtront trop libres. Je n'ai pas cru devoir les supprimer, parce qu'ils sont originaux et qu'ils donnent une idée plus complète de l'esprit basque. Les peuples primitifs n'y entendent point malice : ils appellent les choses par leurs noms et ne trouvent pas condamnable ce qui est naturel. On ne saurait oublier la réputation de bons vivants et de verts galants qu'avaient aux derniers siècles les habitants du Béarn et de la Navarre. Ce n'est pas seulement pour la rime sans doute que M. de Maynard a mis des Basques dans cette épigramme :

Cy-gist Alix, qui, par deux laquais basques,
Fut débauchée en l'Auril de ses iours;
De peur du hasle, elle portoit deux masques,
L'un de peinture, et l'autre de velours.

Quoi qu'il en soit, je prie qu'on excuse ces passages et les autres imperfections, les autres défauts qu'on rencontrera dans ce livre. Il m'a coûté pourtant beaucoup de travail; ces quatre cents petites pages représentent bien des recherches, bien des lectures, bien des veilles. Mais à notre époque, on tient souvent plus à la forme qu'au fond et beaucoup de gens prisent plus de gros ouvrages, compilations de seconde main, que de minces volumes, œuvres spontanées et originales. On invoque volontiers l'exemple des savants du XVIe siècle dont beaucoup n'ont laissé pour tout bagage qu'un seul volume, quelque vaste in-folio compacte, quelque in-quarto vénérable, où est pour ainsi dire condensé le travail de toute une vie. Mais tout a changé; le cercle des connaissances s'est démesurément agrandi et cette chose horrible, la spécialité, a pris naissance. Que de gens, sous prétexte de « spécialité » (græcum est, non legitur!), *se préoccupent peu de n'avoir pas été « nourrys aux lettres » et consentent à ignorer les choses les plus élémentaires de ce qui constituait jadis le* minimum *indispensable, de ce que Gargantua tenait à faire apprendre à son fils, de ce qu'on appelait si bien « les humanités ».*

Il y a vraiment de nos jours de singulières espèces de savants. Les uns font gros et complètent leur peu de savoir par beaucoup de savoir faire; les autres font mince, mais abondamment, comme si l'on devait n'estimer un travailleur qu'à la longueur kilométrique de ses écrits; de là cette masse de brochures et de mémoires médiocres, composites, secondaires, bâclés à la hâte, et dont Voltaire aurait dit: « De ces sortes de livres, il y a environ cinquante mille en Europe, et tout cela passera comme le secret de blanchir la peau, de noircir les cheveux, et la panacée universelle ». Je ne parle pas d'une autre sorte de travailleurs, fréquente aussi de nos jours, et dont le type le plus parfait est, à côté du pauvre M. Bernard, le solennel M. Andelot de La Païenne, *cette délicate étude du fin poète qu'on appelle Laurent-Pichat.*

Il me reste à remercier tous ceux qui ont bien voulu me prêter leur concours; tous ceux qui ont bien voulu me communiquer des documents, et surtout MM. W. Webster et J. D. J. Sallaberry, de Mauléon, qui ont pris la peine de lire toutes les épreuves et auxquels je suis redevable de mainte utile correction et de précieux renseignements complémentaires.

Et maintenant, je laisse aller ce livre non sans regrets; il y a longtemps qu'il m'occupe, faisant tort — disent mes amis — à d'autres travaux, sinon plus importants à mes yeux, du moins paraît-il plus

utiles aux yeux du monde. Mais quoi! j'ai toujours aimé à suivre ma propre inspiration, à ne faire les choses qu'à l'heure où, pour employer une expression vulgaire, « elles me disent », à ne me préoccuper que médiocrement des circonstances et des intérêts matériels. J'écris ces lignes dans une maison amie, entre un bois touffu et un jardin ravissant. Où serais-je mieux, pour présenter au public ces spécimens d'une littérature populaire, que près de la grande nature où loin de la vie agitée de la capitale on se sent pris de cet engourdissement délicieux qui est sans doute le commencement du bonheur? Il faudra s'y arracher dès demain pour retourner dans le tourbillon; l'essentiel sera d'en emporter une nouvelle provision d'indépendance, afin de pouvoir plus que jamais, au milieu des coteries et des ambitions, se redire l'adage indien:

Tû kar apnâ kâm tavalyâ, bhûsan dê!

JULIEN VINSON.

Luisant, près Chartres, 9 juin 1883.



« Ciò che narrate ..... scrivo
« E serbolo a chiosar con altro testo
« A donna che saprà, s'a lei arrivo.

. . . .

« Non è nuova a gli orecchi miei tal arra :
« Però giri fortuna la sua rota,
« Come le piace e'l villan la sua marra ! »

Lo mi Maestro allora in sù la gota
Destra si volse'n dietro e riguardommi,
Poi disse : « Ben ascolta chi la nota ! »

(Dante, *L'Inferno*, XV, 88-100.)

I

CONTES ET RÉCITS



I

CONTES ET RÉCITS

A. — LÉGENDES ET SUPERSTITIONS

I. — *Aide-toi, et...*

Jésus-Christ et saint Pierre allaient un jour sur un chemin ; ils rencontrèrent un homme à genoux au milieu de la route, implorant Dieu qu'il relevât sa charrette embourbée dans un fossé. Mais Jésus-Christ passa outre et s'en alla en avant, sans faire aucun cas de l'homme. Saint Pierre étonné lui dit : « Seigneur, ne voulez-vous pas secourir ce

pauvre homme? — Cet homme ne mérite pas d'assistance, car il n'essaie rien lui-même ».

Un peu plus loin, ils rencontrèrent un autre homme qui jurait et s'emportait, voulant enlever sa charrette. Jésus-Christ l'aida, en disant à saint Pierre: « Celui-ci fait ce qu'il peut, et il mérite qu'on l'assiste ».

(Pierre Liguex, de Larrau. — Cerquand, 2.)

II. — *La Prière*

Jésus-Christ dit un jour à saint Pierre: « Je te donnerai un cheval si tu dis sans distraction le *Pater* ». Saint Pierre commence: « *Pater noster qui es in cœlis*... mais, Seigneur, avec ou sans la selle? » Et Jésus: « Maintenant, tu ne l'auras d'aucune façon ».

(Pierre Liguex, de Larrau. — Cerquand, 1.)

III. — *Le Râteau* (histoire vraie)

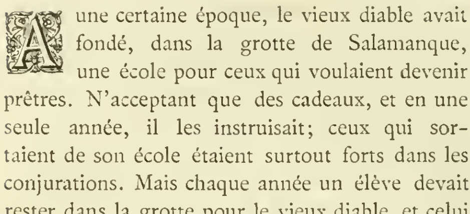
Dans le pays de Beyrie, il y avait une grande maison de laboureurs. Un jour, pendant qu'on y était occupé à blanchir le maïs, le garçon dit à une demoiselle de la

maison (1) qu'il avait oublié aux champs le râteau. La demoiselle lui dit qu'il aille le chercher. Le garçon lui répond que non, qu'il ne sortira point à cette heure : il était onze heures passées. Une servante dit : « Eh bien ! moi j'irai » ; et ils parient quelque peu de chose qu'elle ira et qu'elle rapportera le râteau. Elle sort et y va. Pendant qu'elle revenait avec le râteau, minuit sonne dans les airs. Elle est prise par les esprits. Vous savez que de nuit les sorcières ont beaucoup de pouvoir. En allant ainsi dans les airs, elle passa au-dessus de sa maison et jeta le râteau par la cheminée en criant : « Le voici ! » Si cette pauvre fille, étant ainsi emportée, s'était souvenue d'invoquer Dieu, les esprits l'auraient laissée ; mais ce fut seulement en passant à la chapelle Saint-Sauveur qu'elle pensa à dire : « Seigneur, sauvez-moi ! » Aussitôt les esprits la laissèrent à la pointe de cette montagne, et l'on peut encore l'y voir. Elle est demeurée là même. On lui a fait une habitation en verre, et on lui a mis le râteau à la main.

(Louise Lanusse, Saint-Jean-de-Luz, 1875. — Sa mère a vu la maison et le corps de la jeune fille à Saint-Sauveur.)

(1) *Etcheko-alaba* « fille de maison ». On appelle ainsi les filles puînées de tout propriétaire. L'aînée s'appelle « l'héritière » *prima* ou *andregeya* « la future dame ».

IV. — *Le Prêtre sans ombre*



A une certaine époque, le vieux diable avait fondé, dans la grotte de Salamanque, une école pour ceux qui voulaient devenir prêtres. N'acceptant que des cadeaux, et en une seule année, il les instruisait; ceux qui sortaient de son école étaient surtout forts dans les conjurations. Mais chaque année un élève devait rester dans la grotte pour le vieux diable, et celui qui sortait le dernier était toujours celui qui devait rester. Comme la sortie de cette école était à la Saint-Jean, les élèves cherchaient tous à sortir les uns avant les autres, car personne ne voulait rester avec le vieux diable; mais ils ne pouvaient sortir qu'un à un et l'un après l'autre, car la porte était étroite, basse et tout juste suffisante. Ce jour-là, le vieux diable restait à la porte et disait au premier qui sortait : « Reste ici, toi. — Empare-toi de celui qui me suit », disait le premier. Il faisait la même demande au second, qui répondait de même : « Empare-toi de celui qui me suit ». Il faisait ainsi la même demande à tous jusqu'au dernier, et tous lui faisaient la même réponse ; mais le dernier demeurait toujours dans la grotte avec le vieux diable.

Une année, un élève trompa le vieux diable. Le matin de la Saint-Jean, les élèves étaient dans la grotte, tout tristes. L'un d'eux dit à ses camarades : « Si vous voulez attendre pour sortir que midi sonne, je demeurerai le dernier ». Tous lui promettent de bon cœur d'attendre. A midi juste, ils commencent à sortir ; le vieux diable fait à tous la demande accoutumée, et tous font la même réponse : « Empare-toi de celui qui me suit ». Mais, comme, le jour de Saint-Jean à midi, le soleil se trouvait tout juste en face de la grotte, le corps du dernier qui sortait faisait une ombre, et le vieux diable s'empara de cette ombre. Le prêtre sortit donc sans ombre. Pendant toute sa vie, quelque beau temps qu'il fît, il restait sans aucune ombre, et, si ce qu'on dit est vrai, il devint plus tard curé de Barcus.

(E. Barhendy, de Musculdy. — CERQUAND, 63.)

V. — *La Lune*

Un jour de dimanche, un homme s'en allait, un fagot d'épines sur le dos, boucher un trou de sa haie. Dieu lui apparut en route et lui dit : « Parce que tu as profané mon jour, parce que tu n'as pas obéi à ma loi, tu

seras puni amèrement : tu éclaireras toutes les nuits jusqu'à la fin du monde » ; et au même moment, il l'enleva avec son fagot d'épines, et depuis lors il sert de lune.

(Jean Hitta, d'Arhansus, trente-huit ans. — Cerquand, 22.)

VI. — *La Grande-Ourse*

Il y avait une fois un grand laboureur. Deux voleurs lui dérobèrent une paire de bœufs. Il envoya son garçon après les voleurs. Comme il ne reparaissait pas à la maison, il envoya la fille après le garçon ; le chien de la maison suivit la fille. Au bout de quelques jours, comme ni le garçon ni la fille ne revenaient à la maison, il alla lui-même à leur recherche. Comme il ne pouvait les trouver nulle part, il se mit à blasphémer et à maudire. Il fit tant de malédictions contre les voleurs, que Dieu, pour le punir, condamna le laboureur, avec ses deux domestiques, les deux voleurs et les bœufs, à marcher l'un à la suite de l'autre jusqu'à la fin du monde, et les plaça au ciel dans les sept étoiles (de la Grande-Ourse). Les bœufs sont dans les deux premières étoiles, les voleurs dans les deux suivantes, le garçon dans l'étoile qui

vient après, la fille dans la seconde étoile isolée, et le chien à côté dans une autre toute petite étoile, enfin le laboureur, après tous, dans la septième étoile.

(Engrace Carricart, de Musculdy. — CERQUAND, 6.)



B. — CONTES MERVEILLEUX

I. — *Les trois Vérités*

En automne, les bergers descendent des cabanes d'en haut à celles d'en bas. Une fois, les bergers d'une cabane avaient oublié leur gril dans la cabane d'en haut. Quand le moment fut venu, le soir, de faire cuire les galettes, ils trouvèrent le gril de moins. Comme ils avaient peur des Basa-Jaun, aucun d'eux n'avait envie d'aller chercher le gril, et ils finirent par s'exciter l'un l'autre en promettant de donner cinq sous à celui qui voudrait y aller. Un berger dit alors : « Eh bien ! j'y vais, moi » ; et il partit.

Il trouva dans la cabane un Basa-Jaun qui avait fait un grand feu et qui était en train de faire des galettes sur le gril. Le berger eut grand peur en le voyant ; mais le Basa-Jaun lui dit d'entrer et lui demanda ce qu'il voulait. Il lui dit qu'il venait chercher le gril. Le Basa-Jaun lui répondit : « Si

tu me dis trois vérités, je te donnerai le gril, et je te laisserai aller ».

Le berger, après avoir un peu réfléchi, dit : « Monsieur, quelques gens disent, quand il fait clair de lune, qu'il fait aussi beau de nuit que de jour ; mais il me semble, à moi, que la nuit n'est jamais aussi claire que le jour. — Tout cela est ainsi ; c'est la vérité. — Monsieur, beaucoup de gens, quand ils ont une bonne *méture* (1), disent qu'elle est aussi bonne que le pain (2) ; mais à moi pourtant, le pain me semble toujours meilleur. — Tu as raison ; c'est encore la vérité. — Monsieur, si j'avais pensé que je devais vous rencontrer, je ne serais sûrement pas venu ce soir par ici. — Je te crois ; tu as encore dit la vérité, et je te laisse aller avec ton gril. Mais je veux te donner un conseil : ne sors jamais plus la nuit pour gagner de l'argent, va plutôt pour rien. »

(M. Barhendi, de Musculdy. — Cerquand, 31.)

II. — *Les douze Mystères*

Il y avait jadis un pauvre homme chargé de famille ; il avait onze enfants, et sa femme était morte. Comme il n'avait

(1) Pain de maïs.
(2) De froment.

point de quoi nourrir lui et ses enfants, il ne pouvait plus vivre et s'en alla chercher fortune. Il marche, marche, marche, et arrive à un beau château. Il y entre, et le maître s'avance pour le recevoir. Ils entrent en conversation, et le pauvre conte au Seigneur-Rouge toutes ses misères; il lui dit comment il a abandonné ses enfants et est parti pour faire fortune. Le Seigneur-Rouge lui dit : « Si d'ici à un an vous devinez les douze mystères, je vous donnerai tout l'argent dont vous avez besoin; mais si vous ne le faites pas, pour lors vous m'appartiendrez ». Le pauvre lui promet volontiers de le faire pour cette époque, et là-dessus le Seigneur-Rouge lui donne un boisseau plein d'or, une paire de bœufs et un aiguillon. Le pauvre s'en revint chez lui, et avec cet argent arrangea ses affaires à sa fantaisie.

Mais l'année s'écoulait, et le pauvre enrichi n'était pas plus avancé qu'au commencement. Il ne savait comment faire, ne découvrant pas ces douze vérités. A cette époque, il arriva que saint Pierre se trouva dans les environs. Notre homme alla lui dire comment il était embarrassé pour faire les réponses convenables à un tel personnage; il lui conta toute son histoire. Saint Pierre lui dit : « Demeurez tranquille; vous n'avez aucune crainte à avoir. Quand ce petit monsieur

viendra, il vous suffira de vous tenir derrière moi, et moi je lui répondrai pour vous ».

Ils font ce qui vient d'être dit, et le Seigneur-Rouge arrive. Il demande : « Eh bien ! les as-tu apprises ? » L'autre : « Oui, oui ». Le Seigneur-Rouge : « Voyons, voyons, dis-les bien ». Ils commencent : « Les douze sont les douze apôtres ; les onze, les archanges ; les dix, les dix commandements ; les neuf, les satisfactions de la Sainte-Vierge ; les huit, les cieux ; les sept, les lumières ; les six, les ordres ; les cinq, les joies de Jésus-Christ ; les quatre, les évangélistes ; les trois, les vierges ; les deux, les deux autels de Jérusalem ; l'unique est Dieu, qui est mon ami et non pas toi ».

Le Seigneur-Rouge demanda encore : « Dans cette maison, les bœufs sont bien beaux ! » Les autres : « Ils sont les fils de belles vaches ». Le Seigneur-Rouge continua : « Dans cette maison on a un bel aiguillon ». Les autres : « C'est le produit du coudrier ».

A la fin, le Seigneur-Rouge reconnut saint Pierre et lui dit : « Ah ! Pierre, Pierre, toi aussi, te voilà ! » Saint Pierre lui répondit : « Oui, oui, et toi aussi, n'est-ce pas? » Le Seigneur-Rouge lui demanda : « Dis-moi, dis-moi, cette eau qui sort de là va-t-elle en haut ou en bas? » Saint Pierre : « Qu'elle aille en haut, qu'elle aille en bas, va, toi, au-dessous d'elle ! »

Aussitôt qu'il eut entendu cette parole, le Seigneur-Rouge prit sa course et disparut. De cette manière, le pauvre homme fut délivré.

(Marie Oihenart, soixante-douze ans, de Bustunce-Iriberry. — CERQUAND, 28.)

III. — *Les deux Bossus*

IL y avait aux environs de Saint-Jean-Pied-de-Port un jeune homme, bossu, qui aimait une jeune fille d'une commune voisine. Ils s'étaient promis de se marier; mais la fiancée avait défendu au jeune homme de venir la voir le samedi soir. Or, dans ce pays-là, c'est précisément le soir du samedi qui est réservé pour les rendez-vous amoureux (1). Cette défense donnait tristement à penser à notre jeune homme : il s'imaginait qu'elle recevait quelqu'un ce jour-là, et la crainte le mettait dans de grandes inquiétudes. Aussi voulut-il un jour passer outre à cette défense. Il vint à la maison de la jeune fille; mais il la trouva absente. Après l'avoir attendue longtemps, mais en vain, il revint chez lui en proie à toutes sortes de pensées. Il retourna le lendemain chez sa bien-aimée et lui demanda

(1) De là vient, dit-on, le nom souletin du samedi *nechkeneguna* « le jour des filles ».

où elle était la veille au soir. Après avoir beaucoup hésité, pressée de dire la vérité, elle lui avoua qu'elle était à l'*akhelarre* (1).

« Vous êtes donc sorcière? — Oui, lui répondit-elle, et il ne tiendra qu'à vous de devenir aussi sorcier. Je vous ferai entrer dans la salle de réunion; mais quand le chef vous ordonnera de faire l'appel, vous direz : lundi, un; mardi, deux; mercredi, trois; jeudi, quatre; vendredi, cinq; samedi, six. Gardez-vous bien de dire le nom du jour qui vient après le samedi ». Il lui promit de faire comme elle lui avait dit.

Après qu'ils furent arrivés, le samedi suivant, au lieu de l'*akhelarre*, toutes les personnes présentes, l'une après l'autre, se mirent à faire l'appel. Quand ce fut le tour de notre bossu, il dit : « Lundi, un; mardi, deux; mercredi, trois; jeudi, quatre; vendredi, cinq; samedi, six; dimanche, sept ».

« Qui a parlé de dimanche? demanda le chef. — C'est ce bossu! » dirent les autres en grande agitation. Le jeune homme commençait à se repentir d'être venu là, lorsqu'il entendit le chef s'écrier : « Qu'on lui enlève sa bosse, et qu'on la mette à la pointe d'une épée! » La bosse lui fut en effet aussitôt enlevée, et le jeune

(1) Sabbat, litt. : lande du bouc.

homme revint chez lui, bien content de son voyage.

Le lendemain, jour de dimanche, on le vit à la place droit et svelte. Tous les bossus du pays voulurent savoir comment s'était opérée une telle guérison et s'il y avait un moyen, pour eux aussi, de se guérir de leur difformité. Il leur dit que la chose était possible, mais qu'elle coûterait mille écus. Les pauvres gens ne pouvaient acquiescer à une pareille condition ; un fils de bonne famille fut le seul qui l'accepta. On lui apprend ce qu'il devra faire, et, au jour convenu, on l'introduit dans l'assemblée. Quand son tour fut arrivé, il appela : « Lundi, un ; mardi, deux ; mercredi, trois ; jeudi, quatre ; vendredi, cinq ; samedi, six ; dimanche, sept ». A ces mots, comme on pense bien, grand tapage.

« Qui a parlé de dimanche ? demanda le chef. — C'est ce bossu ! dirent les sorciers. — Qu'on ajoute à sa bosse celle de l'autre, qui est à la pointe de l'épée ! » Et le pauvre fils de famille revint chez lui deux fois plus bossu qu'auparavant.

(Cerquand, 25 et 26.)

IV. — *Les deux Muletiers*

Comme bien souvent dans ce monde il y avait deux muletiers. Chacun d'eux avait sept mulets. Ils allaient au marché avec leurs mulets chargés. Ils font un pari, et celui qui perdrait devrait perdre ses sept mulets. L'un gagne le pari, mais pas à bon droit, car il avait trompé l'autre. Néanmoins, celui-ci lui donne ses mulets.

Celui qui avait perdu était père de famille et chargé d'enfants. Il ne savait que faire ni comment revenir chez lui, tant il avait de peine de ce qui lui était arrivé. Que fait-il? Pour aller chez lui, il devait passer par un certain pont. Il se décide à passer la nuit sous ce pont.

A minuit, il entend des voix. C'étaient les sorcières qui arrivaient au sabbat. L'une faisait *fusta* et l'autre *husta*. Elles se mirent là à danser au son du tambourin. Quand elles eurent bien joué, l'une dit : « La maîtresse de telle maison est malade depuis sept ans, et on n'a pu la guérir, quoi qu'on ait fait ; mais on ne la guérira qu'après avoir trouvé à la porte de l'église, sous une pierre, un morceau de pain bénit qu'un crapaud tient dans sa bouche, et après l'avoir fait manger à cette dame ».

Notre muletier avait bien écouté ce qu'avaient

dit les sorcières. Dès qu'elles furent parties, il se rend à sa maison. Il ne dit point à sa femme qu'il a perdu les mulets. Il s'habille un peu et part. Il va, va, va, jusqu'à ce qu'il ait trouvé la maison de la dame malade. Il y arrive et demande si on veut lui donner l'hospitalité ; il dit qu'il est en voyage et prie qu'on le laisse demeurer là quelques jours. On lui dit que oui.

Il apprend qu'ils ont la dame malade et qu'ils ont essayé de tout sans pouvoir la guérir. Notre muletier leur dit : « Voulez-vous que je la voie, moi aussi ? Peut-être ferai-je quelque chose ! » On le fait entrer. Il examine bien la dame et lui dit : « Vous souvenez-vous qu'il y a sept ans vous jetâtes dédaigneusement à la porte de l'église un morceau de pain bénit ? » Elle lui dit que oui. — « Eh bien ! depuis lors un crapaud tient ce morceau de pain bénit à la bouche, et vous ne serez guérie qu'après l'avoir mangé ». Le mari part tout de suite avec le muletier. Comme l'avait dit ce dernier, ils trouvent sous une pierre ce crapaud avec son pain. Ils le lui prennent et l'emportent à la maison. On le nettoie bien, et on le donne à manger à la maîtresse de la maison, et celle-ci fut guérie à l'instant. Pensez leur joie! Comme ils étaient très-riches, le mari dit au muletier de demander tout ce qu'il voudrait et qu'il l'aurait. Le muletier lui répond qu'il

serait bien content s'il avait sept mulets, et qu'il en a perdu autant. Le maître de la maison lui dit que sept mulets ce n'est rien pour lui, et il lui donne sept beaux mulets, et en outre sûrement assez d'argent pour en acheter au moins sept autres.

Notre muletier était bien content. Comme il n'était pas fier, il recommença son commerce. Il voyait souvent l'autre muletier qui lui avait volé ses mulets; mais ce dernier n'était pas plus heureux avec ses quatorze mulets. Il leur était arrivé une maladie, et ils se trouvaient réduits à quatre. Bientôt il ne lui en resta plus aucun. Il vint trouver l'autre muletier et lui demanda comment il avait fait pour avoir autant de mulets qu'il en possédait auparavant. L'autre lui dit : « Voilà : sous tel pont, j'ai appris comme je retrouverais mes mulets; toi aussi, tu y apprendras quelque chose sans doute ».

Notre homme y va. A minuit arrivent les sorcières à grand bruit, au son du tambour et du tambourin. Elles étaient très-contentes toutes, et se mettent à faire un tour de danse. Puis l'une dit : « La maîtresse de telle maison a été guérie; il doit y avoir quelqu'un qui vient ici pour écouter ce que nous disons; il faut que nous cherchions sous ce pont ». Elles y vont toutes et trouvent notre muletier, qui ne savait où se

cacher. L'une le frappe, et l'autre le pousse. Après l'avoir ainsi ballotté, elles le jettent à l'eau, et là finit notre muletier trompeur. L'autre, au contraire, vécut riche et heureux au milieu de sa famille. Je vivais alors dans une petite maison, près de ce pont, et tous les soirs j'entendais les gémissements du muletier.

(Saint-Jean-de-Luz, 1875.)

V. — *Les trois Vagues*

Il y a cinquante ans environ, dit le vieux marin, j'étais *onci-mutilla* (mousse) sur un bateau de pêche de Déva. Le commandant, et en même temps le propriétaire de la barque, était mon oncle paternel, Thomas, qui m'avait recueilli tout jeune à la mort de mes parents. Je venais d'atteindre ma dix-huitième année, et j'avais pour compagnon de pêche un garçon de quinze ans qui répondait au nom de Bilinch.

Mon oncle était un excellent marin, connaissant tous les écueils, les ressacs, les criques, les caps de la côte. Rude et dur, d'ailleurs, comme un vieux loup de mer qu'il était, il avait néanmoins le cœur le plus noble et le plus généreux que l'on pût imaginer. Il avait épousé, à son retour

d'un de ses voyages en Amérique, une jeune femme qu'il aimait de la tendresse la plus profonde, et ils avaient une fille à peu près de mon âge, aimable et bonne comme un ange.

Cette année-là, nous eûmes à la pêche une malechance extraordinaire. En vain nous nous rendions les premiers sur l'endroit convenable; nos filets ne prenaient que des poissons morts, petits et de peu de valeur, tandis qu'à côté de nous les autres barques étaient obligées de jeter tout leur lest par dessus bord pour faire place au poisson. Si, pour conjurer le sort, nous partions les derniers, nous voyions les autres barques revenir pleines jusqu'aux bordages, tandis que la nôtre dansait et sautait légère au moindre souffle de la brise. Il en fut ainsi toute la saison, un jour après l'autre; il nous était impossible de nous en prendre au bateau, qui ne pouvait être meilleur; ni aux filets, qui étaient choisis avec le plus grand soin; ni à l'équipage, qui était composé des pêcheurs les plus renommés depuis Machicaco jusqu'au cap du Figuier. Nous étions désespérés; nous travaillions trois fois plus que nos camarades, et nous ne laissions inexplorée aucune partie de l'emplacement de pêche que notre patron savait jusqu'au bout des doigts, et où ne venaient guère à cette époque que quelques barques françaises.

Une nuit, nous étions, Bilinch et moi, sur la jetée de Maspé, et nous préparions tout pour le départ du bâteau, qui avait ordinairement lieu à trois heures du matin. Quand tout fut prêt, nous vîmes que nous avions encore beaucoup de temps devant nous, et nous nous couchâmes dans la barque.

Je m'endormis profondément... Tout à coup, je fus brusquement réveillé par mon camarade, qui me tirait avec violence par le bras. J'allais, par une bonne correction, lui apprendre à employer de plus douces manières, quand je fus frappé de terreur en voyant la profonde épouvante empreinte sur ses traits contractés par une inexprimable angoisse :

« — Qu'y-a-t-il ? lui demandai-je avec inquiétude.

« — Ne les as-tu pas vues? ne les as-tu pas entendues ? » murmura-t-il avec les yeux encore tout écarquillés de peur, « c'était elles... elles...

« — Mais qui ? qui ?

« — Marie et... l'autre... fuis-les, Thomas ; ne les regarde plus ! »

Effrayé au delà du possible, et ne comprenant rien à ces paroles, j'allais lui demander d'autres explications lorsque sonna l'heure du départ. Je fus obligé de remettre mes questions à un autre moment.

« — Allons-nous-en ! allons-nous-en ! glapit mon camarade. Silence, Thomas; on nous attend ! »

Les équipages se pressaient en effet sur la jetée; mais avant que la barque y eût touché, Bilinch s'élança à terre et se mit à courir vers le village. Il rencontra l'oncle Thomas et sa troupe, et à leur vue se jeta à terre, où il se roula en s'écriant : « Je ne peux pas... je ne veux pas... je n'irai pas en mer ! »

Un matelot le releva, le prit par l'oreille, le poussa sur la jetée et le jeta dans la barque.

« — Qu'est-ce ceci ? demanda mon oncle.

« — C'est, répondit le matelot, que ce mauvais garnement ne veut aller aujourd'hui qu'à la pêche des oiseaux.

« — Est-ce possible, Bilinch ?

« — Il dit que la mer lui fait mal et qu'il veut renoncer au métier; il paraît qu'il veut se faire inscrire comme candidat à un évêché ! »

Cependant, le pauvre garçon se tordait aux pieds du capitaine, suppliant qu'on le remît à terre. Les matelots, ne voyant là qu'une comédie pour ne pas travailler, se moquaient de lui, en lui demandant s'il avait touché le cœur d'une grande dame ou s'il attendait la succession de quelque oncle d'Amérique. Mais moi, qui étais encore sous l'impression de la manière étrange dont il

avait interrompu mon sommeil, je m'approchai de mon oncle et lui communiquai tout bas mes inquiétudes sur la santé de mon jeune camarade. L'oncle Thomas, bon et compatissant en dépit de sa rudesse, imposa silence aux matelots et dit doucement à Bilinch :

« — Voyons, mon garçon, calme-toi, et dis-nous pourquoi tu ne veux pas venir à la mer avec nous comme les autres jours.

« — O mon maître, il m'est impossible de vous le dire ; mais je vous jure que je ne peux pas, que je ne dois pas vous accompagner aujourd'hui !

« — Cela ne me suffit pas, enfant. Tu es engagé avec moi pour toute la saison, et tu ne peux manquer un seul jour, si tu n'as pas une bonne raison à invoquer.

« — J'en ai une, maître ; sans cela...

« — Je veux bien te croire, mais il faut que nous la connaissions.

« — On m'a dit que si j'allais sur mer aujourd'hui, je serais noyé sans miséricorde.

« — Et comment ?

« — Par un naufrage !

« — Mais si tu te noies, tout l'équipage périra avec toi !

« — Je le pense, et c'est pourquoi vous ne devriez pas laisser sortir votre barque aujourd'hui.

« -- Enfant, enfant, ceci n'est pas sérieux. Ou tu te moques de nous, ou tu sais quelque chose d'important qu'il nous importe à tous de savoir. Dans ce dernier cas, tu dois nous dire ce qu'on t'a prédit et quels sont les dangers qui nous menacent.

« — C'est justement ce que je ne peux pas vous dire!

« — Eh bien! tu devras courir les mêmes risques que nous...

« — De grâce, maître...

« — Paix! mauvais sujet; ta vie ne vaut pas plus, je pense, que les nôtres ».

Et, prenant la barre du gouvernail, mon oncle donna le signal du départ d'une voix grave : « Tirez ferme, garçons ! *Arràun mutillak!* »

A l'instant même, trente rames fendirent l'eau, et la barque prit son élan. Elle avait parcouru un bon morceau de chemin, lorsque Bilinch, qui était demeuré aux pieds du capitaine, le supplia de s'arrêter, ajoutant qu'il allait tout dire.

Mon oncle ordonna de stopper; les matelots levèrent leurs rames, et le bateau s'arrêta doucement en face d'Urazandi. Le capitaine s'assit et dit à Bilinch, qui pleurait amèrement :

« — Allons, Bilinch, calme-toi, et raconte-nous ce qui t'est arrivé.

« — Je vais le faire, maître, et plaise à Dieu qu'il ne nous arrive aucun mal !

« Cette nuit, nous avions commencé, Thomas et moi, à tout préparer pour aujourd'hui comme à l'ordinaire, et à deux heures nous avions terminé tous les préparatifs. Nous nous étendîmes sur le tillac, et, au bout de quelques minutes, Thomas dormait profondément. Je n'aurais pas tardé à suivre son exemple, si je n'avais été subitement éveillé par deux fantômes, sous la forme de deux femmes qu'on aurait dit tombées des nues. Je fus si effrayé de cette apparition, que je restai muet d'horreur, immobile et osant à peine respirer. C'est ce qui me sauva, car, se penchant sur nous et nous considérant attentivement, elle me crurent endormi comme mon camarade et continuèrent leur ronde extravagante autour de nous. Quand elles en eurent assez, la plus âgée dit à l'autre : « Laisse-les dormir ! laisse-les dormir ! C'est ce qu'il nous faut ; ils ne s'éveilleront maintenant que quand je le leur permettrai. »

« Je sentis aussitôt que le bateau était enlevé et montait à travers les airs. Après avoir ainsi couru quelque temps, nous redescendîmes doucement, et nous nous arrêtâmes enfin sous l'épais feuillage d'un immense olivier.

« Les deux femmes s'approchèrent de nous,

nous regardèrent attentivement pendant quelques minutes, puis elles s'élancèrent hors du bateau, et je ne les vis plus.

« En dépit de l'horrible frayeur qui s'était emparée de moi, ma curiosité était si forte que je ne pus m'empêcher d'ouvrir les yeux pour jeter un coup d'œil du côté où elles devaient être, à en juger par les paroles et le bruit qui arrivaient jusqu'à moi. En me soulevant, je me cognai contre une branche qui gênait mes mouvements ; je la coupai avec précaution et la cachai sous les planches. Je pus alors regarder au dehors, et, malgré l'obscurité, je reconnus que nous nous trouvions dans un immense bois d'oliviers, à l'extrémité duquel je crus voir des figures glisser dans l'ombre :

« Quelque danse de Lamias! », me dis-je; et je me retournais vers Thomas pour le réveiller, quand j'entendis comme un bruit de pas qui s'approchait. Soupçonnant que ce pouvaient être les deux femmes, je me recouchai et demeurai immobile. C'étaient elles en effet. Après nous avoir attentivement regardés comme auparavant, elles rentrèrent dans la barque, qui se mit aussitôt en mouvement.

« En quelques minutes, nous revînmes au point d'où nous étions partis, c'est-à-dire à la jetée de Maspé.

« Après avoir amarré le bateau, la plus âgée dit à l'autre : « Ma fille, disons-leur adieu pour toujours.

« — Pour toujours ? Je ne comprends pas...

« — Pour toujours, je te le dis ! car jamais tu ne reverras ce bateau ni personne de son équipage: d'ici à deux heures, ils seront tous au fond de la mer.

« — Mais l'Océan est calme comme un lac d'huile !

« — Néanmoins, avant qu'ils aient doublé la pointe d'Arrangatzi, je ferai s'élever trois vagues immenses, la première de lait, la seconde de larmes et la troisième de sang. Ils pourront échapper aux deux premières; mais il n'est rien qui puisse les sauver de la dernière.

« — Quelle haine tu leur portes !

« — C'est mon destin ! Je les ai persécutés pendant tout l'hiver, éloignant le poisson de leur route; mais comme mon pouvoir sur eux finit demain soir, je veux en terminer avec eux en les ensevelissant sous les ondes.

« — Et tu n'auras pitié de personne ?

« — De personne, absolument de personne, et, ne l'oublie pas, notre mission est de les abhorrer tous sans aucune exception, et surtout ceux qui nous aiment le plus.

« — Suivons donc notre destinée ! Mais si, par

quelque hasard heureux, ils n'allaient pas en mer aujourd'hui...

« — Silence, malheureuse! cela n'est pas possible. Tout les y engage; ils partiront et périront. Il n'y a pour eux qu'un moyen, un seul, d'échapper au sort qui les menace; mais ils ne le savent pas et ne le sauront jamais.

« — Quel moyen, ma mère ?

« — Lancer un harpon au milieu de la dernière vague, de la vague de sang; car cette vague, ce sera moi-même. Je me cacherai sous ses ondes, invisible à leurs yeux, et le coup qui frapperait cette vague percerait mon propre cœur.

« — O mère, s'ils le savaient !

« — Cela n'est pas possible, puisqu'il n'y a que toi qui puisses connaître ce secret. Je suis certaine que tu n'iras pas le leur dire. Ainsi, ils m'appartiendront tous, tous ! et personne, dans notre prochaine fête de nuit, ne pourra se vanter d'un succès comparable au mien ! »

« A ces mots, elle se retourna vers la barque et se mit à crier : « Vous pouvez vous réveiller ! » Et toutes deux disparurent en faisant entendre de grands éclats de rire.

« Quand je me vis seul, j'éveillai Thomas, et j'allais lui raconter ce qui m'était arrivé quand la cloche sonna... »

Le garçon cessa de parler : vous pouvez vous

imaginer dans quel état nous avait mis cette étrange histoire ! Quelques-uns d'entre nous, pourtant, n'en croyaient pas un mot ; d'autres expliquaient les paroles de l'enfant par un rêve et se moquaient de lui : « Mais, dites-moi, demanda-t-il à ces derniers, quelqu'un de vous peut-il me dire s'il connaît un bois d'oliviers à dix milles à la ronde d'ici ? » Ils répondirent qu'ils n'en connaissaient point. Alors Bilinch, fouillant sous les bordages, en retira un rameau d'olivier qu'il brandit triomphalement en disant : « Voyez ceci ! C'est la branche que j'ai coupée quand j'ai levé la tête ; je l'avais cachée ici pour qu'on pût croire à ma parole et se convaincre que les deux femmes ne sont point le produit de mes rêves. Si maintenant quelqu'un veut rire de ce que j'ai dit, qu'il me dise où j'aurais pu aller prendre une branche comme celle-ci pendant le court espace de temps où Thomas a dormi ; c'est le seul moment où j'aurais pu le faire, car tout le reste de la nuit il m'a vu occupé à son côté ».

Personne ne pouvait rien répondre à une preuve aussi décisive, car on ne connaissait aucun olivier à moins de dix milles de distance. On se passait silencieusement, de main en main, la branche fatale ; une terreur superstitieuse s'emparait du plus incrédule, et nous répétions avec horreur : « Une Lamia ! une Lamia ! »

Après quelques moments de confusion, pendant lesquels les uns voulaient retourner à terre, les autres proposaient de passer au large d'Arrangatzi, au milieu des cris et des voix de tous, le capitaine se leva et, saisissant la barre, cria d'une voix forte : « Silence ! »

Aussitôt que le calme fut rétabli, il ajouta en se tournant vers moi : « Thomas prendra le harpon... A la proue ! et ouvre l'œil ! aie le bras ferme ! A mon premier ordre, tu frapperas ferme sur les eaux... Et vous autres, aux rames ! en avant ! *arràun mutillak !* »

Sous l'impulsion des rames, notre bateau fendit les flots rapidement. La tremblante lueur de l'aurore souriait sur la surface de l'Océan, que ne ridait ni le moindre souffle d'air, ni le moindre mouvement des vagues. La barque filait, et il ne nous semblait pas que nous marchions, mais que les arbres et les buissons du rivage fuyaient d'une manière inimaginable, prenant à travers le brouillard du matin des formes fantastiques et capricieuses. Nous doublâmes la pointe de la Croix, et nous approchions de la barre, qui nous apparaissait aussi calme que le front d'une jeune fille que l'amour n'a pas encore éveillée.

En un moment nous y fûmes. D'aucun côté n'apparaissait aucune trace de danger, et pourtant... personne n'osait rien dire.

Tout à coup, et sans que nous ayons pu voir d'où elle se produisait, s'éleva à deux brasses de nous une vague énorme, haute comme une montagne, blanche comme la neige.

« — *Geldi* ! attention ! » murmura le capitaine en me regardant. Je fermai mes yeux éblouis par la blancheur de l'eau et peut-être troublé par la peur.

« — C'était vrai ! murmura le capitaine, dont la voix tremblait un peu. La vague de lait !

« — La vague de lait ! répétèrent toutes les voix.

« — *Aurrera mutillac* ! En avant, garçons ! » dit le patron.

Les trente avirons frappèrent l'eau à la fois, et la barque s'élança sur la vague. Sa proue disparut dans un nuage d'écume ; mais avant le troisième coup de rame s'éleva devant nous une autre vague plus grande que la première, claire et cristallisée : elle dégageait une vapeur qui brûlait les yeux.

Comme tout à l'heure, nous demeurâmes suspendus sur l'abîme pendant un instant, et la vague, franchie par nous, courut se briser en rugissant sur les sables d'Ondarbeltz.

« — La vague de larmes ! dit mon oncle, et me regardant : *Gertu Tomas* ! ouvre l'œil, Thomas ! ». Puis, se retournant vers l'équipage, il ajouta : « Allez, mes enfants ! *aurrera mutillac* ! »

La barque repartit, et l'endroit fatal était presque passé, quand nous vîmes, embrassant tout l'horizon (1), la terrible vague de sang venir à nous sous la forme d'un hideux croissant qui nous attirait dans son horrible étreinte avec une force irrésistible. Oh ! mon maître ! il me serait impossible de vous décrire l'anxiété terrible, la terreur épouvantable qui s'empara de chacun de nous à ce moment suprême. On n'entendait, au milieu d'un morne silence, que la respiration haletante des marins et le battement régulier des avirons.

« — *Orri gogor* ! ferme au milieu ! » cria mon oncle en faisant le signe de la croix. J'hésitai un moment; je fermai les yeux, et d'une main tremblante je lançai le harpon au milieu de la vague sanglante.

Un lamentable gémissement se fit entendre, tandis que la vague, se séparant en deux devant le tranche-lame de notre bateau, se précipitait furieusement sur la côte et couvrait tout le rivage d'une écume sanglante.

Ce jour là... nos bras se fatiguèrent à vider nos filets pleins de poissons, et je vous assure que

(1) Le 12 juin 1880, à sept heures du soir, une partie de la mer, vis-à-vis le Passage, vue de la maison Dagieubaita, de Saint-Jean-de-Luz, avait exactement l'apparence d'une vague de sang. (Note de M. W. Webster.)

nous fîmes une pêche assez bonne pour nous dédommager de toutes nos pertes de l'hiver. Jugez si les remercîments et les félicitations manquerent à Bilinch! Nous étions tous fous de joie... Nous revînmes à la maison, et quoique nous arrivâmes en retard, nous trouvâmes toute la jetée pleine de gens qui venaient nous féliciter de notre bonne fortune; ils en avaient appris la nouvelle par les autres bateaux, moins chargés que le nôtre et arrivés avant nous.

Mais ce fut en vain que nous cherchions, mon oncle et moi, au milieu de la foule, deux figures aimées: ni ma tante ni ma cousine n'étaient là. Mon oncle et moi, nous échangeâmes un regard inquiet. En débarquant, mon oncle s'informa de sa femme; on lui répondit qu'elle était souffrante: « Je le craignais », me dit-il en pressant le pas; et je le suivis tout en pleurs.

Nous entrâmes à la maison, et nous courûmes à la chambre de ma tante. Elle était couchée dans son lit, la tête tournée vers le mur. Dès qu'elle nous entendit entrer, elle releva la tête, et lançant à son mari un regard chargé d'une haine inextinguible, s'écria avec une expression effrayante :

« — Maudit! maudit! sois maudit! »

Puis elle se couvrit la figure avec les draps et rendit le dernier soupir en un grognement terrible.

Le malheureux époux se jeta sur le cadavre, l'entoura de ses bras, et chercha à la ramener à la vie à force de baisers et de caresses. Ce spectacle me perçait le cœur. Je sortis de la maison.

A quelques mètres de là, je rencontrai ma cousine. Vous ne pourriez vous faire une idée de l'horrible transformation qui s'était opérée en elle en un si court espace de temps. Son angélique regard était remplacé par une affreuse expression de vengeance et de rancune. Saisi d'un tremblement nerveux, je me dominai cependant et lui demandai : « Qu'as-tu, Marie? »

« — Maudit sois-tu, assassin! » me répondit-elle sur un ton épouvantable; et elle disparut à mes yeux.

Je compris tout; mais ne pouvant admettre encore l'affreuse réalité, je courus à la jetée de Maspé, où je retrouvai Bilinch.

« — Qui étaient, lui demandai-je, les deux femmes que tu as vues la nuit dernière? »

Mon compagnon secoua la tête et garda le silence.

« — Qui étaient-elles? » répétai-je avec impatience.

« — Marie et sa mère! » me répondit-il à voix basse.

Mon pauvre oncle, profondément affecté de la

mort de sa femme et de la mystérieuse disparition de sa fille, prit le lit peu de jours après et mourut au bout de quelques mois, de douleur et de chagrin.

De nouveau orphelin, ce pays me devint insupportable. Je m'engageai à la première occasion sur un navire qui partait pour l'Amérique, et c'est seulement au bout de vingt ans que j'ai revu ces rivages.

(Araquistain, p. 211-231.)

VI. — *Le Pont de Licq*

Les gens de Licq avaient depuis longtemps besoin d'un pont. Mais personne n'osait entreprendre ce travail, parce que l'endroit était mauvais.

Un beau jour ils décidèrent qu'il fallait donner ce pont à faire aux Lamignac. On les appelle au pays, et on leur dit l'extrémité où l'on se trouvait réduit. Les Lamignac promettent de faire le pont en pierres de taille, pendant la nuit du lendemain, avant que le coq ait chanté, mais à condition qu'on leur donne ce qu'ils se proposent de demander. Les gens de Licq leur dirent : « Que demandez-vous donc ? » Les Lamignac répondirent : « Nous demandons pour paiement la plus belle fille de Licq ».

Certes, cela faisait de la peine aux gens du pays de perdre cette fille; ils accueillirent cependant la demande des Lamignac, et, dans la nuit du lendemain, ceux-ci se mirent au travail.

Comme tout le monde le sait, les belles filles en tous lieux sont recherchées. Cette belle fille de Licq avait, elle aussi, son amoureux qui lui faisait la cour. Cet amoureux, sachant ce qui se passait, se poste le lendemain soir près du chantier des Lamignac et voit avec terreur que le travail va être achevé avant la moitié du temps fixé. Le cœur tourmenté, pris d'une sueur froide, il se met à réfléchir tant et si bien, qu'une idée lui vient à l'esprit.

Il va vers un poulailler, en ouvre doucement la porte et fait avec les mains quatre ou cinq fois un bruit pareil à celui que fait un coq avant de chanter. Le coq du poulailler se réveille en sursaut, craignant d'être en retard, et tout de suite fait : « Coquerico ! »

C'était le moment où les Lamignac soulevaient à moitié de sa hauteur la dernière pierre; mais dès qu'ils entendirent le chant du coq, ils jetèrent cette pierre à l'eau et s'échappèrent à grand bruit en disant : « Maudit soit ce coq, qui a fait son cri avant l'heure ! »

Depuis lors, disent les vieux, personne n'a pu

faire tenir dans la place vide ni cette pierre jetée en bas, ni d'autres.

(M. Garat, de Gotein, *de mémoire*. — CERQUAND, 42.)

VII. — *La femme du Lamigna*

MARGUERITE, fille de la maison Berterretche, de Cihigue, gardait un jour les troupeaux dans la montagne, suivant son habitude. Un Lamigna vint à elle, la prit sur son dos et l'emporta, tandis qu'elle criait de toutes ses forces, dans la grotte des Lamignac d'Aussurucq. Le soir, ses parents furent très-inquiets de ce que Marguerite ne paraissait pas, et le lendemain, ayant réclamé l'assistance de leurs voisins, ils allèrent la chercher, pensant qu'elle était tombée dans quelque trou. Ils parcoururent tous les environs, mais inutilement. Le soir, ils se retiraient tristement à la maison, quand ils rencontrèrent un mendiant qui venait d'Aussurucq à Cihigue. Ce pauvre leur dit qu'il avait vu la veille au soir un Lamigna qui entrait dans sa grotte, ayant sur le dos une jeune fille qui poussait les hauts cris.

Alors le chagrin des parents augmenta beaucoup; mais craignant que les Lamignac ne les écrasassent s'ils allaient à leur grotte, ils abandonnèrent avec peine leur chère fille.

A cette époque, il y avait dans le quartier des hommes sauvages, beaux, grands, forts et riches, qu'on appelait Maures, que Roland chassa plus tard. Toutes les semaines les Maures et les Lamignac se réunissaient dans la lande de Mendi pour se divertir.

Il y avait quatre ans que Marguerite Berterretche était dans la grotte des Lamignac; ils lui donnaient du pain blanc comme la neige qu'ils faisaient eux-mêmes, et d'autres aliments si bons qu'on n'en pourrait avoir de meilleurs. Elle avait un fils de trois ans qu'elle avait fait avec les Lamignac.

Un jour que tous les Lamignac étaient allés se divertir avec les Maures, elle était restée seule dans la grotte avec son fils. Elle dit à l'enfant : « Reste en silence, en silence ! je reviens tout de suite ! » et s'échappa à la maison en courant. Quand elle arriva dans sa famille, ses parents purent à peine croire que c'était leur fille. Ils l'embrassèrent avec beaucoup de plaisir et préparèrent un beau souper en son honneur. Mais sa mère ne tarda pas à s'attrister et dit aux gens de la maison : « Les Lamignac viendront sûrement ici pour chercher Marguerite; il faut bien la cacher, pour qu'ils ne puissent pas la trouver ». Tout de suite on creusa un grand trou dans l'étable, sous la crèche, afin qu'elle pût, par

dessus la crèche, recevoir l'air et la nourriture.

Marguerite, à peine dans le trou, bouché aussitôt de planches et les vaches par dessus, une troupe de Lamignac arrivèrent à Berterretche pour chercher Marguerite. On leur dit qu'elle n'y était point, et on les invita à la chercher s'ils voulaient. Ils fouillèrent toute la maison et ne purent la trouver.

Marguerite resta dans le trou pendant trois jours et trois nuits ; mais ses parents, de crainte que quelque grand mal ne leur arrivât des Lamignac, résolurent de l'envoyer à Paris. Les Lamignac vinrent en effet de nouveau à Berterretche; mais ils firent un voyage inutile, car, pour le moment, Marguerite était à Tardets.

(Jean Sallaber, d'Aussurucq. — Cerquand, 32.)

VIII. — *La Lamigna en couches*

Un soir de la Saint-Jean, une belle fille arriva chez la maîtresse de la maison Gorritepe au moment où le soleil allait se lever : « Bonjour, Marguerite; il vous faut venir sous la forêt; il y a là une femme en mal d'enfant, et vous devez l'assister. — Et qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas. — Vous saurez

qui je suis; mais, de grâce, venez tout de suite. — Je ne puis sortir maintenant de la maison; il faut que je prépare le déjeuner des faucheurs. — Suivez-moi, de grâce; vous en serez sûrement très-contente; vous aurez votre fortune faite si vous nous aidez à mettre au monde cet enfant ».

Elle y consent, et toutes deux arrivent sous le bois. La fille donne à Marguerite une baguette et lui dit : « Frappez la terre ! ». Elle le fit de confiance, et en même temps un beau portail s'ouvrit devant elle. Après y être entrée, elle se trouva dans un beau château dont le dedans et le dehors brillaient comme le soleil : « N'ayez pas peur, Marguerite; nous y sommes ». Elles entrent dans une grande chambre qui était la plus belle de toutes. Là, il y avait une Lamigna sur le point d'accoucher et en mal d'enfant ; tout le tour de la chambre était garni de mignons petits êtres, tous assis et dont aucun ne bougeait jamais.

Marguerite fit son office et fut ensuite choyée autant que possible. On lui donna notamment d'un certain pain qui était blanc comme la neige.

Comme il commençait à faire tard, Marguerite voulut se retirer à la maison. La même jeune fille l'accompagna jusqu'au portail; mais elles ne purent jamais ouvrir la porte : — « Vous, vous aurez pris quelque chose ici ! lui dit sa compagne. — Moi ! rien, si ce n'est ce petit morceau de pain,

pour montrer à ceux de chez nous comme il est beau ! — Mais vous devez le laisser ici ». Elle le laisse, et à l'instant la porte s'ouvre.

« — Voici votre paiement, Marguerite ; voici une poire d'or. Ne le dites jamais à personne, et cachez-la bien dans votre armoire. Tous les matins, vous trouverez une pile d'or à côté d'elle ». Elle fit ainsi, et le lendemain matin elle alla voir et trouva la pile d'or, et aussi les lendemains suivants, pendant longtemps, si bien que, quoique cette maison fût toute chargée de dettes, ils payèrent tout et achetèrent en outre de grands biens.

Le mari en devint jaloux, et Marguerite, par amour pour la paix de son ménage, lui dit son secret. Pendant la nuit suivante, la poire disparut, et il ne s'en trouva plus trace.

Il y a aujourd'hui encore dans cet endroit quelques trous qu'on appelle les trous des Lamignac.

(Gracieuse Orgambide, soixante-quinze ans, d'Esquiule. — Cerquand, 35.)

IX. — *Basa-Jaun attrapé*

ANCHO ou Basa-Jaun ayant perdu la fille de la maison Ithurburu, de Béhorléguy, s'en alla aux Aldudes. Là, il faisait toujours quelque chose de mal.

Un séminariste voulait le maudire, mais Ancho se cachait dans son trou :

« — Ancho, Ancho! » criait le séminariste; et Ancho ne lui répondait point.

Enfin, il lui dit : « — Regarde, regarde, Ancho! sous un seul chapeau deux têtes! »

Alors Ancho lui dit : « Je sais une merveille plus grande que celle-là. Je sais combien il y a de sources aux Aldudes, et j'ai bu à toutes!

« — Tu n'y boiras plus une seule fois! » reprit l'étudiant ; et il fut maudit pour toujours.

(Marie Martirene, de Mendive, soixante-quinze ans. — CERQUAND, 29.)

X. — *Basa-Jaun aveuglé*

DEUX soldats du même quartier, ayant obtenu leur congé, s'en revenaient ensemble à pied à la maison. En traversant une grande forêt, la nuit les surprit. Mais comme au crépuscule ils avaient aperçu une fumée dans une certaine direction, ils se dirigèrent de ce côté-là et trouvèrent une mauvaise cabane. Ils frappent à la porte; on demande de dedans : « Qui est là? — Deux amis. — Que voulez-vous? — Un logement pour cette nuit ». La porte s'ouvre; on les laisse entrer, et la porte se referme.

Les soldats, quel que fût leur courage, furent effrayés de se trouver en présence d'un Basa-Jaun : tout le portrait d'un homme, mais tout couvert de poils et avec un seul œil au milieu du front.

Le Basa-Jaun leur donna à manger. Après leur souper, il les pesa et dit au plus lourd : « Toi pour ce soir, l'autre pour demain » ; et tout aussitôt il perce le plus gras de part en part d'une grande broche, sans même lui ôter ses vêtements ; il attache les membres à la broche, le fait rôtir à un grand feu et le mange. L'autre demeure tout effrayé, ne sachant que penser pour conserver sa vie.

Le Basa-Jaun, bien repu, s'endormit. Aussitôt, le soldat prit la broche qui avait servi à faire rôtir son camarade, la fit rougir dans le feu, l'enfonça dans l'œil du Basa-Jaun et l'aveugla. Le Basa-Jaun, hurlant, courut partout pour trouver l'étranger ; mais le soldat s'était tout de suite caché dans l'étable, au milieu du troupeau de moutons du Basa-Jaun, ne pouvant sortir parce que la porte était fermée.

Le lendemain matin, le Basa-Jaun ouvrit la porte de l'étable et, voulant s'emparer du soldat, fit passer les moutons qui sortaient entre ses jambes un à un ; mais il était venu à l'esprit du soldat qu'il devait écorcher un mouton et se

revêtir de sa peau, afin que l'aveugle ne l'attrapât point. Comme le Basa-Jaun touchait tous les moutons, la peau de l'un d'eux lui resta dans les mains, et il pensa que l'homme avait passé par dessous.

Le soldat s'échappait bien content; mais le Basa-jaun, qui lui courait après comme il pouvait, lui cria : « Tiens, prends cet anneau, afin que quand tu seras chez toi tu puisses raconter quelle merveille tu as faite ! » Et il lui jeta l'anneau. Le soldat le ramassa et le mit à son doigt ; mais l'anneau se mit à parler et à dire : « Je suis ici ! je suis ici ! » Mais le soldat courait, l'aveugle courait ; c'était comme une seule et même pièce. Le soldat, épuisé, craignant que le Basa-Jaun ne l'attrapât, pensa, en arrivant auprès d'une rivière, à y jeter l'anneau, mais il ne put le sortir de son doigt. Il coupa le doigt et le jeta avec l'anneau dans la rivière.

L'anneau, du fond de l'eau, continuait à crier : « Je suis ici ! je suis ici ! » Le Basa-Jaun, entendant cet appel, entra dans l'eau et s'y noya.

Le soldat passa alors la rivière sur un pont et s'échappa bien content à sa maison.

(Jean Sallaber, d'Aussurucq. — CERQUAND, 52.)

XI. — *Le Tartaro*

Il y avait une fois un fils de roi qui, en manière de punition, était devenu monstre, et il ne pouvait redevenir homme qu'après s'être marié. Un jour il rencontra une jolie fille; elle lui plut beaucoup, mais la jeune fille ne voulut pas de lui. Elle en avait trop peur. Et ce Tartaro voulait lui donner un anneau; la jeune fille ne voulut pas le prendre, mais il le lui envoya par un jeune homme.

Aussitôt qu'elle eut mis l'anneau à son doigt, il se mit à dire : « Toi là et moi ici ! » et, comme l'anneau criait toujours, le Tartaro courait après la jeune fille. Épouvantée, la jeune fille se coupa le doigt et le jeta avec l'anneau dans une grande eau, et là se noya le Tartaro.

(Étiennette Hirigaray, d'Ahetze. — Saint-Jean-de-Luz, 1875.)

XII. — *Le Fou et le Tartaro*

Comme souvent dans le monde, il y avait un monsieur et une dame. Ils avaient un fils, mais très méchant et fou. Il ne faisait que des méchancetés et des vilenies, et ils se décidèrent à l'envoyer en service; le garçon voulait aussi y aller.

Il part donc et va, va, va; il arrive dans un pays. Là il demande si l'on a besoin d'un garçon. On en avait besoin dans une certaine maison; il y va, et là on fait les conditions, pour tant de mois, qu'à celui qui ne serait pas content — maître ou domestique — on enlèverait la peau du dos (1).

Le maître envoie ce garçon au bois (en lui disant) d'apporter le bois le plus tordu, le plus tordu possible. Auprès de ce bois, il y avait une vigne, et ce garçon coupa toute la vigne et l'apporta à la maison. Le maître lui demande où est son bois; il lui montre la vigne coupée. Le maître ne dit rien, mais il n'était pas content.

Le lendemain, il lui dit de mettre les vaches aux champs, sans ouvrir aucune porte ni aucune barrière. Notre fou coupe tout le bétail en morceaux qu'il jette (par dessus les haies) dans les champs. Le maître fut encore en colère; mais il ne voulait rien dire pour ne pas avoir la peau du dos ôtée. Que fait-il ? Il lui achète un troupeau de cochons et l'envoie à la montagne [avec sept cochons, sans lui donner rien à manger. Le garçon lui dit : « Que mangerai-je ? des cailloux ? » Le maître lui dit : « Ce que vous

(1) *Variation* : Si le maître n'était pas content du domestique et le renvoyait, il devait lui donner tous ses biens.

voudrez ». Il y avait sur le toit, au-dessus de la cheminée, un quarteron de noix à sécher. Le garçon les prend et les emporte avec lui au bois.] Il savait qu'il y avait là un Tartaro, mais cela lui était bien égal.

Il part et va, va, va. Il arrive à une cabane. Celle du Tartaro était tout près de là. Les cochons du Tartaro et ceux du fou allaient ensemble. [Le Tartaro lui arrive et lui dit : « Où vas-tu et que fais-tu ici ? » Il reste à surveiller ses cochons, et prenant une noix, la met dans sa bouche et la brise entre ses dents; puis il dit au Tartaro : « Je mange des os de chrétiens ».]

Le Tartaro lui dit un jour s'il voulait parier avec lui à qui jetterait le plus loin une pierre. Il accepte le pari; mais le soir, notre fou était très triste. Il se met en prière, et il lui arrive une petite vieille. Elle lui demande ce qu'il a à être si triste. Il lui raconte quel pari il a fait avec le Tartaro. « Si ce n'est que cela, ce n'est rien », dit la vieille, et elle lui donne un oiseau en lui disant de lancer cet oiseau à la place de la pierre. Il fait le lendemain comme cette petite vieille lui a dit. La pierre du Tartaro alla à une hauteur effrayante, mais enfin elle retomba. L'oiseau du fou ne revint point, et notre Tartaro fut stupéfait de ne pas le revoir.

Ils font un autre pari à qui lancera le plus

loin une *palenka* de sept quintaux. Le garçon en était très triste. Il se met en prière, et la même vieille lui arrive. Elle lui demande ce qu'il a. Il lui dit comment il a parié avec le Tartaro à qui lancera le plus loin une *palenka*, et qu'il en est fort triste. Elle lui répond : « Si ce n'est que cela, ce n'est rien; quand vous prendrez la *palenka*, vous n'aurez qu'à dire : Hisse à la *palenka* ! garde à la Salamanca ! » Le lendemain, le Tartaro prend une *palenka* terrible et la lance à une distance épouvantable. Le fou soulève doucement un bout de la *palenka* et dit : « Hisse à la *palenka* ! Ici garde à la Salamanca ! » Dès qu'il entend cela, le Tartaro lui dit : « Laisse, laisse ; tu as gagné le pari ; j'ai là-bas mon père et ma mère ; ne jette pas là-bas la *palenka*, de grâce, tu pourrais les écraser ». Notre fou était bien content.

[Le Tartaro le conduit à une fontaine, et ils parient à qui emportera le plus d'eau à la maison. Le Tartaro emplit deux barriques; mais le garçon lui dit : « Quoi ! rien que ces deux barriques ! Moi, je vais emporter toute l'eau ! » Et il commence à secouer la fontaine. Le Tartaro lui dit : « Non, non, laisse ; tu as gagné, partons : où irais-je boire, si tu enlèves toute cette eau ? »]

Le Tartaro lui dit qu'il emportera de la forêt un énorme chêne et qu'il en fasse autant. Le soir,

notre fou était encore plus triste qu'avant. Il se met en prière, et la même vieille lui arrive. Il lui dit quel pari il a fait avec le Tartaro et comment celui-ci emportera un énorme chêne. La vieille lui donne trois pelotons de fil et lui dit : « Quand il abattra son arbre, tu commenceras avec ton fil à entourer tous les autres arbres ». Ils vont au bois le lendemain, et le Tartaro s'attaque à un chêne terrible. Le fou prend son fil et attache, attache, attache. Le Tartaro lui demande : « Que fais-tu là ? — Toi un arbre, et moi tous ceux-ci ! » Le Tartaro lui dit : « Non, non ; comment engraisserai-je mes cochons sans glands ? Tu as gagné le pari ! » Le Tartaro ne savait que penser ; il avait trouvé plus habile que lui.

[Il lui dit : « Tu n'as pas de maison ici ; viens chez moi ; là tu souperas, et tu auras un lit ». Le garçon lui dit que oui. Quand ils y sont arrivés, le Tartaro met au feu la moitié d'un bœuf. Le garçon lui dit : « Quel appétit tu as ! et moi qui mange beaucoup moins, j'ai autant de force que toi ! — Nous verrons cela tout à l'heure ». Notre garçon mange tant qu'il peut manger et laisse le Tartaro achever le repas, et lui dit qu'il va se coucher. Le Tartaro reste debout. Le garçon regarde sous son lit ; il y voit trois cadavres. Il en prend un et le couche à sa place, la pipe à la bouche. Quand le Tartaro croit le

garçon endormi, il arrive avec sa *palenka* de sept quintaux et lui en donne de grands coups. Le lendemain matin,] le Tartaro se lève comme à son ordinaire et va aux cochons. Le garçon sort de dessous le lit et arrive aussi aux cochons. Le Tartaro est épouvanté de le voir. Il ne sait que penser et se dit que vraiment ce fou est plus habile que lui. Il lui demande s'il a bien dormi. Il lui répond : [« Oui; seulement j'ai été bien piqué par des punaises... Est-ce que le déjeuner est prêt ? »]

Comme les cochons étaient bien engraissés, c'était le moment de partir; mais ils étaient confondus. Le Tartaro demanda au fou quelle marque avaient ses cochons. Le fou lui dit : « Les miens ont sous la queue un trou ou deux ». Ils se mettent à regarder et trouvent cette marque à tous. Notre fou part donc avec tous les cochons. Il va, va, va et arrive dans une ville. C'était précisément le jour du marché. Il vend tous les cochons, excepté deux; mais il avait mis pour condition qu'il se réservait toutes les queues. Il les coupe et les serre dans sa poche.

Comme vous le pensez, il avait peur du Tartaro; il le voit qui arrive en haut de la montagne. Il tue un de ses cochons et met les tripes sur sa poitrine. Il y avait sur le côté de la route une troupe d'hommes. En passant auprès d'eux, il

prend son couteau, se l'enfonce dans l'estomac; les tripes tombent, et notre fou se met à courir précédé de son cochon encore plus vite qu'auparavant. Quand le Tartaro arrive auprès de ces hommes, il leur demande s'ils ont vu tel homme : — « Oui, oui, il allait vite, et pour aller plus vite, il s'est ici même donné un coup de couteau, a jeté là ses tripes et est reparti encore plus vite ». Le Tartaro, pour aller également plus vite, se donne un grand coup de couteau; mais il tombe raide mort.

Le fou va à la maison de son maître. Près de la maison il y avait un puits tout plein de vase. Il y met son cochon en vie et les queues de tous les autres, et va à la maison. Le maître, tout étonné de le voir, lui demande où sont les cochons. Il lui répond : « Ils sont entrés dans la vase, parce qu'il sont bien fatigués ». Ils vont tous deux au puits et commencent à retirer le véritable cochon. Entre eux deux, ils le tirent très bien; mais pour le reste il ne venait jamais que des queues. Le fou dit à son maître : « Voyez comme ils sont gras et lourds! c'est pour cela que leurs queues seulement viennent! » Le maître l'envoie chercher la pioche et la pelle. Au lieu de les prendre, il commence à battre la maîtresse, puis il crie au maître : « Une seulement ou toutes les deux? — Toutes les deux, toutes les deux! »

Et il se met également à rouer de coups la servante.

Il prend la pelle et la pioche, et, en arrivant auprès de son maître, le bat, lui aussi, et quand il l'a bien battu à coups de pelle et de pioche, il lui enlève la peau du dos. Il prend son cochon et va retrouver son père et sa mère, et s'il vécut bien, il mourut bien.

[*Autre conclusion.* — On l'envoie couper une pièce de fougère, et on lui dit que s'il n'a pas tout coupé avant que le coucou ait chanté, on le tuera. Il y va avant le jour et commence par allumer sa pipe, mais le coucou fait : « Coucou ! » En colère, notre garçon prend son fusil et tire sur l'arbre d'où on avait fait : « Coucou ! » Au lieu du coucou, ce fut la maîtresse qui tomba de l'arbre.

Furieux, le maître envoie le garçon chez le diable avec une lettre. Comme le diable ne voulait pas lui donner de réponse, que fait-il? Il prend le diable par la peau du dos et arrive ainsi à la maison. Le maître, l'ayant aperçu de loin, lui crie : « Laisse-le là, laisse-le là ; qu'il n'entre pas chez moi ! » Et il l'envoie chez un autre diable (avec ordre) de rapporter les trois bagues de ce diable.

Le garçon part. En route, il rencontre un homme qui avait sur le dos une pierre de moulin,

et qui lui demande où il va. Il lui répond : « Chez tel diable. — Dis-lui donc de ma part que je suis là depuis douze ans avec cette pierre sur le dos. — Oui, certes ». Il fait encore un peu de chemin et rencontre une jeune fille qui était malade depuis quatorze ans, et qui lui demande où il va. Elle lui dit qu'elle est ainsi depuis quatorze ans et (le prie) de le dire au diable. — « Oui, certes ! » Il fait encore un peu de chemin et trouve un vieillard avec deux troncs de chênes aux pieds, et quand celui-ci sut où il allait, il lui dit également qu'il était ainsi depuis tant de temps et (le pria) d'apprendre du diable le moyen de le délivrer de ces chênes. Il lui promet qu'il le lui dira.

Il arrive chez le diable. Il y trouve une vieille femme. Il lui dit pourquoi il vient et lui raconte comment il a trouvé sur sa route trois personnes, l'une avec une pierre de moulin, l'autre malade et l'autre avec deux chênes aux pieds, et comment les trois l'ont chargé de dire au diable de se souvenir d'eux. Cette femme lui répond : « Mon diable mange tous les chrétiens ! Comment êtes-vous venu ici ? — On m'y a envoyé, mais vous m'aiderez ». Elle lui dit que oui et le cache dans un coin.

Le diable arrive, et quand ils sont au lit, la femme attend qu'il soit endormi et lui ôte un

anneau. Le diable se réveille et lui dit : « Que faites-vous, femme ? — Je rêvais que je voyais un homme portant une pierre de moulin sur le dos; que devrait-il faire pour ne plus l'avoir ? — La jeter à la première personne qui passera, et celui-ci devra la porter ». Le diable se rendort, et la femme lui ôte la seconde bague. Le diable se fâche, et la femme lui dit : « Je rêvais que je voyais une jeune fille malade depuis quatorze ans ». Le diable lui répond : « Sous la pierre de l'âtre de la cheminée, il y a un terrible crapaud; jusqu'à ce qu'il soit écrasé, elle sera malade ». Il se rendort de nouveau, et la femme lui ôte la troisième bague. Le diable était encore plus fâché. La femme lui dit : « Je rêvais que je voyais un homme qui ne pouvait marcher, parce qu'il avait aux pieds deux chênes ». Le diable répond : « Dans l'un de ces chênes il y a un serpent; jusqu'à ce qu'il soit tué, l'homme sera ainsi ».

La femme dit tout cela au garçon et lui donne les trois anneaux. Notre garçon sauve ces trois malheureux en leur disant ce qu'ils avaient à faire.

Il arrive chez son maître et lui donne les trois anneaux un à un. Quand il prit le premier, il se mit à danser. Quand il prit le second, il s'éleva un peu dans l'air. Mais quand il prit le troisième,

il s'envola si haut qu'il ne revint plus. Notre garçon alla chercher sa mère, et comme il avait une fiancée, il l'épousa. Ils eurent des fils et des filles, et vécurent très heureux, grâce aux anneaux.

(Pierre Bertrand et X***. — Saint-Jean-de-Luz, 1875.)

XIII. — *Le triple Serpent*

Un roi avait trois fils. Ils se disputèrent l'un avec l'autre, et le plus jeune voulut s'en aller de la maison. Il part, après avoir pris beaucoup d'argent. Il se met de vieux vêtements et arrive, avec l'air d'un travailleur, à une maison. Il demande si l'on a besoin d'un garçon. On lui répond que oui, que le garçon est parti et qu'il aura à garder les vaches le soir. Il achète un jeu de cartes et un marteau formidable armé de dents. Le lendemain, le maître de la maison lui dit de ne pas aller dans telles prairies, parce qu'elles appartiennent à des Tartaro, que les vaches veulent toujours y aller et qu'il y prenne bien garde.

Il le leur promet et s'en va avec ses vaches. Les vaches lui échappent et vont dans les terrains défendus. Tout de suite arrive un Tartaro qui lui dit : « Comment as-tu eu l'audace de venir

ici? Il faut que je te mange à l'instant ». Notre garçon lui répond : « Un instant, un instant, monsieur; ne vous fâchez pas comme ça, mais faisons plutôt une petite partie de cartes ». Ils se mettent donc à jouer. Le Tartaro fait tomber une carte à terre et dit au garçon de la ramasser. Le garçon lui dit de le faire lui-même, puisqu'il l'a laissée tomber. Les Tartaro avaient l'habitude de faire ainsi, et ils profitaient de ce moment pour vous tuer. Le Tartaro est donc obligé de se baisser pour ramasser la carte. Notre garçon prend son marteau qu'il avait caché sous ses vêtements, et en donne un tel coup au Tartaro sur le derrière de la tête qu'il le tue net.

Le lendemain, il en fait de même à un autre. Il savait qu'il n'y en avait que trois.

Le troisième jour, arrive le dernier Tartaro, plus en colère que les autres, et il lui demande comment il est venu là, dans ses terres, et ajoute qu'il va le châtier. Le garçon lui dit : « Doucement, doucement, mon ami; il faut que nous fassions d'abord une partie de cartes; nous verrons après ». Le Tartaro jette une carte et lui dit de la ramasser. Le garçon lui dit que non, qu'il la ramasse lui-même, puisqu'il l'a fait tomber. Enfin, le Tartaro se baisse pour la relever, et le garçon lui donne un coup avec le marteau; mais il ne le tue pas tout à fait.

Il va à la maison des Tartaro. Il trouve la cuisinière en train de préparer le dîner. Il se fait montrer par la cuisinière toutes les richesses de cette maison. Il y avait de l'or et de l'argent par pleines barriques, et il y avait aussi de toute espèce de choses. Il y avait trois *olano* (1). Il achève le Tartaro et demeure maître dans cette maison.

Quelques jours après, il allait se promener à cheval, lorsqu'en passant sur une montagne il voit une belle jeune dame. Il s'en approche, et cette dame lui dit : « Allez-vous-en vite d'ici; c'est assez qu'il mange une personne ». Il lui demande de quoi il s'agit. Elle lui répond : « Un triple serpent va m'arriver à l'instant pour me manger, et allez-vous-en d'ici ». Il lui dit que non, et qu'il faut qu'il essaie de le tuer.

A ces mots, ils entendent le triple serpent qui disait : « Cette dame est à moi ; laisse-la-moi ». Le garçon prépare son marteau et lui en donne un coup qui lui coupe trois têtes. Le serpent s'en va en gémissant. La jeune dame dit au jeune homme : « Vous m'avez allongé la vie d'un jour ; mais demain il me mangera tout de même ». Il

(1) *Olano.* C'est, suivant la conteuse, « un animal de quelque espèce qui sert les Tartaro comme un chien, mais terrible aux autres ».

lui répond : « Non, non; peut-être quelqu'un fera-t-il demain ce que j'ai fait aujourd'hui et achèvera ce serpent ». La princesse s'en va chez elle et le jeune homme à la maison des Tartaro.

Le lendemain, il s'habille différemment et change même de cheval. Il prend son épée et son chien. Il va à la même montagne. Il y trouve la princesse. Elle lui dit que le serpent va venir vite et que c'en est fait d'eux. Le garçon lui demande si elle a du courage; elle lui dit que oui; il lui donne l'épée.

Sur ces entrefaites arrive le serpent. Le garçon, à l'aide de son marteau, lui ôte les quatre têtes qui lui restaient, et la princesse lui coupe la queue, comme le jeune homme le lui avait dit. Le garçon laisse là la princesse ; mais des sept robes de soie qu'elle portait il prend sept morceaux. Il prend aussi à chaque tête du serpent le dard, et ayant enveloppé les sept dards dans chacun des morceaux de robe, il les emporte avec lui. La princesse n'avait pas remarqué cela. Il va à sa maison de Tartaro et la princesse à la sienne.

Le roi fit dire dans tout son royaume que celui qui a tué ce serpent aura sa fille pour femme, et il donna un grand dîner à ses amis pour montrer sa joie. Ces jours-là, le garçon qui avait tué le serpent envoie un de ses *olano* à la maison du roi, en lui disant de lui apporter l'un

des meilleurs plats de la table du roi. L'*olano* fait comme il lui a dit et lui apporte ce plat chez lui. Mais le roi fait suivre cet *olano* le troisième jour par ses gens et fait inviter le maître à sa table. Il promet qu'il ira le lendemain. Il s'habille bellement et n'oublie pas les morceaux des sept robes de la princesse avec les sept dards du serpent.

Comme ils étaient à table, un charbonnier arrive, disant qu'il a tué le serpent et qu'il vient chercher la récompense. On lui dit de montrer les preuves, et il fait paraître les têtes. Notre garçon, là-dessus, montre les dards et les morceaux des robes de la princesse, et la princesse reconnaît bien celui qui l'a sauvée; dès qu'elle avait vu le charbonnier, elle avait dit que ce n'était pas lui. Ils se marièrent, comme le roi l'avait dit. On fit de grandes fêtes. La princesse l'aimait beaucoup, parce que c'était un beau garçon et très habile. Les jeunes époux allèrent à la maison des Tartaro, et ils furent plus riches que le roi lui-même. J'avais vu tout cela, mais ils ne me donnèrent rien.

(Marie Amyot. — Saint-Jean-de-Luz, 1875.)

XIV. — *Les Mouches de Mendiondo*

Dans la maison Mendiondo il y avait un maître qui était un grand paresseux, et pourtant les travaux de sa maison étaient toujours terminés des premiers.

Un matin, en une heure, la prairie au-dessous de la maison se trouva fauchée ; un dimanche, pendant le temps de la messe, tout le froment d'un champ fut coupé. Tout le monde était étonné, parce qu'il ne paraissait chez lui aucun ouvrier.

La femme du maître de Mendiondo se méfiait aussi de lui.

Un dimanche, comme il allait à l'église, il cacha quelque chose dans un buisson. Sa femme le vit de loin et fut assez curieuse de savoir ce que c'était. Elle trouva un étui. Elle l'ouvrit, et il en sortit une dizaine de mouches. Ces mouches lui allèrent aux yeux et aux oreilles en demandant : « Que faire ? que faire ? que faire ? »

Stupéfaite, la femme dit : « Rentrez dans le même trou », et tout de suite elles rentrèrent dans l'étui. Elle le referma et le remit à sa place habituelle.

Elle ne tarda pas à dire à son mari ce qui lui était arrivé, et il lui avoua alors que c'étaient ces

mouches qui faisaient tout le travail de la maison.

A partir de ce moment, elles faisaient tout de suite tout le travail, quel qu'il fût, que la femme aussi leur donnait.

Un jour, elles la tourmentaient en disant bruyamment : « Travail ! travail ! travail ! travail ! » Elle leur donna un crible et leur dit : « Allez, remplissez la barrique vide du chai en portant de l'eau dans ce vase depuis la nasse du moulin, et vous la porterez au pré qui est au-dessous de la maison ».

Au bout d'un moment, ayant fini ce travail, elles étaient encore là à tracasser : « Travail ! travail ! travail ! travail ! »

Ne pouvant plus les supporter, elle alla trouver son mari et lui dit : « Quel miracle est ceci ? nous devons nous priver de ces mouches ! — Oui, répondit-il, mais on leur doit des gages à chacune. — Il y a dix oies en haut de la maison ; donnez-les-leur ».

En même temps, ces oies s'envolèrent à grands cris vers les nuages, et les mouches de Mendiondo ne reparurent plus.

(Marie Bordachar, d'Esquiule, 85 ans. — CERQUAND, 51.)

XV. — *La Tabatière*

Comme souvent dans le monde, il y avait un jeune homme qui voyageait. En marchant, il trouva un jour une tabatière. Il l'ouvre, et la tabatière lui dit : *Que quieres*? (1). Saisi de peur, il s'empresse de serrer la tabatière dans sa poche ; heureusement il ne la jeta pas. Il alla loin, loin, loin, et se dit en lui-même : « Si elle me dit de nouveau *que quieres*, je saurai quoi lui répondre ». Il reprend sa tabatière, l'ouvre, et elle lui dit de nouveau : *Que quieres* ? Le jeune homme répondit : « Mon chapeau plein d'or », et le chapeau se trouva rempli d'or.

Notre jeune homme fut ravi ; désormais il n'aurait plus besoin de rien. Il alla loin, loin, loin, et après avoir traversé des forêts, arriva devant un beau château. Là demeurait un roi. Il en faisait le tour et le tour, regardant partout avec assurance. Le roi lui demanda ce qu'il faisait là. — « Je regarde votre château. — Tu préférerais en avoir un pareil, n'est-ce pas ? » Le jeune homme ne répond rien. Mais quand arrive le soir, il prend sa tabatière et l'ouvre : « *Que quieres* ? — Fais-moi ici même un château avec les lattes d'or, les tuiles de diamant, et tout

(1) « Que veux-tu ? » en espagnol.

le fourniment en argent et en or ». Il finissait à peine de parler qu'il voyait, en face de la maison du roi, un château comme il l'avait demandé. A son réveil, le roi fut stupéfait en apercevant cette magnifique maison qui tirait les yeux sous l'éclat du soleil. Toutes les servantes demeuraient aussi là à regarder. Le roi alla chez le jeune homme et lui dit qu'il était un homme d'un grand pouvoir; qu'il devrait bien venir chez lui ou consentir à ce qu'ils vécussent là tous ensemble; qu'il avait une fille et qu'on la marierait avec lui. Il en arriva comme avait dit le roi, et tous se rendirent à la magnifique maison. Il se maria avec la fille du roi, et ils vécurent heureux.

La femme du roi avait une grande jalousie envers ce jeune homme et envers sa fille. Elle savait par sa fille comment ils avaient une tabatière qui leur procurait tout ce qu'ils voulaient. Elle s'entendit avec une servante pour essayer de voler cette tabatière. Elles observèrent avec soin où on la mettait le soir, et quand elles connurent l'endroit, au milieu de la nuit, pendant que ses maîtres étaient endormis, la domestique s'en empara et l'apporta à sa vieille maîtresse. Quelle joie pour celle-ci! Elle ouvre la tabatière qui lui dit : « *Que quieres*? — Je veux que tu m'emportes avec mon mari et tous mes serviteurs dans cette belle maison, de l'autre côté de la mer

Rouge, et que ma fille et son mari demeurent ici ».

A leur réveil, les jeunes époux se retrouvent dans le vieux château, et leur tabatière leur fait défaut. Ils la cherchent, mais inutilement. Le jeune homme ne veut pas perdre un instant; il faut qu'il se mette tout de suite en quête du château de la tabatière. Il prend un cheval et autant d'or qu'il peut en porter. Il s'en va loin, loin, loin. Il cherche en vain dans tous les pays environnants. Il arriva à la fin de son argent sans avoir rien trouvé nulle part; mais il allait toujours autant que le permettaient les forces de son cheval, mendiant pour vivre.

Quelqu'un lui dit qu'il devrait aller chez la Lune; que celle-ci fait un voyage assez étendu et qu'elle pourra le guider. Il alla loin, loin, loin, et finit d'une manière quelconque par arriver chez la Lune. Il trouva une petite vieille qui lui dit: « Que venez-vous faire ici ? Mon fils mange tous les êtres, et si vous êtes sage, il vaut mieux que vous partiez sans entrer ». Il lui raconte ses malheurs, lui dit comment il possédait une puissante tabatière et comment on la lui avait volée, comment il se trouvait maintenant sans rien, loin de sa femme et privé de tout. Peut-être son fils aurait-il vu dans ses courses son palais avec les lattes en or, les tuiles en diamant, et

tout le fourniment en argent et en or. Sur ces derniers mots apparaît la Lune. Elle dit à sa mère qu'elle sent quelqu'un. Sa mère lui dit comment un homme malheureux, qui a tout perdu, est venu la trouver pour la consulter. Elle lui dit de le faire avancer. Il se montre et demande à la Lune si elle n'aurait pas vu par hasard une maison avec des lattes en or, des tuiles de diamant, et tout le fourniment en argent et en or; il possédait cette maison, et on la lui a prise. La Lune lui répond que non, mais que le Soleil fait plus de chemin et parcourt plus d'étendue qu'elle, et qu'il ferait mieux d'aller le trouver.

Il s'en va donc loin, loin, loin, autant que le permettent les forces de son cheval, mendiant pour vivre. Il finit d'une manière quelconque par arriver chez le Soleil. Il y trouva une petite vieille qui lui dit : « Que venez-vous faire ici ? Allez-vous-en ; ne savez-vous pas que mon fils mange tous les chrétiens ? » Il lui répond que non ; qu'il ne s'en ira pas ; qu'il est si malheureux que cela lui est égal même de mourir ; qu'il a tout perdu ; qu'il possédait une maison comme il n'y en a pas de pareille ailleurs, car elle avait les lattes en or, les tuiles en diamant, et tout le fourniment en argent et en or ; qu'il s'est mis à sa recherche il y a bien longtemps et qu'il n'y a pas d'homme plus malheureux que lui. Cette

femme le cache. Le Soleil arrive et dit à sa mère qu'il sent l'odeur d'un chrétien et qu'il veut le manger. Sa mère lui dit comment un homme malheureux, qui a tout perdu, est venu lui parler, et elle le prie d'en avoir pitié. Qu'il paraisse donc. Le jeune homme se présente et demande au Soleil s'il n'aurait pas vu par hasard une maison qui n'a pas sa pareille ailleurs, avec les lattes en or, les tuiles en diamant, et tout le fourniment en argent et en or. Le Soleil lui répond que non, mais que le Vent l'aura trouvée, car il entre dans tous les coins, et il n'est pas de choses qu'il ne voie, et quand personne ne saurait, lui seul saurait.

Notre pauvre homme se met donc en route et va autant que le permettent les forces de son cheval, mendiant pour vivre. Il finit d'une manière quelconque par arriver chez le Vent. Il trouve une petite vieille occupée à remplir d'eau beaucoup de barriques. Elle lui demande à quoi il pense de venir là, et lui dit que son fils mange tout; qu'il va arriver en fureur et qu'il prenne garde à lui. Il répond que cela lui est égal, même d'être mangé; qu'il n'a peur de rien, tant il est malheureux. Il lui conte comment on lui a pris une belle maison qui n'a pas sa pareille, et avec elle toutes ses richesses; qu'après avoir abandonné sa femme il s'est mis en marche sans la trouver, et qu'il est venu envoyé par le Soleil pour con-

sulter le Vent. Elle le fait cacher sous l'escalier, et le Vent du sud arrive comme s'il voulait arracher la maison de ses fondements. Tout altéré qu'il fût, avant de boire, il sentit l'odeur de l'espèce chrétienne, et dit à sa mère de faire sortir celui qu'elle avait caché et qu'il fallait qu'il le mangeât. Sa mère lui dit de manger et de boire ce qui était devant lui, et elle lui raconte les malheurs de cet homme, comment le Soleil lui a laissé la vie en l'envoyant au Vent pour qu'il le consultât. Elle lui amène cet homme; celui-ci lui dit comment il est à la recherche d'une maison et que, comme personne n'en sait rien, le Vent seul pourrait le savoir; il ajoute qu'on lui a volé cette maison qui a les lattes en or, les tuiles en diamant, et tout le fourniment en argent et en or, et demande au Vent si par hasard il ne l'a pas vue quelque part. Il lui répond : « Oui, oui, et pendant toute la journée d'aujourd'hui j'ai passé et repassé sans pouvoir lui enlever une seule tuile. — Si vous pouviez me dire où elle est... — Elle est bien loin, de l'autre côté de la mer Rouge ». Notre homme, entendant cela, ne fut point découragé; il avait déjà fait tant de chemin!

Il part donc et arrive d'une manière quelconque dans ce pays-là. Il demande si l'on connaît quelque part une place de jardinier va-

cante. On lui répond que le jardinier du château est parti et que peut-être sa place sera à prendre. Il y va tout de suite et reconnaît sa maison. Pensez quels furent son contentement et sa joie ! Il demande si l'on a besoin d'un jardinier ; on lui répond que oui. Notre jeune homme fut bien content. Il passa ainsi quelque temps sans rien faire. Il parlait avec une servante des richesses de leurs maîtres et du pouvoir qu'ils avaient. Il se mit d'accord avec cette fille, qui lui avait une fois raconté l'histoire de la tabatière, et promit de bien la récompenser, car il avait bien envie de voir cette tabatière. Elle la lui apporta un soir. Bien content, notre jeune homme observa où elle la serrait dans la chambre de la maîtresse de la maison. La nuit suivante, quand tout le monde fut endormi, il y alla et prit sa tabatière. Pensez avec quelle joie il l'ouvrit ! Quand elle lui demanda : *Que quieres* ? il répondit : « *Que quieres* ! *que quieres* ! rapporte-moi avec ce château à mon ancienne place, et fais noyer dans cette mer Rouge le roi, sa femme et tous leurs serviteurs ». Dès qu'il eut parlé, il se trouva transporté auprès de sa femme, et ils vécurent là bien heureux, et les autres furent pour jamais engloutis dans le fond de la mer.

(Saint-Jean-de-Luz, 1875.)

XVI. — *Le Pou*

Un roi avait trois filles. Il dit à la plus jeune de lui chercher derrière l'oreille, qu'il y sentait quelque chose. Elle cherche et trouve un petit pou. Son père lui dit : « Eh bien ! qu'est-ce ? — Rien ! — Tu ne dis pas la vérité ; il y a quelque chose ». Et Fifine lui répète qu'elle n'a rien trouvé. Le père se met en colère tellement, en affirmant qu'il y avait quelque chose, qu'elle lui dit que c'était un petit pou, mais qu'il était entré sous son ongle. Il le lui retire et le met dans un pot. Le pou y grossit tant, qu'il fit éclater le pot. On le mit dans une barrique ; mais au bout de quelques jours il la fit éclater aussi. Le roi fait venir quatre bouchers, et leur dit de tuer cette bête et de l'écorcher. On le fait. Le roi met la peau du pou à sécher sur la fenêtre, et fait crier que celui qui reconnaîtra de quel animal c'est la peau (car elle pendait à la fenêtre) pourra avoir une de ses filles pour femme. Des hommes vinrent de tous les côtés ; mais personne ne pouvait reconnaître cette peau.

Il apparaît un homme tout couvert d'or, qui dit : « Ceci est la peau d'un pou qui a grandi dans une barrique ». Le roi lui dit que oui, et qu'il vienne quand il voudra pour choisir une de ses filles. Il repond qu'il viendra après-demain.

Le roi était tout étourdi et disait que, même s'il ne l'avait pas promis, il lui aurait donné une de ses filles bien volontiers. Le roi fait préparer un beau dîner; il envoie Fifine au chai pour tirer du vin vieux. Comme elle passait devant l'écurie, la jument blanche lui dit : « Ah! Fifine! prends garde à toi ; le monsieur qui va venir dîner avec vous est le diable, et c'est toi qu'il choisira ! Ton père voudra te donner de l'argent quand tu partiras; mais ne le prends pas, et dis-lui que tu ne veux rien que la jument blanche; même s'il se fâche, dis-lui que tu ne partiras pas sans la jument blanche ».

Fifine était très-attristée, et elle ne s'habilla point pour se mettre à table. Ses sœurs s'étaient mises comme des poupées. Ce monsieur arrive, et le roi se met en colère en voyant que sa fille préférée n'est pas habillée, et lui demande comment donc elle ne s'est pas habillée. Fifine lui répond : « Si je dois me marier, je plairai à ce monsieur aussi bien avec mes vêtements ordinaires ». Et en effet, elle lui plut ainsi, et ce fut elle qu'il dit qu'il choisissait. Ils se marient, et l'on fait de grandes fêtes. L'épouse se met au lit, et le mari passe la nuit assis, appuyant seulement sa tête sur le traversin.

Ils devaient partir le lendemain. Le père de Fifine lui dit de prendre dans son trésor autant

d'argent qu'elle voudrait. Fifine lui répond qu'elle n'a pas besoin d'argent; que son mari en a beaucoup, mais qu'il devrait lui donner la jument blanche qui est à l'écurie. Le père dit que non; que cette jument a été laissée pour lui par sa mère quand elle est morte, et qu'il ne la lui donnera point. La fille répond : « Alors, je ne veux pas aller avec mon mari; qu'il parte tout seul! » Son père, voyant cela, lui dit qu'elle prenne donc la jument. Ils partent. Le mari lui dit d'attacher la jument derrière la voiture. La jument avait déjà dit à Fifine de ne pas demeurer derrière; qu'elle devait toujours être devant, et de dire à son mari que sa jument irait aussi vite que les chevaux. Le mari, voyant qu'il n'était pas possible de la faire aller derrière, la laisse devant, et ils vont l'un et l'autre aussi vite que l'éclair.

Quand ils ont fait beaucoup de chemin, la jument frappe la terre, qui s'ouvre en deux, et dit : « Entre là-dedans pour sept ans! » et le mari-diable y entra avec sa voiture. Elles repartent en avant, et la jument dit : « Fifine, pour sept ans tu auras la paix ». Elle ajoute qu'il n'est pas convenable qu'une jeune dame aille toute seule : « Voici des vêtements de prince ». Fifine s'habille ainsi en homme, puis elle repart, toujours en avant, avec la jument. Elles se fatiguent en courant toujours ainsi, et, en passant devant un château, la jument

lui dit : « Si nous nous arrêtions ici ? Il y a là un jeune prince qui vit avec sa mère ; tu l'épouseras ». Ils y vont, et le faux prince demande si on veut le prendre pour quelque temps comme pensionnaire. On lui dit que oui, avec plaisir. Il était étourdissant de beauté. Notre prince lui-même avait soin de sa jument.

Le fils de la maison dit un jour à sa mère : « J'ai fait un rêve ; il me semble que ce prince est une fille ». Sa mère lui répond : « Où as-tu pris cela ? Il n'en est certainement pas ainsi ; mais pour t'en assurer, demande-lui demain s'il veut aller avec toi à la foire. Si c'est une fille, il s'arrêtera devant les belles robes ; si c'est un garçon, il n'en fera aucun cas ». La jument blanche dit au prince ce qu'on va lui dire, et lui recommande de prendre bien garde à ne pas s'arrêter devant les belles robes, mais d'aller là où seront les fusils, les sabres et les pistolets, et d'y prendre plaisir. Ils vont donc à la foire, et ce monsieur la mène tout droit à l'endroit où sont les vêtements de dames ; mais le prince lui dit : « Laissons ceci aux femmes », et, lui montrant un endroit où il y avait des sabres et des fusils : « Allons là ; nous y prendrons plus de plaisir ». Quand ils rentrent à la maison, le jeune homme dit à sa mère : « Il n'a fait aucune attention aux robes, et nous sommes demeurés avec les fusils et les pistolets ».

Mais il dit encore à sa mère le lendemain : « Mère, j'ai rêvé que notre prince est une fille ». La mère lui dit : « Allez voir telle pièce de (terre plantée en) lin, et quand le prince verra que ton cheval foule cette pièce de lin, il te dira de prendre garde de ne pas la fouler, et ce sera signe que c'est une fille ». La jument blanche dit à son prince ce qu'on se propose de lui faire, et qu'elle fasse abîmer beaucoup de lin à sa monture. Le jeune monsieur l'invite à aller voir avec lui cette belle pièce de lin. Le prince lui dit que oui. Ils partent, et le cheval du prince fit plus de malheur que le cheval du monsieur, et le jeune homme dut rebrousser chemin avant de tout détruire. Il revient à la maison et dit à sa mère : « Ce n'est pas une fille, non, car il aurait foulé tout le champ si je l'avais laissé (faire) ».

Le lendemain, il rêve encore que c'est une fille. Il le dit à sa mère, et la mère lui dit : « Allez vous baigner ensemble ; si c'est une fille, elle ne se baignera sûrement pas ». La jument dit à son prince ce qu'on doit lui proposer, et qu'il aille se baigner ; qu'il se déshabille tout de suite, et qu'alors elle ira sur l'étalon de ce monsieur et le saisira par le cou, à un point tel qu'ils seront forcés de venir les séparer, et qu'ainsi ils ne se baigneront pas. Le lendemain, ce jeune homme lui demande s'il veut venir se baigner avec lui. Le prince répond

que oui, bien volontiers. Ils vont, et le prince se déshabille vite, vite, jusqu'à la chemise, et alors la jument prend l'étalon par le cou ; elle l'aurait étouffé, lui faisant sortir la langue de deux verges (aunes), si les deux messieurs n'étaient pas venus les séparer. Ils laissent leur bain et reviennent à la maison, et le jeune homme dit à sa mère que c'est sûrement un garçon, car il s'est mis tout de suite en chemise, sans aucune espèce de honte.

De nouveau, après qu'il se fût passé une nuit, il lui dit qu'il a rêvé que c'est une fille. La mère lui dit qu'ils doivent aller à la pommeraie, et que si beaucoup de fleurs lui tombent dessus, ce sera une fille. La jument blanche prévient le prince de ce qu'on se propose de faire. Le lendemain, le jeune homme lui demande s'il veut venir voir leur pommeraie. Il lui dit que oui. Lorsqu'ils y furent arrivés, toutes les fleurs des pommiers allaient sur ce jeune homme. La jument aussi s'était mise là à souffler, et le prince n'avait pas eu seulement une fleur. Ils reviennent à la maison, et le jeune homme raconte à sa mère comment il avait été couvert de fleurs, et que le prince n'en avait pas eu seulement une.

Le fils rêve de nouveau que c'est une fille. La mère ne savait que penser et lui dit : « Moi, je lui demanderai de coucher avec moi, et alors je m'en assurerai. Si c'est une fille, vous vous marierez ;

si c'est un homme, je le ferai avec lui ». Cette dame dit donc au prince s'il voudrait coucher avec elle. Le prince lui dit que oui, certainement. Quand le soir est venu, ils vont au lit tous les deux. La dame lui touche les seins et les trouve durs, durs; elle allume de la lumière pour mieux s'en assurer, et voit que c'est véritablement une fille. Elle va dire à son fils que le prince sera pour lui s'il veut; que c'est vraiment une fille, et bien charmante et bien faite.

Le jeune homme la demande donc tout de suite pour femme. Cette dame aussi le veut. Ils se marient au milieu de fêtes superbes.

Après le mariage, la jument blanche dit à l'épouse qu'elle n'a plus besoin d'elle et qu'elle voudrait aller à l'autre monde. Mais avant de partir, elle lui donne un *chirola* (1) et lui dit : « Si tu es peinée en quoi que ce soit, il te suffira de jouer de ce *chirola*, et je viendrai tout de suite pour t'aider ». La jument s'en va.

Le monsieur et la dame vécurent très-heureux avec leur mère, et avec le temps ils eurent deux garçons. Ils étaient déjà grandelets, lorsqu'arriva la nouvelle que tous les hommes devaient aller à la guerre. Cette nouvelle les attrista beaucoup, et le monsieur reçut aussi de la cour l'ordre de

(1) *Chirola, chirula,* sorte de flageolet rustique.

partir. Toute la famille est dans un grand chagrin, mais il faut aller. Le père part.

Quelque temps après, les sept années sont écoulées, et voici que les temps de notre diable sont accomplis. Il sort de l'enfer et va à l'endroit où était sa femme. Elle se trouvait à regarder ses garçons ; ils s'exerçaient tous deux au sabre ou à l'épée. Il entre dans cette maison. Il va à sa femme et lui dit : « Suis-moi à l'instant ; au lieu d'une, je vais en avoir trois ». La belle-mère était là quand arriva ce vilain et terrible monsieur. Elle eut tellement peur qu'elle ne put dire un mot. Ils partent donc en silence et vont, vont, vont. Quand ils furent arrivés dans une forêt noire, cette dame vit trois gibets préparés, et pensa tout de suite qu'ils étaient pour elle et ses enfants. Son mari lui dit : « Voilà où et comment tu dois mourir ». La dame lui dit alors : « A quelqu'un qui va mourir on ne refuse rien ; laissez-moi, je vous prie, jouer un peu de ce *chircla* à mes enfants ». Il lui répond : « Oui, oui, tu peux le faire ». Elle se met à jouer du *chirola*, et à peine a-t-elle commencé qu'apparaît la jument blanche. Elle dit à ce terrible diable : « Tu n'auras pas, non, toi, ce que tu veux ; je suis ici, moi, pour l'aider », et ajoute : « Terre, par toi-même, ouvre-toi, et retiens pour jamais ce terrible diable dans tes entrailles ». Dès qu'elle

a dit cela, la terre s'ouvre, et le diable s'y engloutit pour jamais. La jument dit à la dame : « Maintenant, tu n'as plus à avoir peur de lui ; il est parti pour jamais, et maintenant nous irons à ta maison avec tes enfants ». Fifine lui répond : « Non, non, je ne m'aventurerai jamais à paraître dans la maison de mon mari ; ma belle-mère m'a vue sortir à la suite de cet homme, et que dirait-elle ? » Alors la jument lui donne un petit bâton et lui dit : « Touche la terre avec cela, et il se produira une belle maison, avec tout ce qu'il faut dedans, et devant une fontaine d'or éblouissante ». La jument s'en va après l'avoir laissée bien.

La guerre est finie ; le monsieur revient chez lui, et pensez sa peine ! Il dit à sa mère que, s'il ne trouve pas sa femme, il mourra et qu'il se tuera lui-même. Il part tout de suite et va, va, va, et arrive dans une forêt. Là, que voit-il ? Trois potences. Il pense tout de suite que sa femme a été pendue là, et aussi ses deux enfants, et il se dit qu'il doit à son tour se pendre là même. Il monte. Au moment où il va passer sa tête (dans le nœud), il voit de loin quelque chose qui brille beaucoup et se dit : « Il est mieux que j'aille d'abord voir ce qu'il y a là ; ensuite, j'aurai toujours ici cette potence ». Il descend et va jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il a

vu, et arrive devant un beau château. Il entre et demande un verre d'eau. La dame le lui donne et reconnaît tout de suite son mari, et lui demande s'il ne la connaît pas. Il lui dit que oui, et ils s'embrassent avec grand plaisir. Fifine lui raconte toute son histoire, comment elle a été mariée avec ce diable et comment cette chère jument blanche l'a toujours aidée, et comment elle lui est demeurée fidèle, et que jamais elle n'a rien eu avec ce diable, et qu'il ait plus de foi en elle. Fifine joue de nouveau du *chirola*, et la jument apparaît, qui raconte l'histoire tout à fait comme Fifine l'a dite, et ayant pris la forme d'une colombe, s'en va aux cieux dans les airs.

Le monsieur lui dit qu'ils doivent revenir à la maison de sa mère, car celle-ci est sans doute aussi en grande peine; mais la dame lui dit qu'il serait bien mieux qu'ils demeurassent là même, qu'ils n'y manqueraient de rien avec la fontaine d'or, et qu'il aille seul chercher sa mère, et qu'ils vivront tous là. Le mari partit aussitôt, amena sa mère et revint, et ils vécurent là beaucoup d'années très-heureux. Et s'ils vécurent bien, ils moururent bien.

(Laurentine X***. — Saint-Jean-de-Luz, 1875.)

XVII. — *Malbrouc*

Comme bien souvent dans ce monde, il y avait un monsieur et une dame; ils étaient chargés d'enfants et très-pauvres. Le mari allait tous les jours à la forêt chercher du bois pour sa famille. La femme redevint enceinte. Pendant que l'homme était à la forêt, un jour, il lui arriva un monsieur qui lui dit : « Que faites-vous, ami ? — Je fais du bois pour nourrir ma famille. — Vous êtes donc bien pauvres ? — Oui, oui ! — Si vous voulez me faire, suivant votre loi, parrain de votre premier enfant, je vous donnerai beaucoup d'argent ». Il lui répond que oui, qu'il le fera. Le nouveau venu lui donne beaucoup d'argent. Il revient à la maison.

La femme accoucha vite, et ils attendaient, ne sachant où le mander au parrain, car ils ne savaient pas où il demeurait. Il apparaît de lui-même d'une manière quelconque. Ils vont à l'église, et il donne à l'enfant le nom de Malbrouc. Comme ils revenaient à la maison, le parrain et l'enfant leur disparurent. Le père et la mère furent très en peine, quoiqu'ils eussent d'autres enfants ; mais avec le temps la peine leur diminua.

Malbrouc alla à sa maison. Sa femme était une

sorcière. Ils avaient trois filles. Le petit Malbrouc grandit beaucoup, très-vite; à sept ans, il était grand comme un homme. Son parrain lui dit : « Malbrouc, veux-tu aller à ta maison? » Il lui répond : « Ne suis-je pas ici dans ma maison ? » Il lui répond que non, et s'il veut qu'il aille là-bas pour trois jours : « Va à telle montagne, et la première maison que tu verras de là est la tienne ».

Il va à la montagne; il voit la maison et y va. Il trouve ses deux frères en train de scier du bois sur la porte. Il leur dit qu'il est leur frère. Ils ne veulent pas le croire et le font entrer, et il dit à son père et à sa mère qu'il est Malbrouc. Ils sont stupéfaits de voir un tel homme à l'âge de sept ans. Ils passèrent les trois jours dans la joie, et il dit à ses frères qu'il y aurait aussi de la place pour eux dans la maison de son parrain, et qu'ils doivent y venir avec lui. Ils partent donc tous trois. Quand ils arrivèrent, la sorcière n'était point contente. Elle dit à son mari : « Je ne sais pas, moi, si ces trois hommes ne nous feront pas quelque chose; je n'ai aucune confiance; il faut que nous les tuions ».

Malbrouc ne le voulait pas; mais comme la sorcière ne lui laissait pas de paix, il lui dit qu'il les tuerait dans trois jours. Que fit le petit Malbrouc ? Leurs filles se mettaient la nuit des cou-

ronnes sur la tête, et le petit Malbrouc et ses frères des bonnets. Le petit Malbrouc leur dit qu'ils devaient changer de coiffures et que c'était leur tour d'avoir les couronnes. Les filles les leur donnèrent avec plaisir. Une nuit donc Malbrouc y va ; il touche les têtes, et reconnaissant les bonnets tue ses trois filles. Le petit Malbrouc, ayant vu cela, réveille ses frères, prend des bottes qu'avait son parrain et qui faisaient sept lieues, prend ses frères sur ses épaules, et ils partent et vont, vont, vont. La sorcière dit alors à Malbrouc : « Rends-moi maintenant un compte exact de ceux que tu as tués; je ne suis pas du tout tranquille; aurais-tu fait quelque ânerie ? » La sorcière y va et trouve ses trois filles mortes. Elle était dans une colère rouge, mais il n'y avait point de remède.

Le petit Malbrouc et ses frères arrivent dans un endroit royal et voient que tout le monde y est triste. Ils demandent ce qu'il y a, et on leur dit que le roi a perdu ses trois filles, et qu'on ne peut les trouver nulle part. Malbrouc dit : « Je les trouverai, moi ! » On dit cela au roi, qui le fait venir et lui dit qu'il les lui donnera.

Les trois frères partent. A peine ont-ils fait un peu de chemin qu'ils rencontrent une petite vieille. Elle leur demande : « Où allez-vous ainsi ? — Chercher les trois filles du roi ». La

vieille leur dit : « Retournez chez le roi et demandez-lui trois brasses de corde neuve, un seau et une clochette ». Ils reviennent, et le roi leur donne ce qu'ils lui demandent. Ils retournent à cette petite vieille, et elle leur dit qu'elles sont dans ce puits. L'aîné se met dans le seau et leur dit qu'il sonnera la clochette quand il aura peur. Il descend et a peur, et sonne la clochette, et on le ramène en haut. Le second y va et descend plus au fond ; mais il sonne aussi la clochette, car il a peur. Malbrouc y entre donc et leur dit : « Quand je tirerai le seau en bas, alors vous le remonterez ». Il descend et voit d'une façon quelconque qu'il y a là, sous la terre, une belle maison, et il voit une belle jeune dame sur les genoux de laquelle un grand serpent demeurait endormi. Quand elle aperçoit Malbrouc, elle lui dit : « Allez-vous-en de grâce d'ici ; il n'a plus que pour trois quarts-d'heure de sommeil, et s'il se réveille, c'en est fait de vous et de moi ». Il lui répond : « C'est égal ; posez doucement, doucement, sans le réveiller, ce serpent à terre ». Elle le fait, et il emmène la jeune dame. Il la met dans le seau et tire.

Il s'en va à une autre chambre et voit une autre dame encore plus belle. Un lion dormait, la tête sur ses genoux. Celle-là aussi lui dit : « Allez-vous-en d'ici vite ; il n'a plus que pour

une demi-heure de sommeil, et s'il se réveille, c'en est fait de vous et de moi ». Malbrouc lui dit : « Posez doucement, doucement, la tête de ce lion à terre, sans le réveiller ». Elle le fait. Malbrouc l'emmène et entre dans le seau avec elle, et ses frères les montent tous les deux.

Ils écrivent au roi de venir les chercher, qu'ils ont trouvé deux de ses filles. Comme vous le pensez, le roi envoie tout de suite un carrosse pour les chercher, et il fait de grandes fêtes. Le roi dit à Malbrouc de choisir parmi les deux celle qu'il veut pour femme. Malbrouc lui dit que, quand il aura trouvé la troisième sœur, celle-là sera sa femme, et qu'on donne ces deux jeunes dames à ses deux frères. On fait comme Malbrouc a dit, et il part à la recherche de sa future épouse.

Il va, va, va, et tout le gibier le connaissait. Comme il marchait, il rencontre un loup, un chien, un milan et uue fourmi, qui l'appellent et lui disent : « Où vas-tu, Malbrouc ? Voici trois jours que nous sommes là pour nous partager ce mouton, et nous ne pouvons nous mettre d'accord ; mais tu vas nous faire les parts ». Malbrouc s'avance donc, tremblant qu'on ne le partage, lui aussi. Il coupe la tête et la donne à la fourmi en lui disant : « Tu auras là de quoi manger, et la maison aussi ». Il donne les

entrailles au milan et, pour le loup et le chien, partage le mouton en deux. Il les laisse bien contents et reprend son chemin sans rien dire.

Quand il eut fait un peu de chemin, la fourmi dit : « Nous n'avons rien donné à Malbrouc pour sa récompense ! » et le loup le rappelle. Malbrouc revient, tremblant que ce ne soit son tour et qu'ils ne veuillent le manger, lui aussi. La fourmi lui dit : « Nous ne t'avons rien donné pour avoir si bien fait notre partage ; mais quand tu voudras devenir fourmi, tu auras assez de dire : Jésus ! fourmi ! et tu deviendras fourmi ». Le milan lui dit : « Quand tu voudras devenir milan, tu diras : Jésus ! milan ! et tu seras milan ». Le loup aussi lui dit : « Quand tu voudras être loup, tu diras : Jésus ! loup ! et tu seras loup ». Le chien, de même. Malbrouc repart dans la joie.

Comme il allait dans la forêt, une pie lui dit : « Où vas-tu, Malbrouc ? — A la recherche de la fille de tel roi ! — Tu la ne trouveras pas facilement ! Après la délivrance de ses sœurs, elle a été emmenée dans une île de l'autre côté de la mer Rouge, et là elle est retenue prisonnière dans une belle maison. Les portes et les fenêtres ont de si petits interstices, que rien ne saurait entrer dans cette maison, si ce n'est une fourmi ». Malbrouc ayant appris cette nouvelle, s'en alla content, dans l'espoir de trouver sa princesse. Il va loin, loin,

loin, et arrive devant cette île. Se rappelant ce que lui a dit le milan, il dit : « Jésus ! milan ! » et il devient tout de suite milan. Il s'envole et va jusqu'à l'île.

Ainsi que la pie le lui avait dit, il voit qu'il n'y entrera qu'à l'état de fourmi et dit : « Jésus ! fourmi ! » et (devenu fourmi) entre par une petite fente. Il est étourdi de voir la beauté de cette jeune dame. Il dit : « Jésus ! homme ! » et redevient homme. Cette jeune dame, en le voyant, lui dit : « Allez-vous-en d'ici bien vite, ou c'en est fait de votre vie ; il va arriver, avant un quart-d'heure, un terrible corps sans âme, et vous serez fini ». Il lui répond : « Je redeviendrai fourmi et me mettrai dans votre gorge ; mais ne serrez pas trop, car je serais écrasé ». Aussitôt qu'il a dit cela arrive le monstre. Il donne à la dame des perdrix et des palombes pour sa nourriture, et lui-même mange des serpents et quelques autres saletés. Il lui dit qu'il a mal à la tête et de prendre le marteau, et de lui en donner des coups sur la tête. Elle pouvait à peine soulever le marteau, tant il était grand ; mais elle le frappa comme elle put.

Le monstre part. La fourmi sort de son endroit et, après les avoir préparées avec la jeune dame, ils mangent les perdrix et les palombes. Malbrouc lui dit : « Il faut que vous lui demandiez,

comme si vous aviez une grande peine, comment il faudrait faire pour le tuer, et vous lui direz combien vous seriez malheureuse si on le tuait, et que vous mourriez de faim prisonnière dans cette île ». La dame lui dit que oui.

Le monstre revient et lui dit : « Aïe ! aïe ! ma tête ! prenez le marteau, et frappez-moi fort ! » La dame s'y met jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée et lui dit alors combien elle serait malheureuse s'il venait à mourir. Il lui répond qu'il ne peut pas être tué ; que celui qui saurait le faire saurait un grand secret. Elle lui dit : « Moi, je ne voudrais sûrement pas vous tuer : sans vous, je mourrais de faim dans cette île, et je n'y aurais aucun avantage ; dites-moi donc ce qui vous tuerait ». Il lui dit que non ; que d'autres fois une femme a perdu un homme et qu'il ne le lui dira pas. — « Vous pouvez me le dire, oui ; à qui le dirais-je ? Je n'ai personne à voir, et personne ne peut venir ici ». A la fin, à la fin, il lui dit donc : « Il faudrait tuer un loup terrible qui est dans la forêt ; dans ce loup, il y a un renard ; dans ce renard, il y a une palombe ; cette palombe a dans la tête un œuf, et si on me donnait avec cet œuf un coup sur le front, je mourrais ; mais qui saura tout cela ? Personne ». La princesse lui dit : « Personne heureusement ; moi-même je mourrais ». Le monstre s'en va comme d'habitude, et la fourmi

sort, bien contente, comme vous pensez, de savoir le secret.

Le lendemain, Malbrouc part à la forêt. Il voit un loup terrible et dit tout de suite « Jésus ! loup ! » et il devient loup. Il va contre l'autre loup. Ils se mettent à se battre, et il a la victoire, et il l'étrangle. Il le laisse là et revient vers cette dame dans l'île et lui dit : « Nous avons le loup mort, et je l'ai laissé dans le bois ». Ensuite, le monstre arrive en criant : « Aïe ! aïe ! frappez-moi vite la tête ! » Elle lui frappe la tête jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée, et il dit à la princesse : « On a tué le loup ; je ne sais s'il va m'arriver quelque chose ; j'ai bien peur ! — Vous n'avez pas de quoi avoir peur ; à qui aurais-je rien dit ? Personne ne peut entrer ici ».

Quand il est parti, la fourmi aussi va au bois. Il ouvre le loup, et il en sort un renard qui s'échappe vite. Malbrouc dit : « Jésus ! chien ! » et il devient chien. Il se met rapidement à la poursuite du renard ; il l'attrape. Les deux se battent, et il l'étrangle aussi. Il l'ouvre, et il en sort une palombe. Malbrouc dit à l'instant : « Jésus ! milan ! » Il devient milan et vole après la palombe. Il l'attrape avec ses serres terribles et lui ôte de la tête cet œuf précieux. Il revient tout fier à la maison de sa jeune dame, et lui conte qu'il a fait son affaire bellement, et

que c'est maintenant son tour à elle, qu'elle fasse la sienne. Et il reprend la forme d'une fourmi.

Notre monstre arrive en criant que c'est fini, qu'on a pris l'œuf à la palombe, et qu'il ne sait ce qu'il va devenir. Il lui dit : « Frappez-moi du marteau sur la tête ». La jeune fille lui dit : « De quoi avez-vous peur? qui a trouvé cet œuf? et comment pourrait-on vous en frapper le front? » Il le lui montre en lui disant : « Comme ceci ». La jeune fille avait l'œuf dans sa main; elle en frappe le monstre comme il avait dit, et il tombe raide mort.

Au même instant, la fourmi sort bien contente et lui dit qu'ils doivent s'en aller tout de suite à la maison du père de la jeune dame. Ils ouvrent une fenêtre, et le jeune homme se fait milan, et il dit à la jeune fille : « Tenez-vous fortement à mon cou ». Il s'envole et arrive de l'autre côté de la mer Rouge, et ils écrivent au roi de les envoyer chercher le plus tôt possible. Tout de suite le roi le fait, et pensez quelle joie et quelles fêtes il y eut dans cette cour! Le roi voulait les faire marier tout de suite; mais Malbrouc ne voulait pas, (disant) qu'il avait besoin d'apporter une dot. Le roi lui dit qu'il a déjà gagné assez; mais il ne veut rien entendre et part.

Il va, va, va à la maison de son parrain. Il y avait là une vache qui avait les cornes en or qui

portaient des fruits de diamant. Un garçon gardait cette vache dans le pré. Malbrouc lui dit : « Eh ! n'entends-tu pas que le maître t'appelle à grands cris ? Va vite voir ce qu'il te veut ! » Le garçon le croit et y va. De la fenêtre le maître lui fait : « Où vas-tu, laissant la vache ? Retourne-t'en vite ; je vois Malbrouc qui va par là ». Le garçon va bien vite, mais il ne trouve plus la vache. Malbrouc s'en était allé tout fier offrir la vache à sa future épouse, qui en fut bien contente. Le roi voulait qu'ils se mariassent : ils étaient assez riches. Malbrouc ne voulait pas encore, (disant) qu'il avait à offrir au roi un souvenir.

Il repart encore pour la maison de son parrain. Il voulait lui voler une lune qu'il avait, et qui éclairait à sept lieues. Le parrain de Malbrouc buvait tous les soirs une barrique d'eau ; Malbrouc la vide entièrement. Quand arrive le soir, son parrain va à la barrique pour boire, et il la trouve vide. Il va chez sa femme et lui dit qu'il n'y a pas une seule goutte d'eau, et qu'elle aille en chercher, parce qu'il a grand'soif. Sa femme lui dit qu'il fait noir, qu'il allume sa lune. Il l'allume et la met au-dessus de la cheminée, sur le toit. Quand tous furent partis à la fontaine, Malbrouc va prendre cette lune et la porte à son beau-père. Celui-ci lui dit stupéfait : « Vous avez maintenant agi grandement ; mariez-vous ». Mais il ne veut

pas encore, (disant) qu'il faut qu'il apporte encore quelque chose.

Il repart donc. Son parrain avait un instrument de musique qu'il suffisait de toucher pour lui faire jouer n'importe quel air, et qui s'entendait à sept lieues. Il entra dans la maison de son parrain, et à peine a-t-il mis la main sur l'instrument que celui-ci se met à faire de la musique. Malbrouc l'entend, arrive et trouve là son filleul. Il le prend et le met dans une cage de fer. Le monsieur et la dame étaient bien contents. Ils lui disent que, le soir même, ils vont le faire cuire et le manger. Malbrouc va à la forêt chercher du bois, et sa femme se met à scier des bûches; mais elle se fatiguait beaucoup. Malbrouc, le filleul, lui dit : « Tirez-moi d'ici, et je vous scierai toutes ces bûches; cela ne vous empêchera pas de me tuer ce soir ». Elle le délivre donc. Après avoir scié quelques bûches, il en prend une, la plus grosse, et frappe la femme de son parrain jusqu'à la tuer. Il fait un grand feu et la met à cuire dans un chaudron. Il prend l'instrument de musique et sort de cette maison. Malbrouc, le parrain, entendant la musique, se dit en lui-même : « Ma femme n'a pu y tenir; elle a tué sans doute Malbrouc, et pour m'en montrer sa joie a pris l'instrument ». Et il ne s'en inquiète pas davantage. En arrivant chez lui, il est très-satisfait en voyant

que le chaudron est sur le feu. Mais, en s'approchant, il y voit de longs cheveux ; il les tire un peu plus dehors et reconnaît sa femme qui est déjà à moitié cuite. Pensez quelle fut sa peine !

Le petit Malbrouc était allé à la maison du roi. Il se maria avec sa chère princesse. Ils firent de grandes fêtes, et comme le roi vieillissait un peu, il lui donna sa couronne : Malbrouc l'avait bien gagnée ; et ils vécurent tous heureux. Ses deux frères aussi devinrent rois.

(Laurentine X***. — Saint-Jean-de-Luz, 1875.)



C. — RÉCITS DE SOTTISES ET DE NAÏVETÉS

I. — *La Mère et le Fils idiot*

Comme bien souvent dans ce monde, il y avait une mère. Elle avait un fils, et ils vivaient très-joliment. Leur fortune consistait en un troupeau. Ce garçon avait un grand appétit, et la mère s'affligeait souvent de sa voracité. Il était de plus tellement sot, qu'on ne pouvait l'être davantage. La mère voyait avec peine qu'il n'était bon à rien du tout.

Un jour, elle l'envoie au bois chercher une charge d'âne. Il y va, monte sur un arbre et se met à couper (entre lui et le tronc) la branche sur laquelle il était assis. Un homme qui vint à passer le vit et lui cria : « Que fais-tu là ? Tu vas tomber avec la branche ! — Ce n'est pas la première que je coupe ! » Comme le lui avait dit l'homme, il tomba en même temps que la branche. Oubliant sa douleur, il va aussi vite qu'il le peut après cet homme, pensant que c'est

le bon Dieu, puisqu'il a su qu'il allait ainsi tomber : « Hé ! homme, hé ! vous êtes sans doute le cher bon Dieu ; il faut que vous me disiez quand je mourrai. — Quand ton mulet aura fait trois pets ! »

Notre garçon revient à son âne, et le charge, et le charge... En haut d'une côte, l'âne fait un pet. Un instant après, il en fait un autre, et le garçon se dit : « Avec un de plus, je suis mort ». L'âne fait le troisième, et l'idiot se jette à terre et y demeure comme mort. L'âne arrive à la maison, et la mère, voyant l'âne sans le jeune homme, craint qu'un malheur ne soit arrivé à son fils. Elle se met sur sa porte (pour voir) s'il viendra ; elle voit arriver quelques hommes qui viennent du côté où il devait être. Elle leur demande s'ils ont vu son fils; ils lui répondent que oui, qu'il est étendu comme mort. Elle envoie aussitôt deux hommes avec un brancard pour le chercher, ne sachant ce qui lui était arrivé. Les hommes y vont, le prennent, le mettent sur le brancard et reviennent. Il y avait deux chemins qui conduisaient à la maison; les porteurs se mirent à discuter quel était le meilleur ; ils n'en étaient pas sûrs. Le garçon lève la tête et leur dit : « Quand j'étais vivant, je passais par celui-ci ». Les hommes le jettent à bas du brancard en lui disant : « Vas-y donc tout seul maintenant ! »

La mère fut très-affligée de cette scène; elle voyait bien que son fils n'était bon à rien; elle avait pourtant besoin de faire vendre une belle vache. Elle dit à son fils : « Tu ne sauras même pas, toi, vendre cette vache! — Si, si! expliquez-moi comment faire et à quel prix ». La mère lui dit de vendre la vache à l'homme qui parlera le moins possible.

Il va au marché. Comme la vache était très-belle, un homme s'approche, la touche et dit : « Combien veux-tu de cette vache? — Je ne veux rien de vous; vous parlez trop ». Un autre survient, touche la bête et dit : « Cette vache a-t-elle du lait? Combien en veux-tu? — Elle n'est pas pour vous; vous dites trop de choses ». Il fit la même réponse à tous ceux qui se présentèrent, et, quand la nuit arriva, dut s'en revenir à la maison avec sa vache. En passant devant l'église, il y entre (pour voir) si, là, il pourrait faire son marché. Il voit dans un coin (la statue d') un saint et lui dit : « Veux-tu, toi, m'acheter ma vache?..... Tu es tout à fait un acheteur au goût de ma mère. Je reviendrai chercher l'argent dans huit jours! ».

Il attache au saint la corde de la vache et va à sa maison. Sa mère lui demande : « As-tu fait ce que je t'ai dit? — Oui, oui, il n'a rien dit! — Sûr? Où as-tu l'argent? — Je lui ai dit que je

reviendrais dans huit jours chercher l'argent. — A qui l'as-tu vendue ? — A un patron dans une grande maison ; comme vous l'avez dit, il n'a pas prononcé une seule parole ; je lui ai attaché la vache. C'est ça un bon marchand ! » La mère vit quelle ânerie il avait faite et s'aperçut encore mieux qu'il n'était bon à rien.

La mère et le fils furent invités à une noce. La mère lui dit : « Personne ne te prendra pour mari, si l'on voit ton terrible appétit. Quand je te toucherai le pied, tu cesseras de manger ». Il lui promet de le faire. Il y avait dans cette maison un grand chien. Comme on était à table, le chien va précisément devant notre jeune homme et, de sa queue, lui touche le pied. Notre garçon, pensant que c'est sa mère qui le touche, ne veut plus manger. Sa mère et les autres personnes lui disent de manger, mais d'aucune façon il n'y consentit. Il revint à la maison mort de faim. Sa mère lui demanda comment il n'avait pas mangé davantage jusqu'à ce qu'elle l'avertisse. Le fils lui répondit : « Quand vous m'avez touché le pied, je me suis arrêté pour sûr ». La mère lui dit que non, qu'elle ne l'avait certainement pas touché si vite. Ils comprirent enfin que c'était le chien qui l'avait fait.

Cette pauvre mère aurait voulu voir son fils prendre une femme. Elle lui dit qu'il devrait

aller le matin à la messe; que toutes les jeunes filles y vont; qu'il jette les yeux sur elles et qu'il en choisisse une belle. Le lendemain, comme c'était un dimanche, il va au troupeau et arrache les yeux à toutes les brebis. Il en remplit toutes ses poches. Il va à l'église et se place sous le porche. Quand une jeune fille sortait, il lui jetait un œil. Sa provision était épuisée qu'il sortit encore une belle jeune fille. Il revient chez lui, et sa mère lui dit : « Eh bien ! quelqu'une t'a-t-elle plu? — Oui, oui; et même après que j'ai eu fini les yeux, il est sorti une belle fille de l'église. — Quoi? fini les yeux? — Ne m'avez-vous pas dit de leur jeter les yeux dessus? J'ai pris les yeux de toutes les brebis pour les leur jeter ».

La mère court au troupeau et voit avec beaucoup de peine que tout le troupeau est massacré, et que c'en est fait de leurs ressources. Le chagrin la rend malade. Elle fait venir un médecin, qui ordonne un bain (chaud). Notre jeune homme met une charge de bois au feu et un grand chaudron. Quand cette eau se met à bouillir en faisant *bal, bal, bal,* il la verse dans le pétrin, et ayant pris sa mère il la met là-dedans. La pauvre mère y fut brûlée. Le soir, le médecin revient et lui demande comment est sa mère : « Très-bien, très-bien, répondit-il; depuis ce matin, elle est souriante ». Le médecin va voir et la trouve dans

l'eau toute brûlée. Le jeune hommé termina sa vie d'une manière aussi malheureuse que sa mère.

(Saint-Jean-de-Luz, 1875.)

II. — *Les Femmes*

Il y avait une fois dans une ville un monsieur et une dame. Ils étaient assez bien, et ils avaient un fils déjà en âge qu'ils voulaient faire marier avec quelque bonne fille de cette ville. Mais comme ce jeune homme savait déjà des nouvelles des filles de ce pays-là, il n'avait pas la moindre confiance que ces filles-là fussent demeurées sans que personne les eût touchées. Or, il voulait une femme chez qui personne n'ait été. Que fit notre jeune homme? Il se dit qu'il lui faut aller chercher quelque part une femme que n'ait jamais touchée un homme, et il part, disant à son père et à sa mère qu'il va visiter les environs, et emportant avec lui beaucoup d'argent.

Il courut pendant quelques jours, examinant bien toutes les filles qu'il rencontrait. Ce jeune homme arriva un jour dans un certain pays et il lui parut qu'il devait rester quelques jours à se reposer dans ce pays. Il va se loger à l'auberge et voit dans ce pays des jeunes filles jolies, jolies, et si

belles, que déjà il ne savait laquelle choisir. Un matin, il lui vient à l'idée d'aller à la chasse, et il part vers les montagnes. Il aperçoit sur une montagne éloignée une fumée qui sort d'une petite cabane, et il va vers cette fumée pour savoir ce qu'il y a là.

Quand il y est arrivé, il lui sort de cette cabane une jeune fille si belle, et si jolie, et si fraîche, qu'elle lui semble aussi belle qu'un astre. Ce jeune homme se dit tout de suite en la voyant : « C'est comme ceci que doit être ma femme; celle-ci ne m'échappera pas ». Il la salue et, après les politesses, lui demande si elle veut se marier avec lui. La jeune fille lui répond qu'elle ne sait pas ce que c'est que se marier, qu'elle ne comprend pas ce qu'il lui dit. En entendant cela, notre jeune homme est dans la joie : sûrement cette fille n'a jamais été avec aucun homme. Il lui demande si elle n'a pas de parents. Elle lui répond : « Oui, mon père est là, vers ces hauteurs, dans le bois ». Il lui dit que, comme elle et lui ne se comprennent pas, qu'elle aille dire à son père de venir à la maison, qu'il a besoin de lui parler.

Quand ce père arrive, ce monsieur lui dit s'il veut lui donner sa fille pour femme. Le père lui répond s'il est venu là pour se moquer d'eux et si c'est pour cela qu'il le fait arriver après avoir

quitté son travail. Ce monsieur lui dit qu'il ne s'agit aucunement de moquerie, et que s'il veut lui donner sa fille pour femme, il lui donnera dans le pays une maison pour lui et tout ce dont il aura besoin pour manger et boire. Quand ce père eut entendu cela, il lui dit : « Oui, bien volontiers je vous donnerai ma fille », car il voyait qu'il avait besoin de bien passer le reste de sa vie, étant bien fatigué de vivre dans ces bois, et qu'il avait assez de peine à se sortir d'affaire. Son œil s'était même rajeuni, et il était devenu tout joyeux de voir que la fortune de sa fille était faite et que lui-même allait être bien. Le père et la fille sont donc vite d'accord avec ce monsieur. Il leur donne une grande bourse pleine d'or, (leur disant) d'attendre jusqu'à ce qu'il envoie d'autres nouvelles, et qu'il leur enverrait une voiture pour les chercher; cette fille devait aussi s'acheter les vêtements nécessaires et prendre une fille de chambre pour l'arranger bien. Ces ordres donnés, le monsieur s'en revient à la maison, laissant le père et la fille fort contents.

Quand il fut arrivé chez lui, il dit à son père et à sa mère qu'il doit se marier et qu'il a trouvé une femme; qu'il a vu dans une montagne une fille qui fera tout à fait son affaire. Le père et la mère ne voulaient contrarier en rien leur fils

unique, quoique cela ne fût point de leur goût. Ils lui disent donc de faire comme cela lui plaît. Ils sont donc vite d'accord, et on prépare tout pour le mariage.

On fit de très-belles noces. Il y avait de tout. Tout le monde fut rassasié. Sur le soir, l'épouse demanda à son monsieur : « Il faut que vous me disiez ce que c'est que se marier » ; elle se rappelait et avait toujours à l'esprit ce qu'il lui avait dit en se présentant dans son ancienne cabane. Il lui répondit : « Je vous le dirai tantôt, dans un moment ».

Quand un certain temps se fut passé ainsi, la dame, qui n'était pas satisfaite, redemanda bien vite à son mari : « Il faut que vous me disiez maintenant même ce que c'est que se marier. Je ne vous laisserai plus ; il faut que je le sache ; il faut que vous me le disiez ». Comme le jeune homme ne voulait pas contrarier sa femme dès le premier jour, il lui dit : « Oui, je vais vous le dire maintenant », et ils congédient tous les gens qui étaient là.

Ils vont à la chambre, et là font ce que vous pensez ; puis le monsieur dit à la dame : « Voilà ce que c'est que le mariage ». Alors la dame lui répond : « Bah ! si ce n'est que cela, je le faisais tous les dimanches avec le sacristain de chez nous ! » Ce monsieur se dit alors qu'il n'y avait

jamais à se fier aux femmes, et sa confiance en elles fut perdue pour toujours.

(J. D., de Chéraute. — Ainhoa, 1868.)

III. — *La Rose*

Il y avait une fois un roi. Il avait deux filles; il les aimait beaucoup, et ces filles aussi aimaient beaucoup leur père.

Ce roi fut appelé un jour pour une grande guerre, et quand elles l'apprirent elles en furent bien tristes. Leur père leur donna à chacune une rose en leur disant : « Si vous tombez en faute, quoi que ce soit, vos roses se flétriront; cela ne manquera point ».

Le roi parti, il arriva un jour un fils de roi qui dit à l'aînée qu'il voudrait coucher avec elle; après avoir résisté, elle finit par trouver impossible de refuser, et le lendemain matin elle trouva sa rose toute flétrie.

La même chose arriva à l'autre sœur, dont la fleur fut également flétrie.

La guerre finie, le roi revint chez lui, et trouvant tout à fait flétries les roses qu'il avait données à ses deux filles, en éprouva une très-grande peine.

(Saint-Jean-de-Luz, 1874.)

IV. — *Le Prêtre attrapé*

Comme bien souvent en ce monde, il y avait un monsieur et une dame. Le monsieur avait nom Petarro; il allait beaucoup à la chasse. Un jour il avait attrapé deux levrauts et, ce jour-là, M. le curé vint chez lui. L'homme dit à sa femme, si M. le curé revenait, d'envoyer un de ces levrauts le chercher en lui attachant un billet au cou, et il mit un pareil billet au cou de l'autre levraut.

M. le curé vint demander où était cet homme, ayant à lui parler. La femme lui dit qu'elle va l'envoyer chercher par un de ses lièvres, qui saurait bien le trouver où qu'il soit, tant ils étaient bien élevés, et elle le met en liberté. Quelque temps après, d'une manière quelconque, l'homme arriva, et sa femme lui dit : « Je t'ai envoyé le lièvre. — Je l'ai ici », répond le mari (et il lui montre l'autre lièvre avec un billet tout pareil). Le curé le supplia de le lui vendre, (disant) qu'il en a tant besoin ; l'autre dit que non, qu'ils sont très-bien élevés. Le curé répète qu'il faut qu'on le lui vende. On lui répond qu'on ne le lui donnera pas à moins de cinq cents francs. Il en offre trois cents. Que non. Enfin, on le lui laisse à quatre cents. Le curé le donne à sa gouvernante, avec ordre, si quelqu'un venait le cher-

cher, de mettre en liberté ce lièvre, qui saurait le trouver quelque part qu'il soit.

Le curé sorti, un homme vint à sa maison dire qu'un malade le demandait. Elle envoya ce lièvre qui devait le trouver; mais le curé ne parut point. Il était tard; l'homme partit. La gouvernante dit au curé comment elle avait envoyé le lièvre. Lui, qui ne l'avait point vu, se mit en colère et courut à la maison du chasseur.

Celui-ci, voyant arriver le curé en fureur, dit à sa femme : « Mets-toi cette outre de vin sous la casaque, et quand M: le curé va arriver furieux, je te donnerai un coup de ce couteau, et tu tomberas comme morte; mais quand je jouerai de ce *chirola*, tu te relèveras comme ressuscitée ». Quand le curé fut arrivé, il se fâcha contre sa femme, lui enfonça un grand couteau; elle tomba à terre; le curé (lui demanda) s'il savait ce qu'il faisait. Il répond que ce n'est rien, qu'il y remédiera, et il se met à jouer du *chirola*. La femme se relève ressuscitée. Le curé lui dit en grâce qu'il doit lui vendre ce chirola. Il répond qu'il ne veut pas le vendre, parce qu'il est trop précieux. L'autre, que oui, qu'il faut le lui vendre. Combien en veut-il? il lui donnera tout ce qu'il faudra. Cinq cents livres. Sa gouvernante se moquait quelquefois de lui, et, en rentrant chez lui, il se proposait de lui faire un peu peur.

Lorsque, à son habitude, elle se met à se moquer de lui, il lui enfonce un grand couteau de table. Sa sœur lui dit : « Savez-vous bien ce que vous faites ? vous avez tué la gouvernante ! » L'autre lui dit : « Que non ! j'y remédierai », et il commence à jouer du *chirola* ; mais il n'y remédie en rien. Il part en colère chez le chasseur.

Alors il le prend, l'attache et l'emporte dans son sac pour le jeter à la mer. Comme il passait près de l'église, la cloche vint à sonner ; il le laissa là jusqu'après avoir dit sa messe. Un berger passe par là et demande à l'homme ce qu'il fait là. Il lui répond que M. le curé veut le jeter à la mer ; qu'il voulait le marier avec la fille du roi, mais que lui n'a pas voulu, et que c'est pour cela qu'il veut le jeter à la mer. L'autre lui dit : « Je me mettrai à ta place et te délivrerai, et j'irai me marier, et toi tu iras avec mon troupeau ».

Après le travail de la messe, le curé revient et reprend le sac. Comme il le chargeait sur ses épaules, l'homme lui dit : « Je me marierai, moi, avec la fille du roi ! — Je vais te marier tout de suite ! » Et il le jette à la mer.

En revenant, il rencontre son chasseur avec un troupeau et lui dit : « D'où as-tu sorti ce troupeau ? — Du fond de cette mer ! Il y en a là beaucoup comme cela : ne voyez-vous pas ces

moutons blancs (1) comme ils paraissent sur la mer ? — Je voudrais, moi aussi, avoir comme toi un troupeau ! — Approchez du bord ». Le curé s'approche, et l'homme le jette à la mer.

(Saint-Jean-de-Luz, 1874.)

V. — *Le Curé*

Comme bien souvent dans ce monde, il y avait un curé. Il possédait un moulin. Dans ce pays-là, il y avait un roi. Un jour, ce roi fit venir ce curé devant lui et lui dit : « Un monsieur prêtre sait beaucoup de choses et doit en savoir beaucoup. Il faut que vous me disiez trois choses : combien il y a de chemin d'ici au ciel, combien je vaux exactement, et ce que j'ai dans l'esprit, et cela dans tel temps, ou sinon je vous ferai mourir ». Notre monsieur prêtre s'en revient chez lui tristement ; les jours suivants, il était encore plus triste. Il se promenait autour du moulin. Le meunier, le voyant et remarquant sa tristesse, lui dit une fois : « Qu'avez-vous, monsieur? Pour être devenu comme cela, vous avez quelque peine. Dites-la-moi. — Bah ! même en vous le disant, je n'y gagnerais rien ».

(1) Il convient de rappeler que les flocons d'écume à la pointe des vagues ont reçu, même en français, le nom de *moutons*.

Le terme fixé approcha, et le curé maigrissait de chagrin à vue d'œil. Le meunier lui dit un jour : « Monsieur, dites-moi ce que vous avez. J'y remédierai certainement ». Le temps indiqué finissait le lendemain; pensez comment était notre monsieur prêtre ! Il dit à son meunier ce que lui avait demandé le roi, ajoutant qu'il avait cherché dans tous les livres, sans avoir rien appris nulle part, et qu'il lui faudrait mourir. Le meunier lui dit : « Si vous voulez me donner le moulin pour moi, je prendrai votre soutane, et j'irai devant le roi à votre place ». Notre prêtre aurait bien donné dix moulins, s'il les avait eus. Il lui répond donc que oui certainement, et il lui donne sa soutane.

Notre meunier s'en va à sa maison et dit à sa femme de lui dévider en un peloton tout le fil qu'elle pouvait avoir à la maison. Le lendemain, il part avec son peloton sous sa soutane; mais vers le milieu du peloton il avait fait une marque avec un petit nœud; il arrive chez le roi. Le roi fut content de le voir. Notre faux prêtre lui dit : « Voici juste, juste la mesure exacte du chemin qu'il y a d'ici au ciel; si vous ne le croyez pas, vérifiez-le vous-même... Vous voulez aussi savoir combien vous valez : eh bien ! Notre-Seigneur bien-aimé a été vendu pour trente pièces d'argent; vous ne pensez sans doute pas valoir davantage ». Le roi demeura stupéfait de son grand esprit.

« Vous voulez en troisième lieu que je vous dise ce que vous avez dans la pensée; vous croyez que c'est le prêtre d'avant; mais je ne le suis point, et vous pensez à tout ce que je vous ai dit ». Le roi admirait la science de ce prêtre. Le meunier lui dit qui il était, et le roi lui dit que c'est lui qui devait être curé, qu'il l'avait bien mérité par sa science. On renvoie l'autre curé, et on l'installe à sa place.

Il fallait de temps en temps que les curés prêchassent; une de ces époques arriva. Notre meunier monte en chaire et se met à dire : « Comme les autres, comme les autres, comme les autres » et ainsi de suite pendant une heure en tapant sur la chaire. Quand les offices furent terminés, les gens se rendirent chez le roi pour se plaindre : quel curé leur avait-on envoyé là? Pendant une heure il n'avait fait que leur crier : « Comme les autres! » Le roi leur répondit : « S'il a dit comme les autres, il a fait beaucoup et j'en suis content ». Il vint tant de gens pour se plaindre que le roi ordonna à son portier de faire mettre en prison tous ceux qui viendraient réclamer contre ce curé. La paix fut ainsi vite rétablie.

Quelques jours après, notre meunier est appelé pour prêcher dans une paroisse voisine. Il se trouva dans un grand embarras. Que fit-il? Il monta en chaire et dit pour commencer :

« Celui qui m'entendra sera sauvé, et celui qui ne m'entendra pas sera damné », et il se mit à remuer les lèvres et à frapper sur la chaire, mais personne ne pouvait rien comprendre et ils demeuraient à se regarder les uns les autres. Une vieille femme se réveilla comme le sermon finissait et dit en se frottant les yeux : « Qu'il a bien prêché ! quelles belles paroles il a dites ! » Tous furent stupéfaits de voir qu'elle avait entendu, et ils restèrent cois désormais. Notre nouveau prêtre vécut et devint très-riche avec sa cure et son moulin tandis que l'autre devenait pauvre et se voyait abandonné de tous. J'y étais alors, et maintenant je suis ici.

(Saint-Jean-de-Luz, 1875.)

VI. — *Le Docteur*

COMME bien souvent dans ce monde, il y avait un père et un fils. Le père avait envoyé son fils se faire docteur. Ses études finies, il revint à la maison ; mais il ne sortait point dans le pays.

Le père fut un jour invité à un grand banquet ; comme il y mangeait du poisson, il avala une arête qui se fixa dans sa gorge et l'étouffait. On court de tous côtés en quête de médecins. Il en vient plusieurs ; mais personne n'eut l'adresse de

lui ôter l'arête. Il faisait cependant toujours des signes de la main, voulant dire qu'on fasse venir son fils. Quelqu'un finit par le comprendre.

Quand le fils fut arrivé, il fit sortir tout le monde et dit à son père : « Quoi ! mon père, ne savez-vous donc pas que je ne sais guérir mes malades qu'avec des crottes de brebis ? » Le père se met à rire si fort qu'il rejette cet os.

Tout le monde fut stupéfait : « Quel monsieur habile et instruit ! » et sa réputation se répandit tellement, que tout le monde le voulut pour médecin. Il soignait ses malades en passant dans la farine des crottes de brebis et en les donnant aux malades. Il était déjà riche ; il le devint immensément, et s'il vécut bien, il mourut bien.

(Franchun Belzagui. — Saint-Jean-de-Luz, 1875.)

VII. — *Petit-Poucet*

IL y avait une fois, dit-on, un petit, petit garçon ; il avait nom Petit-Poucet (ou Gousse-d'Ail). Un jour, sa mère l'envoya garder la vache. Il vint à pleuvoir et Petit-Poucet se cacha sous un pied de chou. Comme il ne paraissait pas, sa mère vint le chercher. Ne le trouvant nulle part, elle se mit à crier : « Petit-Poucet ! Petit-Poucet ! où es-tu ? — Ici, ici ! —

Où ? — Dans la tripe de la vache. — Quand en sortiras-tu ? — Quand la vache fera caca ». La vache l'avait avalé, le prenant pour une feuille de chou.

(Mme M. L. — Saint-Pée, 3 décembre 1875.)

VIII. — *Mundu-milla-pes*

OMME bien souvent dans le monde, il y avait un monsieur et une dame. Ils étaient très-riches, mais ils étaient très-affligés de ne pas avoir d'enfant. Ils étaient toujours à prier Dieu qu'il leur donnât un enfant. Ils obtinrent enfin cette grâce; mais leur enfant était si petit qu'à sa naissance sa tête n'était pas aussi grosse qu'une noix. Tous les gens de la maison s'en occupaient. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de sept ans.

Un jour, le garçon s'en allait aux champs avec les bœufs. Mundu-milla-pes (c'était le nom de l'enfant) dit qu'il voulait aller, lui aussi, avec le garçon pour garder les bœufs. Ils le laissent aller, et le garçon le surveille bien. Comme il commençait à tomber quelques gouttes d'eau, il le place au milieu des choux, sous une feuille, et court à la maison pour chercher un parapluie. Il revient tout de suite, mais ne trouve plus Mundu-

milla-pes. Il se met à crier. Les serviteurs arrivent de la maison et se mettent à cherchér de tous les côtés, sans pouvoir trouver nulle part Mundu-milla-pes.

Comme les bœufs s'étaient approchés des choux, ils pensent que l'un d'eux aura peut-être avalé l'enfant avec une feuille de chou. Sa tête était grosse alors comme une pomme mandragore. Le père et la mère furent en grande peine et dirent aux garçons de tuer les bœufs. Ils les tuent, et on envoie les filles à la fontaine pour laver les tripes. En commençant, elles voient que Mundu-milla-pes est là et elles vont tout de suite à la maison dire que l'enfant est retrouvé. Mais quand elles revinrent, elles trouvèrent toutes les tripes mangées par un chien voleur. Les pauvres parents ne purent jamais se consoler de la perte de leur enfant.

(Saint-Jean-de-Luz, 1876.)

IX. — *Le Vrai et le Faux*

Il y avait une fois une femme qui avait été mariée, qui était devenue veuve et qui s'était remariée.

Un jour qu'elle avait son mari au travail, il lui arriva un homme. Elle lui demanda d'où il venait. Il lui répondit : « De l'autre monde. —

Ah! ah! ah! savez-vous des nouvelles de Pierre? » Il lui répond que Pierre va très-bien, mais qu'il est très-misérable par rapport à la chaussure et aux vêtements, et qu'il ne peut pas même acheter du tabac pour fumer une pipe. Cette femme, tout de suite : « Voulez-vous lui porter quelques sous et quelques vêtements? — Oui ». Et finalement elle lui en donne. L'homme s'en va très-content, le paquet à la main et des sous à la poche.

Quand son mari revint, elle lui dit : « Jean, vous ne savez pas? Il y a des nouvelles de Pierre; j'en ai de récentes. — Qui s'est moqué de toi, femme? Que lui as-tu donné? — Un paquet à la main. — Je viens précisément de le rencontrer! » Il prend son cheval à l'écurie et part à bride abattue.

L'homme qui s'était assis avec son paquet près de lui, entend le bruit du cheval et jette son paquet dans le fourré. Le cavalier arrive et lui demande : « Avez-vous vu passer ici un homme, un paquet à la main? — Oui; il est entré sous ce bois! — Voulez-vous me garder ce cheval un moment? — Volontiers ». Et notre homme, laissant son cheval, pénètre dans le bois à la recherche du voleur. L'autre scélérat prend son paquet, monte sur le cheval, le frappe et s'échappe.

Après une longue recherche, l'homme revint; mais il ne retrouva ni cheval ni paquet. Furieux, il revint chez lui et dit à sa femme : « Ah ! l'homme qui a emporté votre paquet et votre argent, je lui ai donné le cheval pour qu'il arrive au ciel le plus tôt possible ! »

(Saint-Jean-de-Luz, 1874.)

X. — *Définition du mariage*

Un prêtre demandait à un enfant qui allait au catéchisme dans un village de la Soule : « Qu'est-ce que le mariage ? — « Le mariage est la séparation de l'âme et du corps ».

Une vieille femme qui se trouvait derrière dit alors : « Pas tout à fait, mon enfant, mais à peu de chose près ».

(Jean Oçafrain, de Banca. — Cerquand, 17.)

XI. — *Faut-il compter les années de sa vie ?*

Un homme commençait à vieillir; quelqu'un lui demanda : « Quel âge avez-vous ? — Je n'en sais rien du tout », répondit-il. — « Quoi ! vous ne savez pas votre âge ?

— Je compte mes brebis et mon argent, de peur de les perdre; mais je ne compte pas mes années : je suis sûr de n'en pas perdre une seule ».

(Etcheberry, des Aldudes. — CERQUAND, 18.)

XII. — *Chacun pour soi*

Un propriétaire était à couper de la fougère dans la lande avec son domestique Manech. Il leur passa à côté, traînant la patte, un lièvre qui venait d'être blessé d'un coup de feu par des chasseurs tout près de là. Le maître et le domestique courent aussitôt après ce lièvre, l'attrapent et vont le cacher sur un arbre voisin. Ils se remettent ensuite au travail, et le maître dit au domestique : « Ah! Manech, comme nous allons nous rassasier de lièvre, moi au moins pour sûr ! » Au même moment arrivent les chasseurs, demandant si on a vu le lièvre. Le maître répond que non; mais Manech leur indique par un signe où est caché le lièvre. Les chasseurs s'en emparent et flanquent une bonne volée au maître. Puis ils s'en vont, et Manech dit à son maître : « Ah! monsieur, quelle râclée nous avons reçue, vous au moins pour sûr! »

(G. Lerembourre, Sare, 22 oct. 1881.)

XIII. — *Les Priseurs de tabac*

Comme d'autres fois, une femme avait l'habitude de priser. Elle alla un jour à un bureau de tabac et demanda pour deux sous de tabac. La buraliste lui dit : « Il n'y a plus de tabac ! — N'y en a-t-il plus du tout ? » demanda-t-elle. — « Pas du tout, pas du tout », lui répondit le marchand. — « De grâce », reprit la femme, « laissez-moi flairer votre pot à tabac. — Volontiers, mais à la condition que vous me filerez cinq livres de filasse. — De bon cœur », dit la femme ; elle flaire le pot et s'en va la filasse sur la tête.

En chemin, elle rencontre une autre femme qui allait au même bureau pour acheter aussi du tabac ; elle lui raconte son histoire : « Je t'en prie, dit la nouvelle venue, laisse-moi flairer ton nez, et je me charge de ton ouvrage ». La proposition fut acceptée, et voilà que la seconde femme, pour le plaisir de flairer le nez de l'autre, dut filer cinq livres de filasse.

(M. Arhancet, d'Ainharp. — Cerquand, 12.)



II

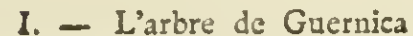
CHANSONS



II

CHANSONS

A. — CHANTS POLITIQUES



I. — L'arbre de Guernica



Gernikako arbola da bedeinkatuba,
Euskaldunen artean guztiz maitatuba;
Eman da zabalzazu munduban frutuba,
Adoratzen zaitugu, Arbola santuba!

L'arbre de Guernica est béni, — tout à fait aimé parmi les Basques; — donnez et répandez votre fruit dans le monde, — nous vous adorons, Arbre sacré!

Il y a environ mille ans que l'on dit — que Dieu a planté l'arbre de Guernica. — Demeurez donc debout, c'est le moment; — si vous tombez, nous sommes absolument perdus.

Vous ne tomberez pas, arbre bien-aimé, — si se maintient la junte de Biscaye. — Les quatre (provinces), nous y prendrons part avec vous, — que la nation basque vive en paix!

Pour demander à Dieu qu'il vive toujours — mettons-nous tous vite à genoux, — et après que nous l'aurons demandé du fond du cœur, — l'arbre vivra maintenant et après.

Qu'ils ont pensé à abattre l'arbre — tous les pays basques, tous, nous le savons; — oui, mais tous nous avons maintenant le temps: — tenons-le pour qu'il ne tombe pas.

Vous demeurez toujours, (arbre) de l'été nouveau, — dernière fleur sans tache. — Si vous

affectionnez notre cœur, — sans perdre de temps donnez-nous votre fruit.

L'arbre nous répond de vivre sagement — et de prier le Seigneur du fond du cœur : — nous ne voulons pas de guerre, toujours en paix, — pour aimer ici nos droits légitimes.

Prions le seigneur Dieu — de nous donner la paix maintenant et toujours, — et aussi la force à la terre qui séchait, — et sa bénédiction au pays basque.

Maintenant chantons toutes les quatre un poème nouveau; — notre province est la meilleure à louer; — l'Alava dit, pleine de flammes : — vous cher à mon cœur, je vous défendrai, moi.

Le Guipuzcoa voisin, qui sent vivement, — se met à crier à la mère de Guernica : — Ne tombez pas, vous, appuyé sur moi; — vous m'avez, moi, pour votre soutien.

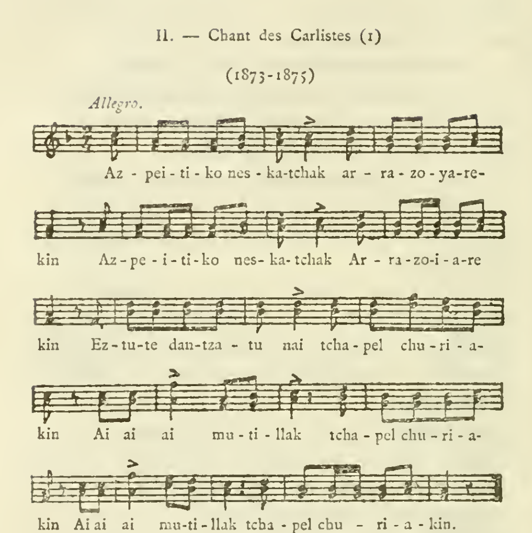
Feuillage vert et veines aussi fraîches, — mes chers fils, je ne tomberai pas; — même s'il en était besoin, demeurez toujours prompts — à éloigner de moi les ennemis.

Tout à fait aimable et illustre, — veillez sur nous, Reine du ciel; — si nous pouvons vivre sans aucune guerre — jusqu'à présent vous l'avez eu suffisant pour nous.

(Feuille volante imprimée.)

II. — Chant des Carlistes (1)

(1873-1875)



(1) Sur l'air de la chanson faite pendant la première insurrection carliste (1833-1839) et qui commençait par ce couplet :

« Les filles d'Aspeitia, — Avec (leurs) jupons rouges, — Ne veulent pas danser — Avec les (Christinos aux) bérets blancs. — Ah ! ah ! garçons ! — Les bérets rouges ! »

Dont nous donnons ci-dessus le texte basque avec la musique.

Au second et au troisième vers il y a deux variantes : « Avec raison », au lieu de « avec leurs jupons rouges » *gona zuriakin*, et « avec les bérets blancs », au lieu de « les bérets rouges », *chapela gorriak.*

Biba chapel gorriak,
Borlia ferdiak !
Zaldi batean dator
Don Carlos gurea,
Don Carlos maitea,
Gure erreguea !

Vive les bérets rouges! — les glands verts! — Sur un cheval vient — notre don Carlos, — don Carlos le bien-aimé, — notre roi !

Vive don Carlos et — doña Marguerite! — Vive la religion! — dehors la République, — dehors la République! — Vive Marguerite!

La République a — des (soldats) de deux francs; — mais don Carlos a — des volontaires, — des volontaires! — pas des mercenaires!

Moi, de ma propre volonté, — j'ai pris les armes; — ayant laissé en larmes — mon père et ma mère, — mon père et ma mère, — j'ai pris les armes.

Que nous sommes des voleurs — ils nous disent ; — ces coquins de traîtres — mentent; — ils mentent! — Il faudra qu'ils nous le paient!

Nous ne sommes pas des voleurs, — des vagabonds, — mais du parti de la Foi — les volontaires, — les volontaires! — pas des vagabonds!

Nous ne sommes pas dans les maisons — pour les voleries ; — mais seulement notre don Carlos

— pour couronner, — pour couronner; — pour mettre à la cour.

Don Carlos a envoyé — de France l'ordre — de vendre pour un *champon* (1) — le meilleur des noirs, — le meilleur des noirs; — de France l'ordre !

Si non au *champon*, — même au liard (2); — dans le camp d'Estella — ils se trouvent par douzaines, — ils se trouvent par douzaines ! — même au liard !

(Sare, 1877.)

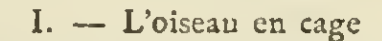
(1) Un *champon* vaut à peu près quatre centimes.

(2) Dans le texte, *ardito*; c'est la moitié d'un *ochavo*, soit environ un centime et demi.



B. — CHANTS D'AMOUR

I. — L'oiseau en cage



Cho - ri - ño - ak ka - yo - lan Tris - te-rik du

kan - ta-tzen Du - e - la - ri - kan zer yan zer e-

dan zer e - dan kam - po - a du de - si - ra-

tzen kam-po - a du de - - si - ra - tzen

Ze - ren, ze - ren, ze - ren

Li - ber - ta - te - a zoin der den.

Choriñoak kayolan
Tristerik du kantatzen ;
Duelarikan zer yan, zer edan,
Kampoa du desiratzen :
Zeren... zeren... zeren
Libertatea zoin eder den !

L'oiseau, dans la cage, — chante tristement ; — quoiqu'il ait de quoi manger, de quoi boire, — il désire le dehors : — parce que... parce que... parce que... — combien est belle la liberté !

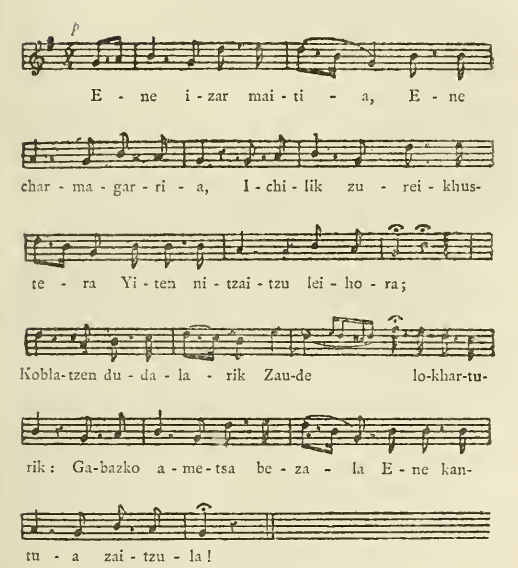
O oiseau du dehors, — jette un regard à la cage ; — si cela t'est possible, — garde-toi d'elle ; — parce que... parce que... parce que... — combien est belle la liberté !

Hier au soir j'ai rêvé, — voyant ma bien-aimée ; — voir et ne pouvoir parler, — n'est-ce pas une grande peine — et une sans pareille ? — Je désirerais mourir.

(Sallaberry ; pap. Dihinx ; Mme de la Villéhélio.)

N. B. — Mme de la Villéhélio, à laquelle nous avons emprunté la musique de cette chanson, a marqué d'une croix les notes affectées d'un quart de ton.

II. — Sérénade ou Aubade



Ene izar maitia,
Ene charmagarria,
Ichilik zure ikhustera
Yiten nitzaitzu leihora;

Koblatzen dudalarik,
Zaude lokharturik :
Gabazko ametsa bezala,
Ene kantua zaitzula !

Mon étoile bien-aimée, — ma charmante; — en silence, pour vous voir, — je vous viens à la fenêtre; — pendant que je chante, — demeurez endormie : — comme un rêve nocturne — que mon chant soit pour vous !

Vous ne me connaissez pas; — cela aussi me chagrine; — vous n'avez pas de besoin de moi — ni non plus de souci. — Que je meure ou que je vive, — pour vous (c'est) égal ! — Vous au contraire, bien-aimée Marie, — vous êtes ma vie.

Ce qu'était la peine d'amour — jusqu'à présent je ne savais pas ! — Maintenant je ne vivrai plus — que pour vous aimer. — Vers où est la pente — là va l'eau; — de même moi, ô la plus aimée, — je viens vers vous !

Vic. de Belzunce.

(Sallaberry.)

III. — Déclaration



Aitarik eztut eta ama ere zahartu,
Emazte baten beharra etchean badugu ;
Zuk hala plazer bazindu nahi zinduzketzu :
Ene desira zer den orai badakizu.

Je n'ai (plus) de père, et ma mère aussi (est) devenue vieille; — nous avons besoin d'une

femme (1) à la maison ; — si cela vous plaisait, je vous voudrais, vous : — vous savez maintenant quel est mon désir.

— J'ai, moi, le cœur fâché, et vos malheurs — me font de la peine comme les miens propres ; — aussi mon désir est d'être avec vous ; — je ferai ce que je pourrai pour votre service.

— Maîtresse de la maison, j'ai honte devant vous, — de vous demander pour moi votre fille héritière (2) ; — j'ai eu amis et diseurs — que d'autres aussi la recherchent.

— A la suite de l'hiver arrive l'été : — pourquoi éprouvez-vous tant d'hésitation ? — Que pensez-vous ? ou (croyez-vous) qu'il est toujours permis — de faire la cour à la jeune héritière ?

— Maîtresse de la maison, je viens vers vous — ayant entendu que vous avez une fleur charmante ; — ayant entendu que vous avez une fleur charmante, — une fleur charmante et un cœur tout à fait bon (3).

(Sallaberry.)

Variante du premier couplet : Je n'ai (plus) de mère, et mon père (est) aussi devenu vieux ; —

(1) *Var.* : D'une comme vous.

(2) C'est-à-dire l'aînée.

(3) *Var.* : Combien est beau dans la maison le four qui est à côté ! — de là, vos jaloux et les miens se voient.

nous avons besoin d'un homme dans notre maison; — si vous me voulez, moi je vous voudrais, vous — etc.

IV. — Blanche palombe



Urtzo churia, errazu,
Nora yoaiten zera zu ?
Espainiako borthuak oro
Elhurrez betheak ditutzu :
Gaurko zure ostatu
Gure etchean baduzu ! *

Blanche palombe, dites, — où allez-vous? — Tous les ports (1) d'Espagne — vous les avez pleins de neige ; — votre auberge pour ce soir — vous l'avez dans notre maison.

La neige ne me fait pas peur, — ni non plus l'obscurité de la nuit ; — ma bien-aimée, pour vous — je passerai les nuits et les jours — les nuits et les jours — et les forêts désertes.

La palombe est belle dans l'air, — elle est plus belle sur la table ; — ma bien-aimée, votre pareille — n'est pas en Espagne — ni non plus en France, — sous le soleil.

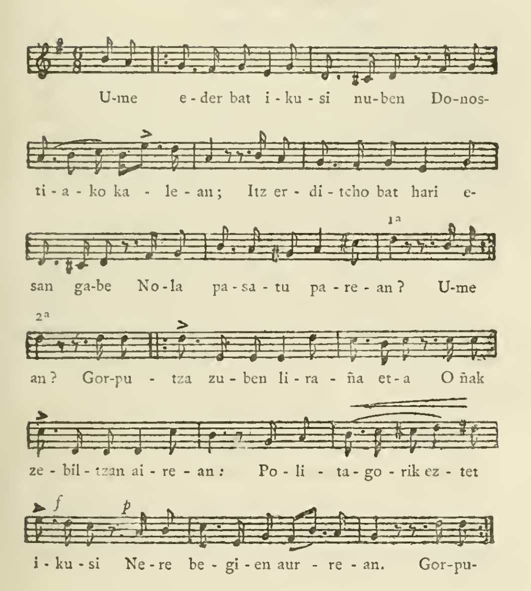
Une étoile du (haut du) ciel — pleine d'éclat — brille même de nuit — par dessus tout, — je doute s'il y a — dans ce monde sa pareille.

Les yeux de cette étoile — sont si charmants, — les couleurs blanche et rose, — et toutes ses autres manières (telles) — qu'un malade même guérirait — son regard.

(Ustaritz, 1er juin 1868 ; pap. Chaho).

(1) *Cols,* passages dans les montagnes, et, par extension, en souletin, hautes montagnes.

V. — La belle enfant



Ume eder bat ikusi nuben
Doı ostiako kalean ;
Itz erditcho bat hari esan gabe
Nola pasatu parean ?

Gorputza zuben lirana eta
Oñak zebiltzan airean :
Politagorik eztet ikusi
Nere begien aurrean.

J'avais vu une belle enfant — dans la rue de Saint-Sébastien; — sans lui dire un petit demi-mot — comment passer à côté? — Elle avait le corps svelte, et — ses pieds marchaient en l'air: — je n'ai pas vu de plus belle — au devant de mes yeux.

Ange blanc sans pareil, — fille du pays basque, — sans y penser, vers vous toujours — mon cœur m'entraîne: — dans la volonté de (vous) voir je marche toujours là, — ma bien-aimée, quel travail! — Vous me tenez ici enchanté — toujours en train de penser à vous.

Les jeunes galants demandent — où demeure cet ange; — comment s'appelle ma bien-aimée — la moindre personne ne le saura pas; — elle-même ne le voudrait pas, non, — je demeure dans cette croyance; — de meilleur cœur plein d'amour — il n'est pas dans le pays basque.

(Santesteban, Manterola.)

VI. — Le chemin des étoiles

Le chemin des étoiles du ciel, — si je connaissais — j'irais ma bien-aimée (1) — tout droit trouver : — je ne puis sans elle, — moi, vivre ici (2).

Un jeune chêne que ma hache — (a) tranché — me paraît mon cœur — blessé ; — il a toutes ses racines mortes (3) — (et) séchées.

S'il se pouvait, mon œil — étant fermé, — que celui de ma bien-aimée — s'éclairât, — je donnerais tout mon sang — à verser.

Car elle était de toutes les fleurs — la plus belle, — et aussi de mon cœur — la plus aimée ; — pour elle sera mon dernier — soupir.

(Sallaberry ; Fr. Michel, dans le *Gentleman's Magazine*, octobre 1858, p. 383 ; M[me] de la Villéhélio.)

(1) Là, j'irais ma jeune bien-aimée, etc.
(2) *Var.* : Mais pourtant ce soir moi elle — je ne peux voir.
(3) Et les racines lui tomberont, etc.



VII. — La couturière



Intchauspeko alaba, dendaria,
Goizian goiz yostera yoailia;
Nigarretan pasatzen du bidia;
Aprendiza kontsolatzailia.

La fille de la maison Inchauspe (1), couturière, — s'en allant de très-bon matin pour coudre, — passe son chemin (toute) en larmes; — son apprentie (cherche) à la consoler.

Si la plus belle étoile du ciel — venait pour m'éclairer, — je m'en irais voir ma bien-aimée — pour lui dire mes peines.

En arrivant à la place de Sorhouette, — un

(1) *Variantes*: La maison Heltchaspe, la maison Sorthera.

jeune homme avec des bas blancs — j'ai regardé, n'ayant jamais vu, — mon petit Pierre, votre pareil.

La pêche, dont la fleur est si belle, — a en dedans un noyau bien dur ; — j'ai aimé ce que je n'aurai pas; — c'est ce qui me fait de la peine au cœur.

Avez-vous aimé ce que vous n'aurez pas? — est-ce cela qui vous fait de la peine au cœur? — Aimez ce que vous pouvez avoir, — et laissez ce que vous ne pouvez avoir.

Je ne suis pas, moi, en danger de vivre — dans ce monde sans aucune peine; — je suis jeune et fière, — et n'ai pas perdu l'espérance de vous (avoir).

Il y a longtemps que vous m'aviez dit — que vous n'aviez pas d'autre bien-aimée que moi ; — et maintenant que le temps est arrivé — vous ne vous en tenez point à votre parole.

Adieu donc, ma belle amoureuse, — adieu, adieu pour toujours ; — mariez-vous avec qui il vous plaira ; — mais gardez-vous de ma rencontre.

Qu'arrivera-t-il de votre rencontre ? — Quel sera votre pouvoir? — Quelque chose qui m'arrive, — c'est vous qui donnerez un sujet à la critique !

(Biriatou, 15 décembre 1867; Sare, 15 mars 1868; Halsou, 1er juin 1868; Sallaberry.)

VIII. — La perdrix dans la montagne



Mendian zoinen eder
Epher zango gorri !
Ene maiteak ere
Bertzeak iduri :
Niri hitz eman eta
Gibelaz itzuli.

Dans la montagne, combien (est) belle — la perdrix aux pattes rouges ! — Ma bien-aimée aussi

ressemble aux autres : — après m'avoir donné sa parole, — elle me tourne le dos (1).

Vous avez mon cœur — tombé sur vous ; — et le vôtre au contraire, — pareil à la pierre ; — mes pauvres yeux — (sont) une fontaine de larmes.

L'air (est) vieux et — la chanson nouvelle ; — ma jolie bien-aimée, — vous êtes charmante ; — vos couleurs (sont) blanc et rose, — à la rose semblable : — vous êtes née au monde — mon désespoir.

Je m'adresse à vous, — belle rose ; — de cette grande peine — (pour) que vous me sortiez : — dans ce chagrin de mourir — si j'avais le malheur, — vous auriez dans le cœur — (des) larmes éternelles.

Variante :

Êtes-vous au lit, jolie dormeuse ? — Si vous n'êtes pas au lit, — venez-moi à la fenêtre ; — après vous avoir dit un petit mot, — je pars tout de suite.

Vous avez le frêne élevé, — l'étoile plus élevée ; — il n'y a pas encore une heure — que je suis

(1) Les deux premiers vers se répètent. Dans les paroles qui accompagnent la musique, au lieu de répèter ces deux vers, on en a ajouté deux autres qui signifient : « Il ne faut pas se fier — à cette belle apparence ».

au lit ; — que, pour me lever du lit, — j'ai de la peine.

Dans les hauts ports belle — (est) la perdrix aux pattes rouges ; — vous avez mon cœur — engagé vers vous ; — et le vôtre au contraire — pareil au rocher.

Le cerf va vite — devant les chiens ; — il entre dans l'eau — quand il le peut, — non par amour, mais — bien par son besoin ; — vous aussi, de même — vous agissez, vraisemblablement.

Autre variante :

J'ai une charmante — aimée de cœur ; — nous sommes en amour — les deux l'un avec l'autre ; — de son air charmant — je suis toujours heureux : — qu'il y en a de pareille — il ne me semble pas, certes.

L'oiseau rouge-gorge — chantant tristement, — le logement pour la nuit — cherche dans le monde ; — moi aussi la même chose — je vous deviendrais, — si la bien-aimée ne me — ouvrait la porte.

Je vous dis adieu — maintenant, ô la plus aimée ; — dans ce triste départ, — donnez-moi la main ; — quand m'apparaîtra — de nouveau votre œil ? — Peut-être jamais ; — adieu, belle.

(Sallaberry ; Mme de la Villéhélio ; Lamazou.)

IX. — Reproches



Argia dela diozu :
Gaberdi oraino eztuzu !
Enekilako dembora
Luze iduritzen zaitzu :
Amodiorik eztuzu,
Orai zaitut ezagutu !

Vous dites qu'il fait jour ; — vous n'avez pas encore minuit, — le temps où vous êtes avec moi — vous paraît long ; — vous n'avez pas d'amour ; — je vous connais maintenant.

Est-elle parmi les artisans — toute votre foi ? (1) — Le père et la mère ont aussi un tel désir ; — d'abord l'une et maintenant l'autre ; — oh ! quelle triste peine !

(1) *Variante* : Vous avez dans les artisans — toute votre pensée, etc.

Quand le genêt est en fleurs, — l'oiseau (se pose) là-dessus ; — celui-là s'en va en l'air — quand il lui plaît ; — l'amour de vous et de moi — marche ainsi dans le monde.

J'étais parti du pays, — le cœur joyeux ; — quand je revins au pays, — j'avais la larme dans l'œil ; — prenez-moi à votre côté, — tant que je vivrai dans le monde.

(Sallaberry ; F. Michel, *Pays* ; Mme de la Villéhélio.)

X. — Le mal d'amour



Kantore bertsu bia nahi tut kantatu,
Suyet aski tristea baitzaku gerthatu :
Urtzo kolomaño bat tristeki baratu,
Luma bat hegalpetik baitzayo faltatu.

Je veux chanter deux couplets d'une chanson, — parce qu'il nous est arrivé une assez triste aventure : — une petite colombe s'est tristement arrêtée, — parce qu'il lui a manqué une plume de dessous l'aile.

Oh ! blanche colombe, à l'œil chatoyant, — c'est vous qui avez trop donné l'entrée : — si vous étiez demeurée seule dans votre cage, — il n'y aurait pas maintenant ce sujet (de conversation).

Il n'y a pas eu, non, de ramier dans ma cage, — je suis demeuré seulement avec une jeune poulette : — celle-là ne dira point de mal sur moi, — car elle m'aimait trop de tout son cœur.

Je pars maintenant marin sur la mer, — priez Dieu qu'il ne m'arrive point mal, — (*le reste manque*).

Il ne vous convient point d'aller sur la mer, — de risquer là votre belle vie ; — si par hasard il vous arrivait de mourir tristement, — mon cœur ne se consolerait jamais.

Même si je mourais, n'attristez pas votre cœur, — et ne revêtissez pas, oh ! non, votre corps de noir ; — mais dites pour moi le *Pater* et l'*Ave Maria*, — et recommandez-moi au Dieu du ciel.

Les rameaux du buis sont verts en toute saison, — mon bien-aimé ; je ne saurais demeurer sans vous voir, — même avant de savoir la

nouvelle de ce voyage, — le chagrin m'a fait oublier mes espérances.

La lune pendant la nuit et pendant le jour le soleil, — le temps a pour lors peu de malice ; — les jeunes filles doivent toujours se garder, — de peur de mourir malheureusement d'amour.

(Sare, 2 décembre 1870 ; Ainhoa, 17 janvier 1873 ; pap. Dihinx.)

XI. — Plaintes



Lurraren pean sar nindaiteke, maitea, zure ahalgez;
Bost pentsaketa eginik nago zurekin izan beharrez:
Bortha barnetik zerratu eta bethi gamberan nigarrez,
Sentimenduak airean eta bihotzetikan dolorez,
Ene changrinez hilarazteko sorthua zinen arabez.

Je me mettrais sous la terre, ma bien-aimée, par honte de vous ; — je demeure faisant mille pensées, par le besoin d'être (1) avec vous ; — ayant fermé ma porte en dedans et toujours en larmes dans ma chambre, — les pensées en l'air et le cœur plein de douleur, — puisque vous étiez née pour me faire mourir de chagrin.

Vous êtes née à une bonne heure, étoile de toutes les étoiles, — il ne paraît pas à la vue de mes yeux de pareille à vous; — je vous avais demandée pour épouse et compagne, comme je vous l'avais dit, — mais (2) il ne vous a pas paru que j'étais assez pour vous : — que Dieu vous destine à quelqu'un (3) de meilleur que moi !

Les marins s'en vont à la mer pour le navire; — je ne laisserai jamais l'amour pour vous; — ma charmante, quoique nous ne devions pas vivre l'un avec l'autre, — je vous ai aimée une fois, et

(1) *Var.* : De me marier.
(2) *Var.* : Et.
(3) *Var.* : A un compagnon meilleur, etc.

je ne vous détesterai pas : — vous êtes entrée dans mon cœur pour toute l'éternité.

Au printemps (1), combien est beau l'oiseau qui est sur l'arbre (2) en chantant ! — L'amour m'entraîne après vous, ma bien-aimée ; — ma charmante, je ne vous forcerai pas à l'amour ; — si je meurs de ce chagrin, soyez satisfaite en votre esprit, — c'est assez que je sois malheureux moi-même dans le monde (3).

De nuit, combien est belle l'étoile intermédiaire maîtresse ! (4) — je ne puis pourtant regarder que vous, ma bien-aimée ; — puisque après vous avoir pris pour moi pour tout astre, — je vais mourir pour vous, (femme) sans pitié.

(Ustaritz, 9 juin 1868 ; Ainhoa, 12 février 1871 ; Sallaberry ; pap. Chaho.)

XII. — Séparation

Mon bien-aimé m'a envoyé — avec un petit oiseau des compliments, — quoique étant loin de

(1) *Var.* : Au mois de mai, etc.

(2) *Var.* : Sur le hêtre, etc.

(3) *Var.* : Ma charmante, si vous n'êtes pas trompée en amour, — je vous ai aimée, et je ne changerai pas ; — vous m'êtes entrée dans le cœur pour toute l'éternité.

(4) *Artizarra*, l'étoile des bergers, l'étoile du matin, Lucifer, la planète Vénus.

corps — qu'il est toujours de cœur avec moi, — qu'il viendra me voir brièvement, — que je vive contente.

Ma bien-aimée, qu'avez-vous? — Qu'est-ce qui vous chagrine ainsi ? — Qu'est-ce qui vous attriste de la sorte ? — Avez-vous perdu les honneurs et tout ? — ou bien avez-vous quelque crainte — que j'en aime une autre que vous ?

Même si je demeure triste, — je ne le demeure pas sans raison; — qu'est-ce qui me fera en effet plaisir — après que j'ai perdu de vue — l'étoile qui n'a pas sa pareille ? — J'en ai le cœur brisé.

Avez-vous perdu de vue — l'étoile qui n'a pas sa pareille ? — Demain soir, elle vous viendra du ciel, — s'il n'y a pas de nuage ; — pour n'avoir pas de peines, — prenez-la, venant de là.

Dans le monde, il n'y a pas d'étoile — pareille à celle que j'aime ; — quoique née sur la terre, — elle brille comme si (elle venait) du ciel : — puisqu'elle est si belle, — ne soyez pas surpris si je l'aime.

Je pars du pays, — j'ai souvent la larme dans les yeux ; — j'ai aimé sincèrement une bien-aimée, — du milieu même de mon cœur ; — j'ai besoin de la quitter à bref délai : — ah ! ah ! comment vivrai-je, moi ?

Au milieu même de la nuit, — je vous demeurais assis à la fenêtre, — d'où je vous

regardais — en grande, grande espérance; — comme il se fit froid et tard, — je m'en allais au lit tout triste.

J'ai eu beaucoup d'amour, — mais maintenant je vous quitte, — pour revenir aussi vite que possible ; — mais voici à présent le moment : — maintenant je dois vous quitter : — oh ! que ne puis-je faire autrement !

Prenez promptement une résolution, — vous êtes long à vous décider ; — si vous voulez me quitter, — regardez-moi bien une fois — à quoi vous vous êtes engagé — et qui vous avez aimé.

(Sare, 15 mars 1868; Ainhoa, 13 mars 1870; Sallaberry.)

XIII. — Infidélité

Quelques chansons, dans notre pays, sur l'amour, — nouvelles, nouvelles, ont été données le lendemain de Pâques : — j'avais une colombe blanche et rose dans mes filets ; — quand je vis mes filets sans colombe, — je fus stupéfait : était-elle allée en l'air sans ailes ?

Il n'y a pas doute que cette rose ne fût quelque chose ; — il n'y a pas dans la boutique de marchandise pour les yeux de tous ; — je veux dire qu'elle était charmante, parfaite à mon goût ; — mes yeux n'avaient pas assez de lumière pour

elle; — je l'ai perdue et ne m'en consolerai point tant que je vivrai.

Elle n'a pas encore accompli dix-sept, dix-huit ans; — il y en a déjà trois que j'ai été pris dans les amours : — ayant aimé pour mon malheur une colombe blanche et rose, — la charmante (1) que j'avais n'est pas arrivée au bout; — en ce monde personne ne sait combien j'ai souffert.

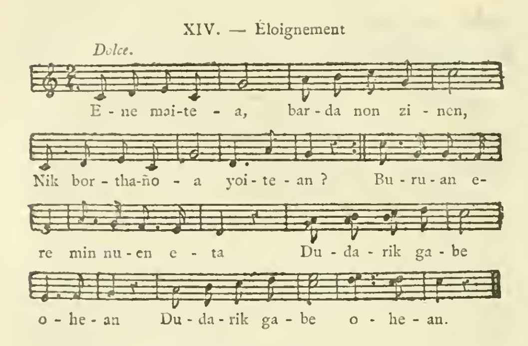
L'amour est une triste chose pour les jeunes gens, — pour celui qui le prend jusqu'au point de ne pouvoir le quitter; — je viens de prendre ce mal, sans barbier pour le guérir; — je ne pensais pas que l'amour me mènerait là; — j'ai assez de mal pour m'en aller de ce monde.

Il n'y a ni médecin ni barbier qui en sache assez, — qui ait un remède (2) pour guérir mon mal; — un rosier m'ayant mis une belle fleur devant les yeux — me l'a ôtée pour la donner à un autre : que ferai-je donc? — je reconnais qu'il n'y a pas d'autre moyen que la patience.

(Ainhoa, 22 déc. 1868; pap. Chaho.)

(1) *Var.* : Le chagrin.
(2) *Var.* : Qui en sache assez en ce monde.

XIV. — Éloignement



Ene maitea, barda non zinen,
Nik borthañoa yoitean ?
Buruan ere min nuen, eta
Dudarik gabe ohean.

Ma bien-aimée, où étiez-vous hier soir, — quand je frappais à la porte ? — J'avais grand mal à la tête, — et j'étais au lit sans doute.

Hier soir, en rêve, — j'ai entendu une voix charmante ; — elle était pleine de douceur ; — il n'y en a point de pareille.

J'étais endormi, mais je me suis réveillé — ayant entendu cette voix charmante... (*le reste manque*).

La douceur est une belle chose ! — Qui pourrait dire le contraire ? — (Je suis) la nuit sans sommeil et le jour aussi — sans aucun repos.

De tous les arbres le plus beau — est le hêtre dans une futaie (1); — vous avez de belles paroles, mais — votre pensée est ailleurs.

Me séparer de vous — me semble mourir; — si je ne meurs pas, je reviendrai : — donnez-moi un baiser, ma bien-aimée.

(Ustaritz, 22 avril 1869; Saint-Pée, 9 sept. 1869.)

COUPLET SUR LE MÊME AIR :

Nik balimbanaiz guarda bedere
Zembait maiteño banuke;
Neskatcha gazte, eder direnek,
Nitaz kasurik eztute !

Si j'étais seulement douanier, — j'aurais quelque bonne amie; — les jeunes filles, celles qui sont belles, — ne font pas cas de moi.

(Briscous, 13 oct. 1869.)

Variantes :

La lune est belle de nuit, — et le soleil aussi de jour; — ma bien-aimée leur est pareille, — tant elle est charmante.

Ma charmante, dormez-vous ? — (ô vous) pleine de douceur, — si vous dormez, réveillez-

(1) Litt. : « Dans un bois noir » *oihan beltzean.*

vous : — n'êtes-vous pas rassasiée de sommeil (1) ?

La nuit passée, en rêve, — j'ai entendu une voix charmante ; — elle était pleine de douceur, — il n'y en a point de pareille.

L'amour est une chose folle, — qui peut perdre une personne ; — les nuits (sont pour elle) sans sommeil et aussi les jours — sans aucun repos.

Me séparer de vous — me semble mourir ; — donnez-moi un baiser, ma bien-aimée, — ce sera peut-être le dernier (2).

(Sare, 15 mars 1868 ; pap. Chaho.)

XV. — Adieu, ma bien-aimée



(1) *Var.* : N'ayez pas de paresse.

(2) *Var.* : Si je ne meurs pas, je reviendrai, — donnez-moi deux baisers, ma bien-aimée.

Adios, ene maitea,
Adios sekulako;
Nik eztut bertze penarik,
Maitea, zuretako,
Zeren utzi zintudan
Hain libro bertzendako.

Adieu, ma bien-aimée ; — adieu, pour toujours ; — je n'ai d'autre peine, — ma bien-aimée, (que) pour vous, — de ce que je vous ai laissée — si libre pour les autres.

— Pourquoi dites-vous : — adieu pour toujours ? — Pensez-vous que je n'ai pas — d'amour pour vous ? — Si vous me voulez, vous, — vous ne m'aurez pas pour les autres.

— En disant adieu, — je ne puis de cœur m'éloigner ; — ma bien-aimée, ne pourrais-je — demeurer une nuit avec vous ? — alors vous apprendriez — combien je suis aimable.

(Sallaberry ; pap. Dihinx.)


XVI. — Amours et mariages



Iruten ari nuzu, khiloa gerrian,
Ardura dudalarik nigarra begian.

Je me mets à filer, la quenouille à la ceinture, — ayant souvent la larme dans l'œil.

Vous pleurez, oh ! avec un soupir; — vous vous consolerez, oh ! avec le temps.

Vous dites, paraît-il, que je suis brune ; — je ne suis pas blanche et rose : vous dites vrai.

Les blancs sont blancs, moi je suis brune ; — il en est bien content, celui qui a besoin de moi.

On dit dans la rue que je suis brune : — je ne suis pas une belle blanche : ils ont raison.

D'aimables et belles blanches (il y a) douze

au pas; — de gracieuses brunes, deux sur mille.

Blanches et noires sont les brebis dans la montagne ; — vous non plus vous n'avez pas tous les avantages.

Pourquoi faire venez-vous à la place à la danse ? — les gens disent que vous êtes enceinte.

Même si je suis enceinte, je sais de qui, — d'un joli fils d'une brune.

Un petit enfant dans le ventre, un autre au bras, — le mari au cabaret ; rien à manger à la maison.

C'est le fils d'artisan, rouge de couleur, — qui caresse les filles de Baigorri.

Je n'ai point de caresses que d'autres n'aient pas; — c'est lui qui marche derrière moi ; que ferais-je ?

Vous dites, paraît-il, que j'ai les maux d'amour; — je n'ai point de mal d'amour ; vous dites le mensonge.

Ceux qui ont les maux d'amour sont ainsi signalés : — les joues osseuses et sèches, les couleurs vertes.

Les gens disent : « Marier ! marier ! » — la pensée de me marier n'a pas encore chauffé en moi.

Les gens disent ainsi beaucoup de choses qui ne sont pas, — ma jolie bien aimée, sur vous et sur moi.

Je vois des jeunes filles qui sont mariées — qui se promènent dans la rue, avec tout plein de petits enfants.

Pourquoi dois-je manger une pomme sure — quand je puis en manger une bonne et fine ?

Je voudrais me marier, moi, — je sais bien avec qui ; — avec une jeunette belle et aimable ;

Avec une jeunette belle et aimable, — avec une brune bonne et riche.

Brune précieuse, sans pareille, — les gens disent que vous n'êtes pas à moi ;

Le monde l'avoir su, et moi ne pas le savoir, — vous faites bien de garder le secret !

Si vous vous mariez avec un laboureur, — vous mangerez la sardine avec la metture froide.

Si vous vous mariez avec un muletier, — vous mangerez le poisson avec l'huile.

Si vous vous mariez avec un marin, — vous mangerez la sardine avec la morue.

Si vous vous mariez avec un notaire, — vous mangerez de la poularde avec du pain tendre.

Si vous vous mariez avec monsieur le juge, — vous boirez du café avec du sucre.

Frère, voulez-vous acheter quelque femme ? — Dans les coins du jardin, dix-huit pour un sou.

Sœur, voulez-vous acheter quelque homme ?

— Dans les alentours de l'église, huit pour deux sous.

(Sare, 15 mars 1868; Ustaritz, 13 octobre 1868; Ainhoa, 21 décembre 1877; pap. Chaho; Sallaberry.)

XVII. — Le mal d'amour

Vous m'avez malade de cœur, je vous le dis en deux mots, — je me trouve pris par la fièvre maligne, de crainte de ne pas vous avoir : — de grâce, de grâce, prenez-moi, que je ne meure pas de chagrin.

— Contre toutes les maladies il y a des remèdes : — si vous avez la fièvre maligne, servez-vous du barbier, — et ne venez pas chez moi, ayant besoin de moi pour médecin.

— J'ai une bague faite d'or fin; — jusqu'à ce que je la voie entrée à votre doigt, — mon cœur n'aura pas dans ce monde de repos.

— Si vous avez cela, donnez-le à une autre; — à mon doigt vous ne mettrez pas de bague; — vos pas douloureux seront inutiles.

— Où que je puisse aller, mon cœur est avec vous; — je ne prends pas de plaisir avec mes jeunes camarades, — alors que je ne vous vois pas avec vos jolis yeux.

— Il y a sept ans accomplis cet été, — que

d'un amour parfait je vous ai aimée; — maintenant je suis triste, parce que je dois vous quitter.

(Idarbide, près Mouguerre, 4 août 1869; Sallaberry, *recueil inédit.*)

XVIII. — La délaissée

Le matin se lève une étoile, une belle, — on dit que celle-là est la plus belle du ciel; — sur la terre, j'en vois une plus belle, — et qui, dans le ciel même, n'a pas sa pareille.

Depuis longtemps, de nuit et toujours, — je vais à la chasse à un joli oiseau; — à la fin, je l'ai pris, oh ! mais tristement, — la plus belle de ses plumes lui est tombée !

— Oiseau chanteur, joli, charmant, — depuis longtemps je n'ai pas entendu votre douce voix; — allons ! consolez-vous, plein de tristesse, — vous ne serez pas mal traité.

— Vous parlez gentiment, comme à votre ordinaire; — j'ai peur que vous ne veuillez me tromper; — j'ai perdu la liberté et vous en êtes cause; — ne me quittez pas, si vous êtes fidèle.

— Ne savez-vous pas que je suis un monsieur galant, — qui jamais n'a pensé à tromper; — si vous ne vous fiez pas à un galant homme, — ne vous fiez dorénavant à personne autre...

. . . .

— Un bouquet de roses éclos en février — j'ai envoyé à ce monsieur en compliment, — que j'avais eu le plant de son jardin, — qu'il le regardât en se souvenant de moi.

Quoique je pensais que ce monsieur aurait du plaisir — à avoir un bouquet de son plant, — il l'a renvoyé (disant) qu'il ne le veut pas, — qu'il ne se rappelle point avoir donné de plant.

Bouquet charmant (1), soyez le bienvenu ! — Je ne vous abandonnerai point (2) comme ce monsieur, — je vous nourrirai fraîchement de mon sein, — en vous appelant du nom de ce monsieur.

Mes jeunes compagnes, divertissez-vous ! — Depuis longtemps, moi, je demeure triste ici. — Fuyez les jeunes messieurs qui ont des chapeaux ; — c'est leur rencontre qui m'a perdue (3).

(Fr. Michel, *Pays basque* ; Sallaberry, *recueil inédit.*)

(1) *Var.* : Ma jolie fleur.

(2) *Var.* : Je ne ferai point.

(3) *Var.* : Mes jeunes compagnes se divertissent sur la place, — et moi, malheureuse, je (suis) tristement dans ma chambre ! — J'avais mis ma confiance dans un joli jeune monsieur, — il s'en est servi pour me trahir.



C. — CHANSONS SATYRIQUES ET HUMORISTIQUES

I. — Quand j'étais jeune



Gazte nintzenean,
Hogoi urthetan,

Ardura nindabilan
Neskatiletan...
Eta orai aldiz ostatuetan,
Diru guti molsan
Behar orduetan;
Nihork ez naute nahi kompainietan.

Quand j'étais jeune, à vingt ans, — souvent je marchais — parmi les fillettes, — et maintenant dans les auberges; — peu d'argent dans la bourse, — aux moments de besoin; — personne ne me veut dans les compagnies.

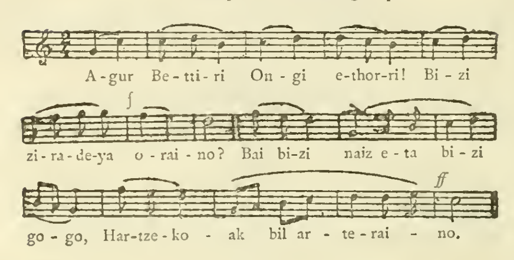
Ce couplet est très-populaire, mais la chanson se complète par deux autres qui le précèdent et que voici :

Dans le pays de Soule, il est de beaux garçons : — mon fils est de ceux-là; — je ne peux le détourner des filles, — je ne sais ce qu'il en veut tirer : — il ferait mieux de les quitter toutes.

— Père, demeurez, je vous prie, sans vous fâcher; — je laisserai, moi aussi, tous les divertissements; — viendra le temps pour vous et pour moi — où elles nous laisseront à tous les diables, — et je n'aurai alors d'elles aucun souci.

(Pap. Dihinx; Sallaberry, *recueil inédit*.)

II. — Le moyen de vivre longtemps



Agur, Bettirri,
Ongi ethorri!
Bizi ziradeya oraino?
— Bai, bizi naiz eta bizi gogo,
Hartzekoak bil arteraino.

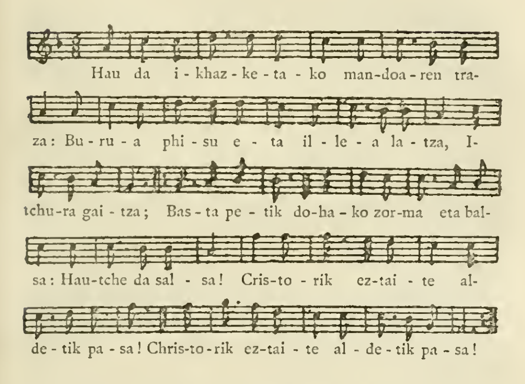
Salut, Pierre! (soyez le) bienvenu (1). — Vous vivez donc encore? — Oui, et aussi j'ai envie de vivre — jusqu'à ce que j'ai ramassé ce qu'on me doit.

Pour les huit à venir (pour longtemps) — vous êtes homme (en vie) — de cette manière encore; — que Dieu vous conserve — jusqu'à ce que mes créances soient recouvrées.

(Pap. Dihinx; Sallaberry, *recueil inédit.*)

(1) *Var.* : Mille compliments. — *Autre var.* : Salut, Étienne, comment êtes-vous?

III. — Le mulet du charbonnier



Hau da ikhazketako mandoaren traza :
Burua phisu eta illea latza,
Itchura gaitza ;
Bastupetik dohako zorma eta balsa :
Hautche da salza !
Christorik eztaite aldetik pasa !

Voici le dessin du mulet du charbonnier : — il a le cou maigre et le poil rude, — la mine mauvaise ; — sous le bât lui va plaie et écorchure (1), — c'est ça une sauce ! — Un chrétien ne pourrait passer à côté.

(1) *Var.* : Sous tout le bât, les plaies s'étendent.

Il a le cou maigre et la tête grande, — les os des joues sèches, tout oreilles, — les yeux malades; — des deux trous du nez la morve coule; — les lèvres épaisses; — s'il a eu quelques dents, il n'y paraît point.

En deux mots, écoutez les affaires de ses quatre pattes : — le genou grand et l'arrière-train tordu, — qui cherchent vers la terre; — en faisant la courtoisie, il se met à genoux, — puis il n'en peut plus; — pour habituer les enfants, quel avantage!

Il a beaucoup de fantaisies, le fripon de mulet, — les quatre jambes boiteuses et l'eau dans les jointures, — la hanche de travers; — l'os du dos aiguë comme une épée, — ce n'est pas un mensonge; — j'ai peur qu'il ne me soit de temps en temps écorché (après les rochers).

Mulet laid, sale, épouvantable, — tu me jetteras à perdre la santé, — provocateur de nausées; — l'hôtelier ne veut pas le laisser entrer, — (disant que) son entrée — lui empestera toute la maison.

Le licol de sa tête a de la noblesse; — s'il y avait un acheteur, il faudrait le vendre — aussi rapidement que possible; — le prix d'un petit (verre) de vin s'il pouvait faire, — en réservant le caveçon, — dans ce marché on ne perdrait pas beaucoup.

De la courroie de devant on demeure dans l'admiration ; — parce qu'elle est pour moitié en chanvre — et pour l'autre moitié en chiffons, — ayant pris tous les morceaux ramassés à terre : — Je suis rassasié du commerce, — je demeure ennuyé d'entrer dans la boutique.

Les cordes au galop, et la traversière au trot, — en bas du ravin me sont parties en poste, — les dents m'en claquaient ; — cent nœuds et deux cents queues — au bout de chacun. — Il eût mieux valu n'en avoir aucun.

Tu n'as jeté à perdre une cape fine, — au temps de mon arrière-grand-père venue de Cadiz, — faite de petites pièces, — tout nœuds et trous et angles : — oh ! la belle mante ! — Jamais ne s'en ira de moi le regret de ma mante.

Une frange neuve il a avec lui ; — il demeure en crainte que les larrons ne l'enlèvent quelque part. — Il marche bellement, — un morceau de burnous avec une peau — arrangée toujours, — la pelure lui coule le long des hanches.

La corde de sangles que mon mulet a, — depuis les sept dernières années, est en dette à la boutique ; — trop de temps ! — avec le marchand, j'ai brûlé mes bordes (granges) ; — foi de témoins, — moi aussi je ne puis recouvrer mes créances.

Il va, maître de beaux sacs à charbon ; — on

ne peut trouver où est leur ouverture; — (ils sont en) mille morceaux; — sept à huit pièces ensemble — avec les trous : — qui doit les remplir a assez de travail.

En basque *zingila,* en espagnol *chincha* (1), — là-dessus aussi j'ai de quoi parler. — Comme un cheveu, — de peur qu'elle ne me soit rompue, je ne puis la serrer, — quand j'ai fait la charge; — s'il y a du mensonge en cela qu'on me coupe le cou.

Le mulet m'est devenu vieux, le licou s'est rompu, — la dette faite en l'achetant vit encore, — j'ai assez de travail! — où que je veuille aller, j'ai mes dettes pour maître : — j'aurais mieux sans doute — de lui sortir les fers et de le lâcher dans la lande.

Si j'étais jeune fille et manquais de *majo* (2), — d'un mariage de charbonnier je ne traiterais pas; — Dieu me pardonne! — parce qu'il est misérable le choix d'un charbonnier. — La course qu'il fait! — et il ne peut chasser de la maison Bettiri (3).

Le charbon vendu, le résultat est ceci : — d'une mesure (4) de maïs le prix manque; — après être

(1) Esp. *cincha* « sangle ».

(2) Esp. un beau, un amant.

(3) *Bettiri Santz*, personnification de la misère.

(4) *Gaitzuru* « boisseau » (Van Eys), « huitième de sac » (Fabre); un décalitre, on l'appelle aussi un *coussereau* (Sallaberry, ms.).

arrivé à la maison, — la femme pleure et — les enfants crient ; — et on ne peut les consoler — pour un *talo* (1), ne trouvant pas de quoi.

Pour commencer par la sandale, doucement, doucement, — elle a avec elle une odeur de chair corrompue ; — ainsi bellement — le talon et l'orteil (sont) toujours dehors, — par dessous un trou ; — il n'y a pas de danger de se brûler le pied.

Des chausses les nouvelles je dirai proprement : — les boutons petits, et les boutonnières élargies, — ayant mis des chevilles, — par deux cents endroits — la peau paraît, — les braguettes rient, — foi de Dieu ! tu l'auras tantôt sans culotte.

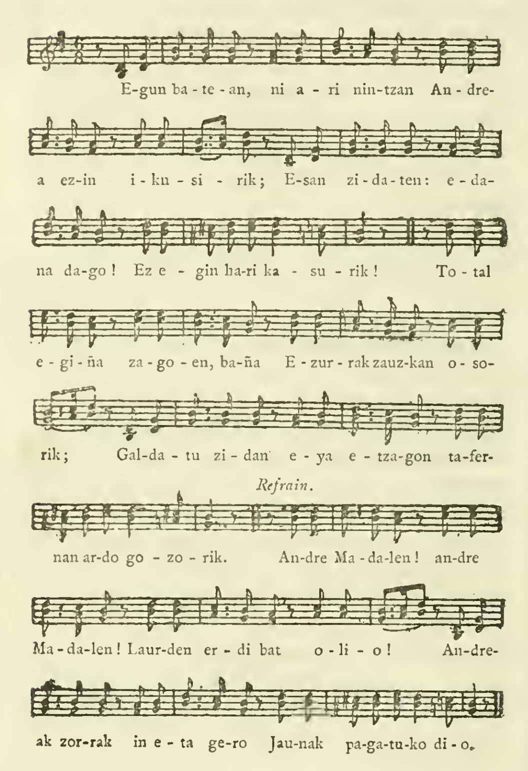
J'ai un gilet de dessous bien beau, — par la faute des déchirures je ne puis le fermer ; — ma femme paresseuse, — quand elle a l'aiguille (est en) guerre avec le fil ; — crapaud fainéant, — elle demeure à dormir au coin du feu, à peine est-elle levée.

Voilà la splendeur qu'ont les charbonniers ; — à la crête du béret (est) juste un trou, — réparé par un point ; — trois ou quatre travers de doigts de cheveux (y sont) droits, — rebelles ; — je ne sais ce qu'ils font de leur argent.

(Sallaberry ; F. Michel, *Pays basque* ; pap. Dihinx.)

(1) Galette de maïs ou de millet.

IV. — Dame Madeleine



Egun batean, ni ari nintzan,
Andrea ezin ikusirik;
Esan zidaten : edana dago !
Ez egin hari kasurik !
Total egiña zagoen, baña
Ezurrak zauzkan osorik ;
Galdatu zidan eia etzagon
Tafernan ardo gozorik.

REFRAIN : *Andre Madalen ! andre Madalen !*
Laurden erdi bat olio !
Andreak zorrak in eta gero.
Jaunak pagatuko dio !

Un jour, j'étais affairé, — ne voyant pas ma femme ; — on me dit : « Elle est bue ! — ne vous tourmentez pas ! » — Elle était tout à fait (ivre), mais — elle avait les os entiers ; — elle me demanda s'il ne restait pas — de bon vin à l'auberge.

Refrain : Dame Madeleine ! dame Madeleine ! — Un demi-quart d'huile ! — Quand madame a fait des dettes, après — monsieur les lui paiera !

Le père et les fils s'occupent — pendant l'été au labourage ; — la femme de son côté en hâte — à la pêche vers l'auberge ; — moi aussi, ensuite, en sacrant, — je m'en allai du pays basque ; — par la faute de la mère, voilà comment les pauvres — enfants se dispersent.

Si je voulais une belle femme — je suis joliment attrapé; — mieux que moi, elle se mouille — avec du vin la lèvre; — elle ne se contente pas d'une chopine (1) : — il lui faut trois *cuartillos* (2) ; — après être allée au delà, — la langue lui devient épaisse.

Ma femme sait coudre et — aussi repasser sur la planche; — elle s'entend à tous les travaux — et mieux à boire du vin ; — une tasse de bouillon avec la chopine; — à tenir son corps sain, — elle se conserve — mieux que son mari.

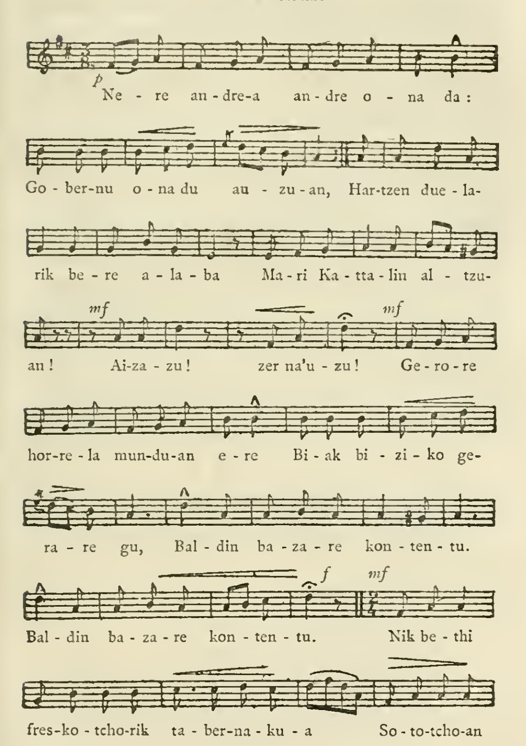
Une petite fois il m'arriva — une soirée grise de dimanche : — ma femme était à danser, — le vin de Navarre plein les yeux; — elle a une pensée pénible pour le travail, mais — (quelle) belle danseuse de *fandango* ! — Si je la voyais quelque part — je lui casserais les reins !

Du haut de l'escalier jusqu'au pied — un jour elle était tombée; — je pensais que peut-être — c'était quelque vieux pot ; — elle avait une jambe à Vitoria — et l'autre à Londres; — elle aurait été là jusqu'à présent, — si personne n'avait paru.

(Sallaberry, Sare, 11 sept. 1882.)

(1) Un demi-litre.
(2) Un *cuartillo* équivaut à un quart de litre.

V. — Ma femme


p
Ne - re an - dre-a an - dre o - na da :
Go - ber-nu o - na du au - zu - an, Har-tzen due - la-
rik be - re a - la - ba Ma - ri Ka - tta - lin al - tzu-
mf
an ! Ai-za - zu ! zer na'u - zu ! Ge - ro - re
mf
hor-re - la mun-du-an e - re Bi - ak bi - zi - ko ge-
ra - re gu, Bal - din ba - za - re kon - ten - tu.
Bal - din ba - za - re kon - ten - tu. Nik be - thi
f
mf
fres-ko - tcho-rik ta - ber-na - ku - a So - to-tcho-an



Nere andrea andre ona da:
Gobernu ona du... auzoan,
Hartzen duelarik bere alaba
Mari-Kattalin altzoan!
Aizazu ! zer na'uzu ?
Gero're horrela munduan ere

Biak biziko gerare gu,
Baldin bazare kontentu.
Nik bethi freskotchorik tabernakoa
Sototchoan deraukat arno gozoa :
Ai ! zer kontentu ! ai ! zer alegre !
Eskaintzen dautzut, nere maitea,
Arroltzetchuak eta kaiku esnea !

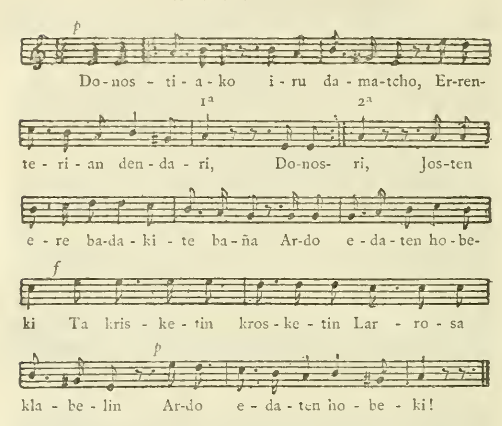
Ma femme est une bonne femme : — elle est bonne ménagère... dans le voisinage, — tenant sa fille Marie-Catherine sur son sein ! — Écoutez ! Que voulez-vous ? — Ensuite aussi de cette façon dans le monde même (1) — nous vivrons tous deux, nous, — si vous êtes contente. — Moi j'ai toujours au frais (un vin) de cabaret, — un vin agréable dans ma cave (2). — Ah ! quel contentement ! ah ! quelle allégresse ! — Je vous offre, ma bien-aimée — des œufs et une écuelle de lait.

Comme j'allais du côté de Saint-Blaise (3), — sur un petit *makhila*, — une épine noire m'entra, — j'eus une blessure au pied. — Écoutez ! Que voulez-vous ? etc.

(Sallaberry ; Santesteban.)

(1) *Var.* : Dans ce monde.
(2) *Var.* : Vous avez toujours un flacon de (vin) Chomin de cabaret, — je viens vous voir plein de joie.
(3) *Var.* : A Arantzazu.

VI. — Les demoiselles de Saint-Sébastien



Donostiako iru damatcho,
Errenterian dendari,
Josten ere badakite baña
Ardo edaten obeki !
Ta krisketin ! krosketin !
Larrosa klabelin !
Ardo edaten obeki !

Trois demoiselles de Saint-Sébastien, — couturières à Renteria, — savent aussi coudre, mais — boire du vin mieux ; — et cric ! et crac ! — rose et œillet ! — boire du vin mieux !

Trois demoiselles de Saint-Sébastien, — les trois en jupons rouges, — entrent dans la taverne et — en sortent ivres; — et cric! et crac! — rose et œillet! — en sortent ivres.

Les fillettes de Saint-Sébastien — quand elles veulent aller dans la rue : — « Maman, il n'y a plus de poivre, et — je vais (en chercher) d'un saut » ; — et cric! etc.

Trois demoiselles de Saint-Sébastien — ont coutume de faire un pari — qui boira le plus de vin — et qui sera le moins ivre; — et cric ! etc.

Trois filles de Saint-Sébastien — à côté de l'outre, — ayant besoin de revenir à la maison — ne l'ont plus dans l'esprit; — et cric ! etc.

Du vieux château jusqu'au château neuf — (il y a) quarante filles à marier; — après qu'on leur a demandé si elles veulent se marier, — toutes disent : Oui, oui, oui; — et oui, oui, oui; et oui, oui, oui; — toutes disent : oui, oui, oui !

Sous le château de Saint-Sébastien — le bon goût du cidre — pendant que j'étais à goûter, — le verre s'est brisé dans mes mains; — et cric! et crac ! rose et œillet ! — le verre de cristal s'est brisé dans mes mains.

La petite rose a cinq feuilles, — le petit œillet en a douze : — celui qui veut Maria-Josefa — qu'il la demande à sa mère ! — Et cric ! etc.

Les gens de Saint-Sébastien ont apporté — de

Guetaria (1) le bouc, — ils l'ont mis dans le clocher (2), — (disant) qu'ils ont le Saint-Père; — et cric ! etc.

Que ce n'est pas le Saint-Père ! mais — si ce n'était pas un diable, — dès que le bouc eut fait « froust ! » — Saint-Sébastien trembla ; — et cric ! etc.

Comme j'étais à vendre du blé — dans la rue de Saint-Sébastien, — une demoiselle me demanda — dans quoi je tenais le froment ; — et cric ! etc.

« Pour vous à quinze, mais — pour les autres à dix-huit ; — si vous ne voulez pas à quinze, — en échange de ce petit corps ; — et cric, etc.

« — Jeune homme, que demandez-vous — ainsi, sur une place toute pleine (de monde) ? — ainsi, sur une place toute pleine (de monde), et — en présence de tant de gens ? — et cric ! etc.

« — Comme je suis à plaindre, je m'étendrai — sur le chemin de Salaberride, — puisqu'on est entré en visite chez ceux à plaindre, — vous entrerez par la porte, — et cric ! etc.

« Je suis noir et laid, — personne ne veut me voir ; — le poivre aussi est noir, mais — beaucoup ont coutume de l'acheter ; — et cric ! etc.

(1) *Var.* : De Larrabezu, de Pampelune, des Asturies.
(2) *Var.* : Au-dessus de la porte.

« Ma mère demeure dans la chambre, — vêtue d'un jupon rouge, — qu'elle s'est mariée peut-être cette année, — ayant pris un millier de diables (1). — Et cric, etc.

« Ma mère voulait me donner — un garçon laid pour moi ; — d'un coup de pied je le lui ai renvoyé ; — qu'elle le garde pour elle-même ! » — Et cric, etc.

De la rue principale de Saint-Sébastien — dans la maison tout à fait au milieu, — une fille ivre avait — sa chemise tout à fait quittée ; — et cric ! etc.

Sur le môle de Saint-Sébastien, — à la première pointe du jour, — on leur donnait un beau baiser — au milieu des deux seins ; — et cric ! etc.

(Mahn ; Santesteban ; Lamazou ; pap. Chaho ; Sallaberry, *recueil inédit.*)

VII. — Quelques jeunes filles d'aujourd'hui

Il y a des fleurs seulement pour les yeux ; — elles sont sans odeur, et ne donnent pas de fruit — alors qu'elles ont de belles couleurs ! — A en juger par les couleurs, ce sont les reines des autres.

(1) *Var.* : Qu'elle doit se marier — saisie par les quarante diables.

A leur image nous voyons — beaucoup de jeunes filles briller maintenant ! — Ceux qui les jugent sur l'apparence — ne se trompent pas peu (les simples !).

Bien qu'elles soient le plus souvent nées dans les champs, — elles ne sont pas faites pour se mettre au travail ; — elles ont la poitrine faible, la peau blanche et douce, — elles n'ont pas de courage pour les travaux extérieurs.

Elles demeurent par suite dedans, fuyant le travail ; — ce sera aux parents à travailler pour elles ! — désireuses d'être riches, voulant vivre à l'aise ; — quel dommage qu'elles n'aient pas assez de rentes !

Si elles étaient seulement instruites dans les travaux du ménage, — à préparer à manger aux heures où il le faut, — à faire quelque point dans les hardes vieillies, — elles ne seraient pas inutiles à nos yeux.

Elles n'ont pas la moindre pensée au métier à tisser ; — c'est pourquoi elles ne toucheront point de quenouille ; — que les vieilles armoires demeurent vides ! — on fera encore des chemises étroites.

Les rentes petites et les appétits grands, — l'envie de paraître dans le rang des riches, — nulle part rassasiées de vêtements neufs, — quelles essuyeuses des sueurs paternelles !

Voyez nos nouvelles princesses, — les pas petits et les lèvres pincées, — s'en aller tout d'une pièce, pareilles à des poupées... — dites si elles sont pauvres ou riches.

Elles vont à la fête l'œil léger, — le cœur plus léger, le corps droit ; — maintenant elles ne sentent point de mal de ventre, — elles n'ont plus plus peur du tout pour leur poitrine.

Il leur semble, pendant qu'elles sont sur la place, — que les yeux ardents de tous sont sur elles ; — elles demeurent là même dans leur gloire au moment inopportun ; — l'obscurité de la nuit ne leur fait pas peur en chemin.

Tu allais t'attacher à elles, jeune garçon, — prends garde ! elles ne sont que couleur ! — Pour en chercher une bonne, prends ton temps, — si tu as dans la pensée de vivre heureux.

Mesdames, ne le prenez pas en mal en entendant une parole, — je vous mets à la main une petite fleur : — celle qui, jeune, marche sur ces pas — se flétrira vite dans la honte pénible.

(Sare, concours de 1867.)

VIII. — Les filles de Saint-Pée

Les jeunes filles de Saint-Pée sont rares et chères ; — en leur passant à côté, si on leur

dit : « Bonjour », — à cet instant même, elles prennent de l'amour. — (*Le quatrième vers manque.*)

Les jeunes filles de Saint-Pée envoient des compliments aux garçons, — que le temps est passé et que personne n'a paru ; — les garçons répondent : « Il n'y a pas encore de retard, — nous n'avons point de dot et vous point de linge. »

Les jeunes filles de Saint-Pée sont amies du travail fait, — elles demeurent tout le jour à l'église et la nuit avec les garçons ; — si nous en avions de pareilles même treize à la douzaine, — nous les enverrions toutes dans un navire troué.

(Ustaritz, 13 octobre 1868.)

IX. — La crinoline

Je voudrais publier maintenant des vers ; — j'aurais de la peine, si je demeurais silencieux, — mais c'est difficile, — on ne parle plus que de crinoline, — que c'en est une fête : — Satan même ne pense plus à autre chose.

Nos dames se mettent en crinolines, — il n'y avait rien de plus nécessaire dans les familles, — dans les plus anciennes ; — cela nous traîne à sa suite dans les dettes, — dans les boutiques ; — c'est fini ! nous voilà tombés dans le ruisseau.

Quatorze aunes de toiles, ce n'est pas laid ; — pour une crinoline, ce n'est pas assez ; — nous ne sommes pas mal ! — qui donc a appris le premier cette mode — à mettre en usage ? — Je le paierais bien si je savais qui c'est.

Les uns facilement et les autres pas, avec peine ; — les côtés se sont remplis de crinolines, — de belles choses ; — elles sont larges par en bas comme un tonneau, — bossues par en haut, — on devrait les cacher par honte des gens.

Un de ces jours passés, c'était une comédie, — curieuse à voir au milieu d'une place ; — on en riait là. — Il y avait une dame qui voulait aller en voyage — (et) ne pouvait partir : — le derrière ne lui pouvait entrer dans la voiture.

Le postillon, gascon, jurant et sacrant, — donnait toujours des poussées à la crinoline, — en criant : « Au ! diou bibant ! — De combien de centaines de morceaux dois-tu avoir la hanche faite ? — c'est vraiment là l'arche : — impossible de t'embarquer ainsi en voiture ! »

Tous les pauvres hommes demeurent dans le souci, — pendant que les dames sont dans les crinolines, — en haut des côtes, — si un coup de vent arrive en ces moments, — à l'improviste, — de crainte qu'il ne les emporte à la mer.

Avant, nous causions, nous, entre nous, — que nous ne pouvions pas nous rassasier de *met-*

ture (1) — il y avait de quoi faire ! — Maintenant nos dames, c'est tout crinolines, — les filles de même ; — qui pourrait savoir d'où elles font ainsi ?

Orgueil malheureux, toi qui vas — nous causant tant de peines — et de guerres, — puisse la crinoline nous donner la dernière heure — où tu mourras — afin que se perde toujours ton nom !

(Biriatou, 1867, 1870, 8 août 1874 ;
Sallaberry, *recueil inédit.*)

X. — Le compte des mois

Nous avons à Mouguerre un grand miracle ; — s'il était secret, je ne le dirais pas : — il y avait eu une nouvelle noce, — et je crois que toute jalousie a disparu.

Le mariage eut lieu le premier mai : — la lune de miel de l'épouse dura jusqu'en juin ; — son mari n'avait point peur de vivre avec elle, — il avait pris la rose avec ses épines.

Pour juillet, elle commença à tirer ses comptes : — Maria demanda conseil à son beau-frère, — la ceinture de la dame commençait à s'élargir, — (pour savoir) combien de temps il y avait depuis le mois de mai jusque-là.

(1) Sorte de pain de maïs, aliment des pauvres.

Le beau-frère lui donna un conseil sûr ; — le compte qu'il fit peut s'étendre loin : — trente nuits et autant de jours (par mois), — en trois mois comptons-en six.

Le nouveau marié fut content de ce compte : — « Je ne fais point de cas des cancans du monde ; — peut-être cela est-il arrivé par la grâce de Dieu ; — je jouirai à mon tour du fruit nouveau. »

Revenu chez lui, il dit à sa dame : — « J'étais malade pour quelque chose sans raison ; — mais j'ai de l'obligation à mon frère : — il m'a consolé, et j'ai retrouvé le repos ».

(Urt, 15 novembre 1870.)

XI. — L'écolière

A la fin d'avril, — au pays d'Irissarry, — un bruit court parmi les gens, — qu'une enfant est devenue malade. — Monsieur l'instituteur la guérira — quand ils seront en tête-à-tête.

Jeune écolière, — qui possédez de beaux yeux, — préparez à monsieur l'instituteur — le café pour après le dîner, — et ensuite il vous donnera, lui, — dans la chambre la leçon.

Jeune écolière, — de grâce, prenez garde — que monsieur l'instituteur ne verse — de l'encre

sur vos genoux, — et que ne reste fané — votre tablier blanc.

Un jupon rouge joli — en sortant de Saint-Just — l'écolière a sous sa robe — cousu à la mode nouvelle ; — monsieur l'instituteur lui en fera — de plus jolis que ceux-là (1).

L'écolière étant malade, — Dieu soit loué ! — un messager vers le barbier — en secret est allé ; — qu'il vienne tout de suite — sa lancette avec lui.

Monsieur l'instituteur, — comme il sait parler, — demande à monsieur le barbier — si elle est malade fortement, — qu'elle a besoin de remèdes — sans la laisser mourir.

(Ainhoa, 12 février 1871 ; Sallaberry, *recueil inédit.*)

XII. — L'ours

Un malheur nous est arrivé en Bassebure (2), — pour parler vrai, à Saint-Engrace : — un ours (3) a mordu une jolie héritière du côté de

(1) *Var.* : De jolies robes rouges — du côté de Saint-Just — une jeunette écolière (a) cousues à la mode nouvelle ; — cousues à la mode nouvelle, et — données par monsieur l'instituteur.

(2) *Basaburua,* ancienne région de la Soule, correspondant au canton actuel de Tardets.

(3) Il s'agissait d'un curé ; on l'appelle « ours » à cause de son costume noir.

Moussempès (1), — on a été bien heureux qu'il ne l'ait pas mangée.

L'affection de cette jolie héritière — il a été bien triste de détourner; — peut-être et sans doute elle y risque la vie; — car il y a danger que se gangrène la morsure de l'ours.

Cet ours devrait tout de suite être châtré (2), — car il est ardent pour la chair; — nous avons par ici d'habiles chasseurs d'Oloron (3); — après leur avoir envoyé un message, ils nous arriveraient immédiatement.

Héritière, écoute ici mon conseil : — ferme mieux la porte du moulin d'en bas; — si le grand ours te vient du côté de Moussempès, — mets un traquenard et attrape-le par la jambe.

(Pap. Chaho; Sallaberry, *recueil inédit.*)

XIII. — Les prêtres et la danse

Si j'étais danseur comme je suis chanteur, — je ferais un beau présent à la place de Saint-Jean : — un beau présent, pourquoi? Pour (faire) divertir les jeunes gens.

(1) Nom d'une maison.

(2) *Var.* : On devrait donner la chasse à cet ours.

(3) *Var.* : Ici près, dans cet Oloron, nous avons un habile châtreur.

Les prêtres et les moines (sont) ceux qui défendent la danse, — ne voulant pas laisser en public se divertir les jeunes gens; — il paraît que pour eux sont toutes les autorités (1).

Je suis allé pèlerin avec deux jeunes fillettes, — je suis entré dans un couvent avec elles deux; — ayant peu dit le rosaire, je suis sorti avec une.

Obéis, musicien, tu dois nous faire de la musique; — réjouissons-nous de ces beaux vers: — j'ai la tristesse dans l'esprit, je ne sais que faire.

Toutes les permissions sont pour les riches; pourquoi — pas pour nous? les riches ont les honneurs, morts et vivants; — comment sont-ils dans l'autre monde? Il n'est pas arrivé de nouvelles.

S'il plaisait aux prêtres (de permettre) les danses, les jeunes gens auraient du goût; — eux-mêmes le sauraient après s'être levés de leurs chaires; — après avoir entendu la musique, ils ne retiendraient pas les danseurs.

Réjouis-toi, pauvre, passe ta mélancolie; — un Dieu a disposé pour moi la misère, — puissent les malheureux pauvres (avoir) la gloire des cieux!

(Mouguerre, 4 août 1869; pap. Chaho.)

(1) *Var.* : Toutes les permissions sont pour les riches.

XIV. — Les Gascons

La religion de ces Gascons est à la façon des juifs, — ils ne font pas d'embarras à l'église, — il n'y a pas là de vin à boire, — de mauvais lieux pour s'enivrer, — ils ont peur de tomber et d'être pris en dessous.

Ils ont des chaussures qui pèsent une arrobe (1), — la cravate au cou et la blouse bleue, — les chausses passées, — les chemises rayées, — les bérets et les montres peu payées.

Les Français sont de bon appétit; — quand ils auront tout mangé, nous autres, où en serons-nous? — Ils veulent de la viande fraîche, — et avec cela du vin aussi; — le café pris, du punch tout plein, fête tant qu'il y a de l'argent.

Les idées de ces Gascons sont toujours de travers, — ils ont aujourd'hui quatre, demain rien du tout; — ils veulent la viande au pot; — ils cherchent l'herbe dans le jardin (2), — ils mangent le chardon quand les sous sont finis.

Les bouchers gardent à la maison les tailles, — les Gascons en prenant (ont) pour payer la quinzaine. — Vienne, vienne ce jour, — mille

(1) Vingt-cinq livres de seize onces (douze kilogr. et demi).
(2) La salade, le cresson, que les Basques ne mangent pas.

doutes pour payer, — ils savent comment satisfaire leur corps.

Un de ces jours précédents, c'était la comédie. — Étant tombés dans le puits et presque noyés — trois petits trop bus, — l'eau ensuite par dessus : — pour les sortir il eut du mal, Jose-Antonio.

Ils ont le chemin des assemblées, — Barrabas portier et Fondes alcalde ; — femmes étourdies ! — qui avez pleuré avec ces Français, — et pour dire en un mot abandonnées !

Que pensez-vous, jeunes dames, — d'être ainsi trompées par ces vauriens de Français ? — Ne pouvant se faire entendre par le langage, — on s'explique par gestes ; — les Français partis, vous voilà ici à vivre veuves.

La pauvre cantinière, comme d'autres, — a entretenu pour rien onze coquins ; — il reste beaucoup à payer ; — pour se fier aux Gascons, — ils ont mangé à la fille afin que la mère paie !

(Béhobie, 21 décembre 1866.)

XV. — Le 2 mai 1808

En mil huit cent huit, — nous entrâmes soldats, oh ! tout naïvement : — nous avions à

servir dans la garde du prince (1), — il fallait même le faire si nous étions dans le besoin.

Quand nous fûmes arrivés dans la ville de Madrid, — nous eûmes beaucoup de visages qui nous regardaient : — ils nous disaient que nous étions des Navarrais, — que nous serions de leur côté quand il faudrait.

Le deuxième jour du mois de mai, — nous eûmes la révolte dans la ville de Madrid ; — ils voulaient nous chasser hors de la ville, — mais ils se trompaient joliment.

Nous partîmes neuf cents de la caserne, — on nous répartit sur deux places, — prêts en armes contre l'Espagnol : — nous nettoyâmes tous ceux qui se montrèrent.

(Disant) que nous étions des « bérets rouges (2) », sortis à la place, — ils commencèrent tout de suite à faire des moqueries ; — ils pensaient sans doute que nous étions des taureaux, — pour nous *torear* (3) avec les mouchoirs.

Agitant les mouchoirs et frappant par derrière,

(1) La garde d'honneur de Murat, composée de trois cents basques.

(2) Pendant la première guerre carliste (1833-1839), les soldats du prétendant portaient cette coiffure et furent ainsi appelés *chapelgorriac*. On voit que dès 1808 cette coiffure était antipathique aux Madrilènes.

(3) *Torear*, esp., jouer avec le taureau.

— ils nous criaient : « Tire ! tire ! *carajo* ! (1) » — Nous leur tirâmes une douzaine de coups de fusil : — ceux qui étaient bons s'en allèrent sans dire adieu.

Quand ils virent notre résolution, — deux sortirent avec une croix chacun ; — cependant les autres (lançaient) des pierres de dessous les manteaux : — c'était une peine de laisser en vie une telle (race) !

Les dames de là avaient une conversation — qu'elles désiraient aussi être hommes : — « pourquoi, diable ! sont ces gueux de français ? — Pour une douzaine, je suffirais avec une autre ».

Fièrement ils commencèrent, chacun dans sa maison, — à tirer des coups de pistolet des galeries ; — ensuite ils pensèrent, l'ayant bien éprouvé, — si ces gueux de français avaient de la force.

Les dames de là firent un beau gain, — ayant jeté dans les rues les pots et les pichets ; — cela n'est pas un malheur pour les fabricants de vaisselle de terre : — on achète maintenant un

(1) Juron espagnol, correspondant à peu près à notre « foutre ! » On connait le portrait énergique du roi Ferdinand VII : *De la frente á la nariz, un pobre infeliz; — de la nariz al corazon, — un Neron; — y, del corazon abajo, — un grandisimo carajo !*

(objet) au prix pour lequel on en avait deux auparavant.

Fabricants de tuiles de France, je vous fais mes compliments : — maintenant mettez-vous vite au travail, si vous voulez gagner ; — il y a maintenant pour sûr à Madrid un moyen de gagner, — (car) ils ont jeté toutes les tuiles des maisons.

Celui qui a donné ce chant est un jeune garçon, — Labourdin et enfant de la montagne ; — il a eu envie de donner ces vers, — quand il en a vu la commodité.

(Archu, 11 avril 1853.)

XVI. — La disette

En mil huit cent vingt-huit, — un nouveau bruit de mariage (fut) au pays d'Ustaritz : — Bettiri Santz (était) arrivé du côté d'Arraunts (1) — (disant) qu'il avait besoin de chercher là-même une femme.

Nous sommes chacun à notre tour dans ce monde l'objet des bruits de mariage ; — Bettiri Santz aime Arrauntz et veut y vivre ; — les filles d'Arrontz n'en voulant pas se démènent vivement,

(1) Premier *quartier* d'Ustaritz, sur la route de Bayonne.

— elles l'ont chassé vers Hérauritz à coups de chandelles de résine.

Les filles d'Arrauntz : « Bettiri, va à Hérauritz, — si tu as besoin d'une femme, la chercher là même; — si tu ne peux l'avoir dans une maison, essaie dans une autre; — et convie tout le quartier (1) à tes noces. »

Bettiri Santz étant arrivé fièrement à Hérauritz, — il était douloureux d'entendre le combat que faisaient les bouviers de là, — attachant au joug bien vite les bœufs et les vaches ; — ils voulaient vendre même à Bayonne à perte le bois de chauffage.

Bettiri Santz, le fanfaron et l'audacieux donneur d'alertes, — chaque jour en guerre avec les bouviers marchands de bois de chauffage, — sortant sur la route de Bayonne, tu fais aux coups (2) avec eux; — en vendant le bois, ils achètent de quoi repousser ton attaque.

Bettiri Santz le fanfaron, marche doucement, — tu es descendu vers Hiribéhère (3), ah ! un petit peu trop tôt. — A Hiribéhère, il y a quelques maisons de riches ; — pour faire leur salut, il faut qu'ils rassasient ceux qui ont faim.

(1) *Quartier* : hameau, section de village, groupe de maisons.

(2) C'est-à-dire *tu te bats*, expression bayonnaise.

(3) Ustaritz comprend quatre quartiers, nommés Arraunts, Hérauritz, Hiribéhère et Le Bourg.

Les riches veulent pour eux les bons morceaux ; — c'est déjà trop de la *metture* pour ceux à qui dure la faim, — il faudrait (trouver) pour eux quelque part un nouveau Dieu — pour les laisser monter au ciel sans avoir fait de bonnes œuvres.

Aux riches leurs biens donnent du brouillard dans la tête ; — plus ignorants que les misérables, — ils ne savent pas encore comment est Bettiri Santz, — et ils ne le sauront qu'après l'avoir éprouvé eux-mêmes.

Le riche a un caprice pour ce corps qui doit mourir : — (il n'a) pas trop d'or ni d'argent pour son plaisir périssable ; — après la mort, ils auront (pourtant) la terre pour matelas, — une pelletée de terre et quelques vers pour couverture.

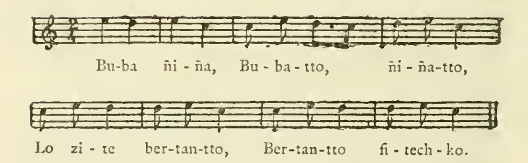
Les gens d'Itsassou ayant ouï dire que Bettiri Santz est dans le pays, — se sont mis à l'instant à réunir leurs ânes et leurs cacolets : — « Il nous faut, ô ma femme, charger agneaux, fromages et cerises, — les vendre à Bayonne et chasser Bettiri Santz ».

Bettiri Santz, mon frère, tu t'appelles, toi, la misère. — J'ai entendu dire depuis longtemps que tu vis à Saint-Pée, — oui, et que tu fais fortement souffrir les gens de là, — leur faisant faire des jeûnes aux jours où ce n'est pas nécessaire.

(F. Michel, *Pays.*)

D. — BERCEUSES

I. — Dodo, fillette !



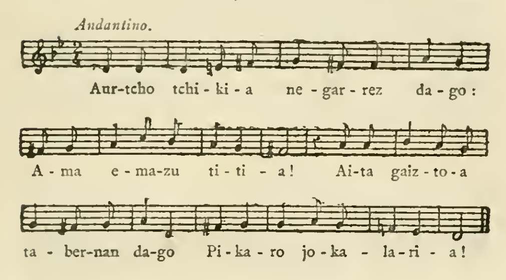
Buba ñiña,
Bubatto, ñiñatto,
Lo zite bertantto,
Bertantto, fitechko.

« Dodo, fillette ; — dododo, petite fillette ; — dormez tout tout de suite — tout tout de suite, vite, vite ! »

(A. Dihinx, Bayonne, 31 décembre 1871.)



II. — Dors, mon enfantelet !



Aurtcho tchikia negarrez dago:
Ama, emazu titia !
Aita gaiztoa tabernan dago,
Pikaro jokalaria !

Le petit enfantelet est tout en larmes : — mère, donnez-lui à téter ! — Le méchant père est au cabaret, — le scélérat de joueur !

Mon bien-aimé, faites dodo, — faites dodo agréablement ; — après avoir remué le berceau, — dodo maintenant et dodo ensuite.

Petit enfantelet, pour vous — j'ai la galette sur le feu ; — je vous en donnerai juste la moitié — l'autre moitié (sera) pour moi.

Ayant mangé la bouillie et le ventre chaud, — après avoir fait un petit somme (nous irons) à la

rue; — le petit tambourin se promène dans la rue — pour faire danser mon bien-aimé.

Mon bien-aimé, dodo, dodo; — une bonne envie de dormir est là; — vous maintenant et moi après — nous ferons dodo agréablement!

(Santesteban.)

VARIANTE :



Aur gaichua, lo eta lo!
Logiro on bat dago;
Zuk orain eta nik gero,
Biyok egingo degu lo!

Pauvre enfant, dodo et dodo; — il y a une

bonne envie de dormir; — vous d'abord et moi ensuite, — tous deux nous ferons dodo!

Le méchant père est à l'auberge, — le coquin de joueur! — Il reviendra vite à la maison — ivre de vin de Navarre!

(L. Bureau, dans *Melusine*, col. 363-365.)



III

FORMULES D'ÉLIMINATION

RONDES

CANTILÈNES, DICTONS



III

FORMULES D'ÉLIMINATION

RONDES

CANTILÈNES, DICTONS

A. — FORMULES D'ÉLIMINATION

I. — La plus ordinaire, au moins dans le pays basque français, est la suivante : *chirrichti, mirrichti, gerrena, plat, olio, zopa, kikili, salda, hurrup edo klik !*

Il est difficile de la traduire en français ; à côté de simples onomatopées et de syllabes dépourvues de toute signification, on y trouve les mots « broche, plat, huile, soupe, bouillon ».

Les petites filles récitent la formule par le procédé général qui consiste en ce que, à chaque mot, l'une d'elles porte la main sur la poitrine des autres.

Les petits garçons forment le cercle : l'un d'eux présente son béret renversé, chacun des enfants met son index sur le bord intérieur de la coiffure et le chef de la partie prononce les mots ci-dessus en touchant successivement les doigts de ses camarades.

(J.-B. E***, cinquante ans, Sare, 25 septembre 1880.)

II. — *Segeren, megeren, kiru, karum, pek, eta itsu !*

Pek « bête, *pecus* » (en patois) ; *itsu* « aveugle ».

(Henriette Molinié, douze ans, Saint-Jean-de-Luz, 8 octobre 1882.)

III. — *Harriola, marriola, kin-kuan-kin, portan zela, portan min, segera, megera, kiru, karum, pek !*

(Mme Amélie A., Valcarlos, 12 octobre 1880.)

IV. — *Harla, marla, kin-kuan-kin, portan zela, portan min, arrichiñalet, segere, megere, kiru, karum, pec !*

(Marceline X. d'Espelette, dix-huit ans, Ainhoa, 17 octobre 1880.)

V. — *Therrella, merrella, kin-kun-kin, portan zela, portan min, karru, siñu, miñu, let !*

(J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1883.)

VI. — *Harriola, marriola, etchola, kamala, betria, gliga, truncha, muncha, errota, kafia, linyera, kostera !*

(Marie Osacar, vingt-deux ans, Ainhoa, 16 octobre 1880.)

VII. — *Baga, biga, higa, laga, bosga, seiga, zahi, zohi, bele, harma, tiro, pump !*

« Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, corbeau, arme, fusil, pan ! »

(Marie Osacar, vingt-deux ans, Ainhoa, 17 octobre 1880.)

VIII. — *Kañi kañibeta, zillarra papillonetan, zillarerebon, harriketa, miñoneta, enterrabona, ponalapona, erregeren gana, chirimiriharka, chiquit edo pomp !*

(Marceline X., dix-huit ans, Ainhoa, 17 octobre 1880.)

IX. — *Gogora, Behera, Chikitoun, Chakatoun, Fuera !*

« En haut, en bas, ..., ..., dehors ! »

(Mme Marie A., Sare, 21 octobre 1881.)



B. — JEUX & ATTRAPES

I. — *Hela kinkilin hela !*
Hela samur dela !
Batean lanean bertzean lanean !
Aza buru beltza !
Presenteko N...
Itzul bertze alderat !

« Hélas ! kinkilin hélas ! — hélas ! il est en colère ! — dans l'une en travail ! dans l'autre en travail ! — chou à tête noire ! — N... ici présent, — tournez-vous de l'autre côté ! »

(Mme Eugénie A***, Sare, 21 octobre 1881.)

II. — *Charrampin ! pin ! pin !*
Choria moko horia !
Yan ! yan ! yan !
Chori salsa on bat da !

« Charrampin, pin, pin ! — l'oiseau au bec jaune ! — mange, mange, mange ! — la sauce d'oiseau (en) est une bonne ! »

On pince entre le pouce et l'index la main d'une personne qui, de sa main ainsi retenue, en fait autant à une autre; au dernier mot, on lâche tout et chacun cherche à prendre la main d'un des camarades de jeu.

(Henriette Molinié, douze ans, Saint-Jean-de-Luz, 28 septembre 1882.)

III. — *Baratzean zoin den eder*
Aza buru loratu !
Maitearen ganat nindohalarik,
Bidean errebelatu !
Opiltto ! ñañatto ! } (*bis*)
Ttonttona billatu ! }

« Dans le jardin combien est beau — un chou à tête fleurie ! — pendant que j'allais vers la bien-aimée, — il se révolta en chemin : — petite metture ! petit fromage ! — cherchez le tonton ! »

Sur ce dernier mot, les enfants doivent s'asseoir tout de suite à terre; celui qui est en retard se place au milieu du rond.

(Mme Marie D , Saint-Pée, 9 septembre 1882.)

IV. Les deux corbeaux. — *Asko munduan bezala, bazien bi bele. Batek zuen bustan luze luze bat, bertzeak bustan ttiki ttiki bat. Bustan ttikia zuen barrek izan balu luzia, neze istoriyua izain zen luzia,*

bañan laburra baitzuen nere istoriyua ere izain da laburra.

« Comme bien souvent dans ce monde, il y avait deux corbeaux. L'un avait une queue longue, longue; l'autre une queue courte, courte. Si celui qui avait la queue courte l'avait eue longue, mon histoire eût été longue; mais comme il l'avait courte, mon histoire aussi sera courte ».

(Saint-Jean-de-Luz, 1876.)

VARIANTE. — *Behin bazuzun bele 'at. Bazizun beal bat bertzya baño biziki luzyo eta ukhan balimbalu labur hua luze hua bezain luzya izaan zuzun istoriua luze.*

« Il y avait une fois un corbeau. Il avait une aile beaucoup plus longue que l'autre et s'il avait eu celle courte aussi longue que celle longue, l'histoire eût été longue ».

(Briscous, Catiche Larrondo, quinze ans, 1872.)

V. *Errege batek bazituen hiru alaba: bestitu zituen gorriz... Nauzu berriz?*

« Un roi avait trois filles : il les habillait de rouge... Voulez-vous que je recommence ? »

(Saint-Jean-de-Luz, 1876.)

C. — CANTILÈNES & FORMULETTES

I. — *Arri ! arri, mandoko !*
Bihar Iruñarako ! (1)
Handik zer ekharriko ?
Zapat' eta gerriko !
Hek guziak norendako ?
Gure haur politarendako !

« Hardi, hardi, le mulet ! — Demain, vers Pampelune ! — De là pour rapporter quoi ? — Souliers et ceinture ! — Tout cela pour qui ? — Pour notre enfant joli ! »

(M. Gustave L., Sare, 21 octobre 1881.)

II. — *Bat ! bia ! hiru ! lau !*
Ezkondu da mundu hau :
Arrotoina fraile !
Kukuan meza-emaile !

(1) Var. : *Garruzerako*, vers Garris.

Periko ta periko!
Uzkerra ile begiko!

« Un ! deux ! trois ! quatre ! — Ce monde s'est marié : — le rat moine — diseur de messes dans le nid ! — Pierrot et Pierrot ! — Le pet pour le cil ! »

(Marianne Osacar, quarante-cinq ans, Ainhoa, 17 octobre 1880.)

III. — *Iru ardatz! iru ardatz!*
Atso zaharrak iphurdia hatz!
Esku batez ogi orha
Eta bertzeaz iphurdia hatz!

« Trois fuseaux ! trois fuseaux ! — La vieille vieille se gratte le derrière ! — D'une main pétrit le pain — et de l'autre se gratte le derrière ! »

(C. Dihursubéhère, Sare, 21 octobre 1881.)

IV. — *Martin Bombin*
Erregeren sorgin!
Tipula eta gatz!
Martin iphurdia hatz!

« Martin Bombin, — sorcier du roi ! — oignon et sel ! — Martin au derrière rugueux ! »

(Mme Eugénie A., Sare, 21 octobre 1881.)

V. — *Ichtorio, michterio, hatz!*
Berrehun zorri

Eta berrehun faitz
Bizkarrean dituenak
Eginen du hatz!

« Histoire, mystère, démangeaison! — Deux cents poux — et deux cents ... — celui qui les a dans le dos — se grattera. »

(Mme Marie D., Saint-Pée, 9 septembre 1882.)

VI. — *Kukubian! kukubian!*
Urik eztuk ithurrian!
Bai ordian pegarrian!

« ... ... — tu n'as pas d'eau à la fontaine — mais oui dans la cruche! »

(M. Pierre G., Sare, 21 octobre 1881.)

VII. — *Iru bortzeko amabortz dire!*
Amabortzeko pontuak dire!
Nauka yokatu
Pinta amabortz direla?

« Pour trois fois cinq il y a quinze! — pour quinze il y a les points! — Veux-tu parier — qu'il y a quinze pintes? »

(Maria Indabourc, Sare, 21 octobre 1881.)

VIII. — *Kuku! miku!*
Chorijak sasian umiak ditu!
Sagusarrak jango al ditu!

Sagusarra alkate :
Marijak bai gura leuke !

« Coucou ! couvée ! — L'oiseau a ses petits dans le buisson ! — La chauve-souris pourra les manger ! — La chauve-souris est alcalde : — Maria le voudrait bien, oui ! »

(L. Bureau ; *Melusine*, col. 293.)

IX. — *Tilili eta talala*
Kantu guzien ama da !
Nik ogi eta chingarra !
Zuk idi bateu adarra !
Ta la la la la !

« Tri li li et tra la la ! — c'est la mère de toutes les chansons ! — Moi du pain et du lard ! — Vous la corne d'un bœuf ! — Tra la la la ! »

(Mme Marie A., Sare, 21 octobre 1881.)

X. — *Kattalin !*
Ettindoan ! ettindoan !
Kattalin arina !
Zembana saltzen duzu
Dozena chardina ?
Ama lau sos et' erdi !
Prezio yakina
Ezpaduzu nahi,
Segizazu aitzina !

« Catherinette ! — tu n'es pas partie, tu n'es pas partie ! (?) — Catherinette légère ! — A combien vendez-vous — la douzaine de sardines ? — Quatorze sous et demi ! — sachant le prix, — si vous n'en voulez pas, — suivez en avant ! »

(Dominica Amestoy, Sare, 21 octobre 1881.)

XI. — *Atza motcha,*
Bestia langosta :
Sirrin, sarran !
Korta achur !
Bein juan nitzan basora,
Topau neban erbi bat
Eta ari motzan eskerreko begi
Gorri gorri gorri gorrija !

« Le doigt coupé, — l'autre enflé : — sirrin, sarran ! — râteau de fumier ! — J'allai une fois au bois, — je surpris un lièvre — et je lui crevai l'œil gauche — rouge, rouge, rouge, rouge ! »

(L. Bureau ; *Melusine*, col. 293.)

XII. — *Chirrichti ! mirrichti !*
Pecada errege Frantzian balego,
Akherra kachan,
Idia dantzan,
Astoa tamborina yo !
Zi ! zi ! zi ! zipititzi !
Eltze tzarrean odolki !

« Chirrichti ! mirrichti ! — Si le roi des bécasses demeurait en France, — le bouc dans la caisse, — le bœuf en danse, — l'âne à battre le tambourin ! — zi, zi, zi ! zipititzi ! — Du boudin dans le vieux pot ! »

(Maria Indaboure, Sare, 21 octobre 1881.)

XIII. — *Anianda ! manianda !*
Itsusia Maria ohean da !
Leiho tchipi !
Chapatera minye !
Atchipotin zilbarra !
Añatoren beharra !
Opiltitulitulela billatu !

« ... ... — la laide, Marie, est au lit ! — petite fenêtre ! — ... »

(Marceline X., d'Espelette, Ainhoa, 17 octobre 1880.)

XIV. — *Bi chinaurri,*
Iru chinaurri,
Lau chinaurri,
Dantzan hari ziren,
Labe bero bero batean
Artichot landatzen ;
Kukuso yaun bat ere han zen
Egur arrailatzen ;
Ehun urthetako zorri kapitain bat
Heyen kharreyatzen ;

Dithariau ur ekharri,
Zethabeau bero,
Erhi chikila bustiz
Bustiz ogia orhe niro !

« Deux fourmis, — trois fourmis, — quatre fourmis, — se mettaient en danse, — dans un four chaud chaud — en plantant des artichauts ; — un monsieur puce était aussi là, — à arranger le bois ; — un capitaine pou de cent ans — à les charrier ; — ayant porté l'eau dans le dé, — l'ayant chauffée dans le tamis, — ayant mouillé le petit doigt — l'ayant mouillé je pétrirais le pain ! »

(M. C. Dihursubéhère, Sare, 21 octobre 1881.)

ADDITION finale :

Opil chabal nabar ederrik
Biek yan giniro !

« Du beau gâteau brun — nous mangerions tous les deux ! »

(M. C. Larralde, Saint-Pée, 9 septembre 1882.)

XV. — *Din ! dan ! balendan !*
Elizako athetan,
Gizon bat dilindan :
Zer egin du ? — Bekhatu !

— *'Maztea urkhatu ?*
— *Hori ezta bekhatu !*
— *Chakurra zampatu ?*
— *Hori da, hori, bekhatu !*

« Din, dan, balendan ! — Aux portes de l'église, — un homme (est) pendu ; — qu'a-t-il fait ? péché ! — Étranglé la femme ? — Cela n'est pas péché ! — Battu le chien ! — Cela est, cela, le péché ! »

(Mme Marie A., Sare, 22 octobre 1881.)

VARIANTE de l'avant dernière ligne :

Erregeren potchoa zampatu.

« Battu le chien du roi ».

(Saint-Pée, 9 septembre 1882.)

XVI. — *Kukuruku ! — Zer diozu ?*
— *Buruan min. — Zerk egin ?*
— *Acheriak. — Acheria non ?*
— *Berhoan. — Berhoa non ?*
— *Suak erre. — Sua non ?*
— *Urak hil. — Ura non ?*
— *Behiak edan. — Behia non ?*
— *Landan. — Landan zertan ?*
— *Hazi eraiten. — Hazia zertako ?*
— *Olloendako. — Olloak zertako ?*
— *Aphezendako. — Aphezak zertako ?*

— Meza emateko. — Meza zertako?
— Gure arimen salbatzeko!

« Coquerico! — Que dites-vous? — Mal à la tête. — Fait par qui? — Par le renard. — Où est le renard? — Dans le fourré. — Où est le fourré? — Brûlé par le feu. — Où est le feu? — Éteint par l'eau. — Où est l'eau? — Bue par la vache. — Où est la vache! — Dans le champ. — Pourquoi dans le champ? — Pour semer le grain. — Pour quoi le grain? — Pour les poules. — Pour quoi les poules? — Pour les prêtres. — Pourquoi les prêtres? — Pour dire la messe. — Pourquoi la messe? — Pour sauver nos âmes! »

(Mme Eugénie A., Sare, 21 octobre 1881.)

ADDITION intercalaire :

Olloak zertako?
— Arroltzeak egiteko.
— Arroltzeak zertako?
— Aphezendako.

« Pourquoi les poules? — pour faire les œufs. — Pourquoi les œufs? — pour les prêtres. »

(Saint-Pée, 9 septembre 1882.)

XVII. — Akherraren kanta. — La chanson du Bouc.

Akherra hor heldu da
Arthoaren yatera;
Akherrak arthoa :
Akherra khen! khen! khen!
Arthoa gurea zen.

« Le bouc est venu là — pour manger le maïs; — le bouc (mange) le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez! — le maïs était à nous!

Otsoa hor heldu da
akherraren yatera;
otsoak akherra,
akherrak arthoa :
akherra khen! khen! khen!
arthoa gurea zen.

« Le loup est venu là — pour manger le bouc; — le loup (mange) le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez! — le maïs était à nous!

Chakurra hor heldu da
otsoaren yatera;
chakurrak otsoa,
otsoak akherra,
akherrak arthoa :

akherra khen ! khen ! khen !
arthoa gurea zen.

« Le chien est venu là — pour manger le loup ; — le chien (mange) le loup, — le loup le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez ! — le maïs était à nous !

Makhila hor heldu da
chakurraren hiltzera ;
makhilak chakurra,
chakurrak otsoa,
otsoak akherra,
akherrak arthoa :
akherra khen ! khen ! khen !
arthoa gurea zen.

« Le bâton est venu là — pour tuer le chien ; — le bâton (tue) le chien, — le chien le loup, — le loup le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez : — le maïs était à nous !

Sua hor heldu da
makhilaren erretzera ;
suak makhila,
makhilak chakurra,
chakurrak otsoa,
otsoak akherra,
akherrak arthoa :

akherra khen! khen! khen!
arthoa gurea zen.

« Le feu est venu là — pour brûler le bâton; — le feu (brûle) le bâton, — le bâton le chien, — le chien le loup, — le loup le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez! — le maïs était à nous!

Ura hor heldu da
suaren hiltzera;
urak sua,
suak makhila,
makhilak chakurra,
chakurrak otsoa,
otsoak akherra,
akherrak arthoa :
akherra khen! khen! khen!
arthoa gurea zen.

« L'eau est venue là — pour éteindre le feu; — l'eau (éteint) le feu, — le feu le bâton, — le bâton le chien, — le chien le loup, — le loup le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez! — le maïs était à nous!

Idia hor heldu da
uraren edatera;
idiak ura,

urak sua,
suak makhila,
makhilak chakurra,
chakurrak otsoa,
otsoak akherra,
akherrak arthoa :
akherra khen! khen! khen!
arthoa gurea zen.

« Le bœuf est venu là — pour boire l'eau; — le bœuf (boit) l'eau, — l'eau le feu, — le feu le bâton, — le bâton le chien, — le chien le loup, — le loup le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez ! — le maïs était à nous.

Buchera hor heldu da
idiaren hiltzera;
bucherak idia,
idiak ura,
urak sua,
suak makhila,
makhilak chakurra,
chakurrak otsoa,
otsoak akherra,
akherrak arthoa :
akherra khen! khen! khen!
arthoa gurea zen.

« Le boucher est venu — pour tuer le bœuf;

— le boucher (tue) le bœuf, — le bœuf l'eau, — l'eau le feu, — le feu le bâton, — le bâton le chien, — le chien le loup, — le loup le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez ! — le maïs était à nous.

Herioa hor heldu da
bucheraren hiltzera ;
herioak buchera,
bucherak idia,
idiak ura,
urak sua,
suak makhila,
makhilak chakurra,
chakurrak otsoa,
otsoak akherra,
akherrak arthoa :
akherra khen ! khen ! khen !
arthoa gurea zen.

« La mort est venue là — pour tuer le boucher ; — la mort (tue) le boucher, — le boucher le bœuf, — le bœuf l'eau, — l'eau le feu, — le feu le bâton, — le bâton le chien, — le chien le loup, — le loup le bouc, — le bouc le maïs : — ôtez le bouc, ôtez, ôtez ! — le maïs était à nous. »

(E. C., Urrugne, 1er février 1854 ; A.-D., Bayonne, 21 février 1873 ; J. B. père, Ainhoa, 17 octobre 1880.)

XVII. — Irulea. — La Fileuse.

Oi ! Pello, Pello !
logale nauk eta
yinen niza obera ?
— Irun-zan eta
gero, gero, gero ;
irun-zan eta
gero, gero, ba.

« Oh ! petit Pierre, petit Pierre ! — j'ai sommeil, et — viendrai-je au lit ? — File et — ensuite, ensuite, ensuite ; — file et — ensuite, ensuite oui.

Oi ! Pello, Pello !
irun diat eta
yinen niza obera ?
— Astalka-zan eta
gero, gero, gero ;
astalka-zan eta
gero, gero, ba.

« Oh ! petit Pierre, petit Pierre ! — j'ai filé, et — viendrai-je au lit ? — Mets le fil en écheveaux, et — ensuite, ensuite, ensuite ; — mets le fil en écheveaux, et — ensuite, ensuite, oui.

Oi ! Pello, Pello !
ktslaatau diat eta

yinen niza obera ?
— Arilka-zan eta
gero, gero, gero ;
arilka-zan eta
gero, gero, ba.

« Oh ! petit Pierre, petit Pierre ! — J'ai mis le fil en écheveaux, et — viendrai-je au lit ? — Dévide-le, et — ensuite, ensuite, ensuite ; — dévide-le et — ensuite, ensuite, oui.

Oi ! Pello, Pello !
arilkatu diat eta
yinen niza obera ?
— Churi-zan eta
gero, gero, gero ;
churi-zan eta
gero, gero, ba.

« Oh ! petit Pierre, petit Pierre ! — j'ai dévidé le fil, et — viendrai-je au lit ? — Blanchis-le, et — ensuite, ensuite, ensuite ; — blanchis-le, et — ensuite, ensuite, oui.

Oi ! Pello, Pello !
churitu diat eta
yinen niza obera ?
— Izazki-zan eta
gero, gero, gero ;

izazki-zan eta
gero, gero, ba.

« Oh ! petit Pierre, petit Pierre ! — j'ai blanchi le fil, et — viendrai-je au lit ? — Tisse-le, et — ensuite, ensuite, ensuite ; — tisse-le et — ensuite, ensuite, oui.

Oi ! Pello, Pello !
izazki diat eta
yinen niza obera ?
— Pika-zan eta
gero, gero, gero ;
pika-zan eta
gero, gero, ba.

« Oh ! petit Pierre, petit Pierre ! — j'ai tissé, et — viendrai-je au lit ? — Taille l'étoffe et — ensuite, ensuite, ensuite ; — taille l'étoffe, et — ensuite, ensuite, oui.

Oi ! Pello, Pello !
pikatu diat eta
yinen niza obera ?
— Yos-zan eta
gero, gero, gero,
yos-zan eta
gero, gero, ba.

« Oh ! petit Pierre, petit Pierre ! — j'ai taillé

l'étoffe, et — viendrai-je au lit ? — Couds-la, et — ensuite, ensuite, ensuite; — couds-la, et — ensuite, ensuite, oui.

Oi! Pello, Pello!
yosi diat eta
yinen niza obera?
— Argia dun eta
gero, gero, gero;
argia dun eta
gero, gero, ba.

« Oh ! petit Pierre, petit Pierre ! — j'ai cousu, et — viendrai-je au lit ? — Il fait jour, et — ensuite, ensuite, ensuite; — il fait jour, et — ensuite, ensuite, oui ».

(A.-D., Bayonne, 21 février 1874.)





D. — DICTONS CARACTÉRISTIQUES DES VILLAGES

1. *Atanturra handi Bayonako.*
« Grandes tentures, (gens) de Bayonne ».

2. *Pantalou handi Angeluko.*
« Grands pantalons, d'Anglet ».

3. *Oro sorgin Miarritzeko.*
« Tous sorciers, de Biarritz ».

4. *Arrain saltzaile Bidarteko.*
« Vendeurs de poissons, de Bidart ».

5. *Moto zuri Gethariako.*
« Mouchoirs de tête blancs, de Guéthary ».

6. *Chokolat edale Douibaneko.*
« Buveurs de chocolat, de Saint-Jean-de-Luz ».

7. *Moto zikhin Ziburuko.*
« Mouchoirs de tête sales, de Ciboure ».

8. *Oro ohoin Bordagaineko.*
« Tous voleurs, de Bordagain ».

9. *Ohore nahi Urruñaco.*
« Désireux d'honneurs, d'Urrugne ».

10. *Idi adar makur Akotzetako.*
« Cornes de bœufs tordues, d'Accots ».

11. *Mantcheta handi Hendayako.*
« Grandes manchettes, d'Hendaye ».

12. *Ardi zahar yale Biriatuko.*
« Mangeurs de vieilles brebis, de Biriatou ».

13. *Oro ezkondu nahi Olhetako.*
« Tous désireux de se marier, d'Olhette ».

14. *Zoko moko Askaingo.*
« Coins et recoins, d'Ascain ».

15. *Gizon ederra Sarako.*
« Bel homme, de Sare ».

16. *Belhaun buru handi Sempereko.*
« Grosses rotules de genoux, de Saint-Pée ».

17. *Salsa yale Ainhoako.*
« Mangeurs de sauces, d'Ainhoa ».

18. *Tipula salsa yale Suraideko.*
« Mangeurs de sauces à l'oignon, de Souraïde ».

19. *Sisti-sasta Ezpeletako.*
« A coups de poings, d'Espelette ».

20. *Pimpi-pampa Itsasuko.*
« A coups de bâtons, d'Itsassou ».

21. *Arno edale Kamboko.*
« Buveurs de vin, de Cambo ».

22. *Bele yale Halsuko.*
« Mangeurs de corbeaux, de Halsou ».

23. *Chipa chorro Larresoroko.*
« Ablettes au ventre, de Larressore ».

24. *Sazki egile hango bereko.*
« Faiseurs de paniers, de là même ».

25. *Hauzilari yende Ustaritzeko.*
« Gens processifs, d'Ustaritz ».

26. *Arrachina saltzaile Arruntzeko.*
« Vendeurs de chandelles de résines, d'Arraunts ».

27. *Bachera egile Arrangoitzeko.*
« Faiseurs de vaisselle, d'Arcangues ».

(J. B. fils, Ainhoa, 3 mars 1869.)

ADDITIONS ET VARIANTES

1. *Gormant guziak Bayonako.*
« Tous gourmands, de Bayonne ».

2. *Galza churi Angeluko.*
« Pantalons blancs, d'Anglet ».

3. *Sorginkeria Miarritzeko.*
« Sorcellerie, de Biarritz ».

4. *Moto zuri Bidarteko.*
« Mouchoirs de tête blancs, de Bidart ».

5. *Dena sorgin Getariako.*
« Tout sorciers, de Guéthary ».

6. *Mintzazaile eder Sarako.*
« Beaux parleurs, de Sare ».

7. *Tipula yale Suraideko.*
« Mangeurs d'oignons, de Souraïde ».

8. *Sistakeria Ezpeletako.*
« Batailles de mains, d'Espelette ».

9. *Gerezi saltzaile hainitz Itsasuko.*
« Beaucoup vendeurs de cerises, d'Itsassou ».

20. *Azkor-kakor Itsasuko.*
« Querelles et coups, d'Itsassou ».

21. *Sorgin beldur hainitz Yatsuko.*
« Beaucoup de peur des sorciers, de Jatsou ».

22. *Gormant handi Kamboko.*
« Grands gourmands, de Cambo ».

23. *Esne saltzaile hainitz Halsuko.*
« Beaucoup vendeurs de lait, de Halsou ».

23. *Sazki egile Larresoroko.*
Faiseurs de paniers, de Larressore ».

25. *Arno edale Ustaritzeko.*
« Buveurs de vin, d'Ustaritz ».

26. *Dantzari handi Arruntseko.*
« Grands danseurs, d'Arraunts ».

29. *Cafe edale handi Milafrankako.*
« Grands buveurs de café, de Villefranche ».

30. *Dena makhila Arkangoitzeko.*
« Tous (avec) le bâton, d'Arcangues ».

31. *Asto hainitz Mugerreko.*
« Beaucoup ânes, de Mouguerre ».

32. *Oro erreka Bidarraiko.*
« Tout ravins, de Bidarray ».

33. *Kaputcha tcharra Baigorriko.*
« Mauvais capuchons, de Baigorry ».

(Forêt d'Ustaritz, 22 avril 1869.)





E. — CHANTS DE QUÊTE

I

Le dimanche de la Chandeleur (2 février ou jours suivants) les enfants de la commune de Sare se rendaient, il y a une cinquantaine d'années, au pont de Portua, situé à l'entrée du bourg principal sur la route de Bayonne, et là, ils s'amusaient à se jeter des pierres d'un bout du pont à l'autre. Cet amusement a eu trop souvent de déplorables conséquences.

Le même soir, ils se réunissaient et parcouraient le village en tenant à la main de grands bâtons au bout desquels étaient fichées des chandelles de résine, et ils chantaient :

Igande chiribitakoa,
Goizik afaritaina !
Eltzean urde kochko :
Guzietan mama gocho !

« Le dimanche de la Chandeleur, — celui qui fait souper de bonne heure ! — Dans le pot un morceau de porc : — partout l'excellente mangeaille ».

(M. C. Dihursubéhère, Sare, 21 octobre 1881.)

II

Dans le pays de Soule, les enfants, armés de bâtons, parcourent les villages le premier jour de l'an en frappant aux portes et en chantant :

Pika, haur ! haur ! haur ! haur !
Sagar eta intzaur !
Pika hera ! hera !
Sagar eta pera !
Estrena
Ahalik haboroena !
Besterik ezpada,
Artho tresna !

« Pie ! *haur, haur, haur, haur !* — Pomme et noix ! — Pie ! *hera ! hera !* — Pomme et poire ! Étrennes ! — Le plus possible ! — S'il n'y a pas d'autre chose, — des tresses de maïs ! »

(Archu, 13 novembre 1854.)

M. J.-D.-J. Sallaberry me fait observer que, dans certains endroits, cette coutume s'observe, non le jour de l'an, mais le jour des rois (en souletin *Apharizio*).

III

Dans quelques communes de la Soule, les jeunes gens se présentent, le soir du 24 décembre, devant les maisons où il est né un enfant dans le courant de l'année, et chantent ce qui suit :

Sühülao liu lao !
Etcheto gainean sühülao !
Etcheto gaincko haurtto hori
Zilhar kaideretan dago :
Zilhar eta zilhar tresnak,
Etcheu behar direu gaizak ;
Etcheto gaincko haurtto hori
Aingürien bihotzeko :
Etcheto gaineko jaun anderiak,
Hoiek dira zirentako !

« *Sühülao ! liu lao !* — Sur la maisonnette *sühülao !* — Cet enfant d'en haut de la maisonnette — demeure sur des siéges d'argent ; — argent et objets d'argent, — les choses nécessaires à la maison ; — cet enfant d'en haut de la maisonnette — (est) pour le cœur des anges. — Monsieur et Madame d'en haut de la maisonnette — ces (chants) sont pour vous ! »

(Archu, 13 novembre 1854.)

M. Sallaberry m'écrit que cet usage n'existe pas en Soule, mais, à sa connaissance, dans le pays de Mixe et à Saint-Palais. Il corrige *chirulao, etchetto, ainguiien.*

IV

Lorsque les quêteurs sont contents de la quête, ils chantent :

Etchek' anderia, eman düzü ederki,
Kumpañak ere badaki;
Zelian sarthüren zira hamabi aingürüeki.

« Dame de la maison, vous avez donné bellement, — et la compagnie le sait ; — vous entrerez au ciel avec douze anges ».

Si les quêteurs sont mécontents, ils chantent, au contraire :

Etchek' anderia, eman düzü tcharki,
Kumpañak ere badaki;
Ifernian sarthüren zira hamabi debrüeki.

« Dame de la maison, vous avez donné chichement, — et la compagnie le sait ; — vous entrerez en enfer avec douze diables ».

(Sallaberry, 18 mai 1883.)



IV

DEVINETTES



IV

DEVINETTES

On ne m'a pas donné, en Labourd, de formule générale pour proposer des devinettes. M. Cerquand a recueilli les suivantes que lui ont adressées des instituteurs de la Soule :

Zũk papaita, nik papaita ;
Zũk gaizatto, nik gaizatto.
Zer da ?

« Vous (une) devinette, moi (une) devinette ; — vous, (une) petite chose ; moi, (une) petite chose. — Qu'est-ce ? »

Nik papaita, zũk papaita ;
Nik beitakit gaiza,

Zũk ere beltũ bada beste gaiza.
Zer da ?

« Moi (une) devinette, vous (une) devinette ; — moi, comme je sais une chose, — vous aussi peut-être une autre. — Qu'est-ce ? »

M. Antoine d'Abbadie de son côté a communiqué à M. Webster la formule suivante :

Hik papaita, nik papaita ;
hik badakik gaizatto bat
eta nik bestetto bat.

« Toi (une) devinette, moi (une) devinette ; — toi, tu sais une petite chose — et moi une petite autre ».

Si l'on ne peut pas deviner, on répond *ukho !* ce qui équivaut à « je donne ma langue aux chiens » ou au latin *nego.*

---

1. *Egunaz zuhubi eta gabaz haga. — Abulleta.*

« Échelle le jour et perche la nuit. — Le lacet d'un corset ».

(Augustin Etcheberry, Sare, 22 octobre 1881.)

VAR. : *Egunez eskalera, eta gaubez luze. — Ayubetia.*

« De jour escalier, et de nuit long et droit ».

(DEMÓFILO, 7.)

2. *Oihanialakuan etcherat soz eta etcherakuan oihanialat. — Ahüntzaren adarrak.*

« En allant au bois, ce qui regarde vers la maison et en allant à la maison vers le bois. — Les cornes de la chèvre ».

(Cerquand, 17, 35, 46.)

Dans une variante recueillie par M. d'Abbadie, il y a « le bouc » *akherra* au lieu de « la chèvre ».

3. *Egunaz aragi yaten eta gabaz athe chokoan. — Akhiloa.*

« Ce qui est pendant le jour à manger de la viande et pendant la nuit dans le coin de la porte. — L'aiguillon ».

(Marceline X., d'Espelette, dix-neuf ans, 16 octobre 1880.)

4. *Mündia üngüratzen dian gaiza. — Argizagia.*

« La chose qui fait le tour du monde. — La lune ».

(Cerquand, 12.)

5. *Ontzi batean bi edari elkharrekin nahasi gabe. — Arroltzea.*

« Dans un vase deux boissons qui ne se mêlent pas l'une avec l'autre. — L'œuf ».

(Augustin Etcheverry, Sare, 21 octobre 1881.)

6. *Gambara churi brodetan gakhorik gabe zerratu. — Arroltzea.*

« (Une) chambre blanche (toute) brodée fermée sans clef. — L'œuf ».

(Marianne X., Sare, 22 octobre 1881.)

Var. : *Gilza bako serralla.*

« Une serrure sans clef ».

(Demófilo, 1.)

7. *Haragia kampoan, larrua barnean. — Arrochina.*

« La chair en dehors, la peau en dedans. — La chandelle de résine ».

(Mme Eugénie A., Sare, 22 octobre 1881.)

8. *Yaun bat bethi kaka egiten hari. — Arrachina.*

« Un monsieur qui est toujours à faire caca. — La chandelle de résine ».

(Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.)

9. *Huran gañen glorius eta lürraren ikhustiak hiltzen. — Arraña.*

« Splendide sur l'eau et qui meurt en regardant la terre. — Le poisson ».

(Cerquand, 18.)

10. *Etchian hamasei abizpa algarren khantian egoiten eta ebilten eta ez sekulan algar hounkitzen.* — *Arhe bortzak.*

« Seize sœurs à la maison, demeurant l'une près de l'autre et marchant et ne se touchant jamais. — Les dents de la herse ».

(Cerquand, 16.)

11. *Punta, eta punta bi; atzian zulo bi.* — *Artasiyak.*

« Pointe, et deux pointes; derrière deux trous. — Les ciseaux ».

(Demófilo, 9.)

12. *Laur beharri, sabela egarri.* — *Aska.*

« Quatre oreilles, le ventre affamé. — Le pétrin ».

(M. A. d'Abbadie.)

13. *Jaun bat lephuareki eta bürü gabe, bi besueki eta zankho gabe.* — *Athorra.*

« Un monsieur avec le cou, et sans tête, avec deux bras et sans jambes. — La chemise ».

(Cerquand, 39.)

14. *Egunaz kantuz gabaz lo dagona.* — *Hauskoa.*

« Ce qui chante le jour et dort la nuit. — Le soufflet ».

(Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.)

15. *Debria zokhotik soz. — Bala arkabusan.*

« Le diable qui regarde (du fond) du coin. — La balle dans l'arquebuse ».

(Cerquand, 29.)

16. *Sasian hazia eta urean hezia. — Azania.*

« Ce qui a poussé dans le fourré et qui a été dompté dans l'eau. — La roue d'un moulin ».

(Augustin Etcheberry, Sare, 22 octobre 1881.)

17. *Basoan jayo, basoan azi, etchera etorri eta bera nagosi. — Alkatiyaren bastoya.*

« Né dans le bois, grandi dans le bois, venu à la maison et (là) seul maître. — Le bâton de l'alcade ».

(Demófilo, 12.)

Var. : *Basuan jayo, basuan azi, errira etorri, eta bera nauzi. — Zigorra.*

« Né dans la forêt, grandi dans la forêt, venu au pays et (là) seul maître. — La verge (de l'alcade) ».

(Demófilo, 4.)

Des définitions analogues s'appliquent à la roue d'un moulin (cf. n° 16) et au joug (cf. n° 74).

18. *Miñjera miñje, ezta piperra; bitzarrak daukaz, ezta gizona. — Berakatza.*

« Il pique pique, et n'est pas du poivre (ou du piment) ; il a des barbes et n'est pas un homme. — L'ail ».

(Demófilo, 2.)

19. *Laur titiriti, bi taratata, urkhila eta histupa. — Behia.*

« Quatre *titiriti*, deux *taratata*, fourche et étoupe. — La vache ».

(Jeanne-Marie Osacar, Ainhoa, 16 octobre 1880.)

20. *Laur andere dantzan, yaun bat erdian. — Behiaren errapia.*

« Quatre dames en danse, un monsieur au milieu. — Les pis de la vache ».

(Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.)

21. *Laur ithurri mendi baten azpian. — Behiaren errapia.*

« Quatre fontaines sous une montagne. — Les pis de la vache ».

(Marie X..., sept ans, Ainhoa, 16 octobre 1880.)

Var. : *Mana azpi batian lau dama.*

« Sous une montagne, quatre dames ».

(Demófilo, 6.)

Deux variantes recueillies par M. Léon H. à Cambo, le 19 octobre 1881, portent l'une :

Laur tiroir azpian zubi bat gainean « quatre tiroirs dessous, un pont dessus ».

Et l'autre :

Zubi baten azpian laur ithurri « sous un pont quatre fontaines ».

22. *Übaitzian busti gabe igaraiten dena. — Chahala amaren sabelian.*

« Ce qui passe dans la rivière sans se mouiller. — Le veau dans le ventre de sa mère ».

(Cerquand, 27.)

23. *Arbolerik handienerat igaiten da eta putzu ttikienean ithotzen. — Chinaurria.*

« Ce qui monte sur les plus grands arbres et se noie dans les plus petits puits. — La fourmi ».

(Alexandre X., Ainhoa, 17 octobre 1880.)

24. *Han salto, hemen salto, Maria ñimiño beltch. — Kukusoa.*

« Un saut là, un saut ici, une petite Marie noire. — La puce ».

(Marceline X., Ainhoa, 15 octobre 1880.)

Une variante (Cerquand, 3, 38) porte *Jaun gorri bilaizi* « un monsieur rouge tout déshabillé ».

25. *Laur andre, jaun bat erdian, bethi algarren ondotik lasterrez, eta algar behinere ez atzamaiten.* — *Kurkuria* ou *kruzeidiak* ou *astalkeiak.*

« Quatre dames avec un monsieur au milieu, qui courent toujours vite l'une après l'autre et ne s'attrapent jamais. — Le dévidoir ».

(M. A. d'Abbadie.)

VAR. : *Lau damatcho alkarren atzian, eta alkarri izutu ezin.* — *Aulikie.*

« Quatre petites dames l'une derrière l'autre, et ne pouvant se dépasser l'une l'autre ».

(DEMÓFILO, 11.)

26. *Ahotik behatu eta tripak ageri.* — *Eltzea.*

« Ce qui regarde par la bouche et montre les tripes. — Le pot ».

(Augustin Etcheberry, Sare, 21 octobre 1881.)

27. *Hortzak behera eta ahua goiti.* — *Eskalampua.*

« Les dents en bas et la bouche en haut. — Le sabot ».

(J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1883.)

Cf. le n° 77 (le pied).

28. *Gona motz, gingila luze. — Ezkila.*

« Jupon court, jambe longue. — La cloche ».

(Mme Eugénie A., Sare, 22 octobre 1881.)

29. *Mündü huntan den gaizarik zalhiena, deüsek arrestatzen ahal eztiena. — Ezpiritia.*

« La plus agile de toutes les choses du monde, que rien ne peut arrêter. — L'esprit ».

(Cerquand, 22.)

30. *Mündia bertanenik üngüatzen dian gaiza. — Fama gaichtüa.*

« La chose qui se répand tout de suite autour du monde. — La mauvaise renommée ».

(Cerquand, 24.)

31. *Ithurriratekoan khantaz eta etcheratekoan nigarrez. — Pegarra.*

« Ce qui chante en allant à la fontaine et pleure en revenant à la maison. — La cruche ».

(M. Gustave L., Sare, 13 octobre 1881.)

Une variante porte *irriz* « ce qui rit » au lieu de *khantaz*.

32. *Seküla izan ez izanen eztena. — Gathiaren beharrian sagü habia.*

« Ce qui n'a jamais été et ne sera jamais. — Le nid d'une souris dans l'oreille d'un chat ».

(Cerquand, 4.)

33. *Aita latz, ama beltz, larrua gorri, umea churi. — Gaztaina.*

« Le père rugueux, la mère noire, la peau rouge, l'enfant blanc. — La châtaigne ».

(Voiture du courrier de Sare, 11 octobre 1881.)

VAR. : *Aita latza, ama baltza, iñudia zuria, umia zuriagua.*

« Le père rugueux, la mère noire, la gouvernante blanche, le fils plus blanc ».

(DEMÓFILO, 3.)

34. *Churi churi latzko pensatzeko gaichto. — Gatza.*

« Blanc blanc rugueux, mauvais à penser. — Le sel ».

(Mme Eugénie A., Sare, 22 octobre 1881.)

Cf. la définition de la pie (n° 67).

35. *Bi hagen gainean trunko bat, trunkoaren gainean mendi bat, mendiaren gainean chara bat, eta chararen artean ardiak alha. — Presuna.*

« Sur deux perches un tronc, sur le tronc une

montagne, sur la montagne un taillis, dans le taillis des brebis au pâturage. — Une personne ».

(Alexandre X., douze ans, Ainhoa, 17 octobre 1880.)

VARIANTES : 1° *Lürren gañen phala, phalan gañen makhila, makhilan gañen zorrua, zorron gañen eihera. — Gizuna.*

« Sur la terre la pelle, sur la pelle le bâton, sur le bâton le sac, sur le sac le moulin. — L'homme ».

(Cerquand, 8.)

2° *Labearen gainean chiminea, chiminearen gainean leihoak, leihoen gainean plaza, plazaren gainean phenzea, phenzean ardiak alha. — Presuna baten burua.*

« Sur le four la cheminée, sur la cheminée les fenêtres, sur les fenêtres la place, sur la place la prairie, dans la prairie des brebis au pâturage. — La tête d'une personne ».

(Voiture du courrier de Sare, 11 octobre 1881.)

36. *Etchen ichilik, oihanian kankaz. — Haizkora.*

« Silencieux à la maison, bruyant au bois. — La hache ».

(Cerquand, 53.)

Dans quelques variantes, la définition est la même que pour les cornes de la chèvre (n° 2) :

Oihaneratekoan etchera beira eta etcheratekoan oihanera.

« Ce qui regarde vers la maison en allant au bois et vers le bois en revenant à la maison ».

Basuan daguanian, etchera begira, eta etchian daguanian, basora begira.

« Quand il est au bois, il regarde à la maison; et quand il est à la maison, il regarde au bois ».

(Demófilo, 5.)

37. *Aita guriaren kapa oro bethatchũ. — Hegatza.*

« La cape de notre père toute en morceaux. — Le toit ».

(Cerquand, 30.)

Voir le n° 73.

38. *Kamara baten barnean lau andre ezin atheratuz. — Heltchaurra.*

« Dans une chambre quatre dames qui ne peuvent sortir. — La noix ».

(Marie Osacar, Ainhoa, 16 octobre 1880.)

Var. : *Lau damatcho cuarto batian.*

« Quatre petites dames dans une chambre ».

(Demófilo, 13.)

39. *Gelatcho, eta gelatcho; gela bakotchian damatcho. — Pinua.*

« Chambrette et chambrette; dans chaque chambre sa petite dame? — Le (fruit du) pin ».

(Demófilo, 8.)

40. *Mündian den gaizarik beltzena eta itsusiena. — Herioa.*

« La plus laide et la plus noire de toutes les choses du monde. — La mort ».

(Cerquand, 13.)

41. *Erregeren aitzinian igaraiten, umajerik egin gabe. — Hora.*

« Ce qui passe devant le roi sans lui rendre hommage. — Le chien ».

(Cerquand, 2.)

42. *Bethi dabilana secula baratzeko. — Hura.*

« Ce qui marche toujours pour ne jamais s'arrèter. — L'eau ».

(Cerquand, 19.)

43. *Guatzan, guatzan! gauden, gauden! tchostan, tchostan! — Hura, harria, arraña.*

« Allons, allons! Demeurons, demeurons!

Jouons, jouons! — L'eau, la pierre, le poisson ».

(Cerquand, 50.)

44. *Bethi ernari, behinere ezin erdi.* — *Hurra.*

« Toujours pleine et n'accouchant jamais. — La noisette ».

(M. d'Abbadie.)

45. *Üda oro khantatzen eta negian hiltzen dena.* — *Ilharhotia.*

« Ce qui chante tout l'été et meurt l'hiver. — La cigale ».

(Cerquand, 26.)

46. *Ithurriratekoan etcherat so eta etcheratekoan ithurrira.* — *Iphurdia.*

« Ce qui regarde vers la maison en allant à la fontaine et vers la fontaine en allant à la maison. — Le derrière ».

(Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.)

On a vu que la définition s'applique à d'autres objets (nos 3 et 32).

47. *Ehun adar, berrehun adar, Martin punta latz.* — *Iratzea.*

« Cent cornes, deux cents cornes, Martin à pointes rugueuses. — La fougère ».

(Mme Eugénie A., Sare, 22 octobre 1881.)

VARIANTE : *Tchipian bühürri, handian farfail.* — *Iratzia.*

« Tordu quand il est petit, plumeux quand il est grand. — La fougère ».

(Cerquand, 44.)

48. *Errekan behor churia.* — *Irina askan.*

« La jument blanche dans le ruisseau. — La farine dans le pétrin ».

(Marie X., sept ans, Ainhoa, 17 octobre 1880.)

49. *Ikusten dut, ondoan dut eta ezin atseman.* — *Itzala.*

« Je la vois, je l'ai près de moi et je ne puis l'attraper. — L'ombre ».

(Alexandre X., douze ans, Ainhoa, 16 octobre 1880.)

50. *Larrün barnen athorra.* — *Khandera.*

« La chemise sous la peau. — La chandelle ».

(Cerquand, 48.)

VARIANTE : *Larrua barnean eta haragia kampoan.*

« La peau dedans et la chair dehors ».

(Augustin Etcheberry, Sare, 22 octobre 1881.)

51. *Otsoa larrera goiti.* — *Khea.*

« Le loup en haut de la lande. — La fumée ».

(Marie X., Ainhoa, 17 octobre 1880.)

VARIANTE : *Chingola mingola phareten gora. — Khea.*

« Rubans et flocons (?) en haut des murs. — La fumée ».

(Augustin Etcheberry, Sare, 22 octobre 1881.)

52. *Dena puskaz egina, punturik gabe. — Labea.*

« Tout fait de morceaux, sans joints. — Le four ».

(Pierre G., Sare, 13 octobre 1881.)

53. *Etcheko yaun ezpaña handi. — Lakatza.*

« Maître de maison à grande lèvre. — La crémaillère ».

(Marceline X., Ainhoa, 16 octobre 1880.)

VARIANTES : 1° *Atcho chahar chahar bat ezpain makhur batekin.*

« Une petite vieille vieille avec une lèvre recourbée ».

(Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.)

2° *Etchian emazte bat lüze, beltz, ezpañ okher bateki. — Laratza.*

« A la maison une femme longue, noire, avec une lèvre de travers ».

(Cerquand, 20.)

54. *Gure zamari churia hegiz hegi ebilten.* — *Lanhoa.*

« Notre cheval blanc qui marche de crète en crète. — Le brouillard ».

(Cerquand, 5.)

55. *Churia bada eztu irina, beltcha bada eztu ikhatza, mintzaazten du mihiik eztu, kurritzen du zamariik eztu.* — *Letra.*

« S'il est blanc, il n'a pas de farine; s'il est noir, il n'a pas de charbon; il fait parler, il n'a pas de langue; il court, il n'a pas de cheval. — La lettre ».

(Marceline X., Ainhoa, 16 octobre 1880.)

VAR. : *Tchoi pintatü, etchen sarthü, ez mintzatü, mezia deskargatü.*

« (Un) oiseau peint, qui entre dans la maison, ne parle pas (et) décharge son message ».

(Cerquand, 47.)

56. *Egun egun itchuli hi taulaz eztali.* — *Liburuya.*

« Ce qu'on tourne journellement (et) qui est entre deux planches. — Le livre ».

(Marceline X., Ainhoa, 16 octobre 1880.)

57. *Antchuan churi, bildotchean gorri, ardian beltch. — Marthotsa.*

« Blanc à (l'âge de) l'agnelet, rouge à (celui de) l'agueau, noir à (celui de) la brebis. — La mûre ».

(Marceline X., Ainhoa, 16 octobre 1880.)

58. *Hurilakuan tripa uzten, etcherat utzuli ondoan arrabartzen. — Matalaza.*

« Ce qui en allant à l'eau laisse ses tripes et les reprend en revenant à la maison. — Le matelas ».

(M. A. d'Abbadie.)

59. *Bethi leihorreañ eta bethi bustia. — Mihia.*

« Toujours à l'abri et toujours humide. — La langue ».

(Alexandre X., Ainhoa, 17 octobre 1880.)

60. *Itsasuan edan eta bortian pichegiten. — Odeia.*

« Ce qui boit dans la mer et fait pipi dans la montagne. — Le nuage ».

(Cerquand, 9.)

61. *Laur zango goiti, laur zango beheiti, erdian pump ! — Ohea.*

« Quatre pieds en haut, quatre pieds en bas, au milieu *poump* ! — Le lit ».

(Marianne X., Sare, 22 octobre 1881.)

VAR. : *Laur zango gainean, erdian churia, harat salto.*

« Quatre pieds en haut, au milieu du blanc, où l'on saute ».

(M. Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.)

62. *Gizon ttiki, chapel handi. — Onyua.*

« Petit homme, grand chapeau. — Le champignon ».

(Marie Osacar, Ainhoa, 16 octobre 1880.)

63. *Borontian makhila urthe oroz adarra sortzen. — Orkhatza.*

« (Ce qui a) sur le front un bâton qui pousse un rameau tous les ans. — Le chevreuil ».

(Cerquand, n° 11.)

64. *Mendira gora hutsik eta beheitikoan kargaturik. — Orrazea.*

« (Ce qui) monte la montagne à vide et qui redescend chargé. — Le peigne ».

(Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.)

VAR. : *Luze eta mehar, mundu guziak hi behar.*

« Long et maigre, tout le monde a besoin de toi ».

(A. Etcheberry, Sare, 21 octobre 1881.)

65. *Edozein goratasunetik erortzen da eta ezta hausten, urerat botatu eta berehala hausten da.* — *Papera.*

« Il tombe de n'importe quelle hauteur et ne se rompt pas ; jeté à l'eau, il se rompt tout de suite. — Le papier ».

(Alexandre X., Ainhoa, 17 octobre 1880.)

Var. : *Harriala urthuk ez hausten, huriala urthuk eta hausten.*

« Jeté sur la pierre et non rompu ; jeté à l'eau et rompu ».

(Cerquand, 23.)

66. *Hertsirik makhila eta hedaturik teilatua.* — *Parasola.*

« Serré bâton et étendu toit. — Le parasol ».

(Mme Marie A., Sare, 23 octobre 1881.)

67. *Gizon bat lerden lerdena, bürü gañian bilho bakhoitch bateki chüt chüti.* — *Phertika.*

« Un homme maigre maigre, avec un seul cheveu sur la tête, debout debout. — L'aiguille enfilée ».

(M. d'Abbadie.)

Var. : J'en ai recueilli plusieurs ; les différences sont peu importantes. L'une porte *bizar bakhoitz*

bateki « avec un seul poil de barbe » ; une autre ne contient pas le mot *mehe* « maigre » ou *lerden* « effilé » ; une autre met *andere* « dame » au lieu de *gizon* « homme ».

68. *Churichko belchko pentsatzeko gaichtochko.* — *Pika.*

« Blanchâtre, noirâtre, malaisé à penser. — La pie ».

(Marceline X., Ainhoa, 16 octobre 1882.)

69. *Ferdia badu, ezta muskerra; churia badu, ezta papera; bizarra badu, ezta gizona.* — *Phorruya.*

« S'il est vert, ce n'est pas un lézard; s'il est blanc, ce n'est pas du papier; s'il a de la barbe, ce n'est pas un homme. — Le poireau ».

(Marceline X., Ainhoa, 16 octobre 1880.)

VAR. : Au lieu de *papera* « papier », on dit aussi *elhurra* « la neige » et *irina* « la farine ».

70. *Abitia oro gerrenez.* — *Sagarroia.*

« (Ce qui a) l'habit tout de broches. — Le hérisson ».

(Cerquand, 15.)

71. *Sekūla lanik ez egiten eta nun nahi janhari franko.* — *Sūgia.*

« (Ce qui) ne travaille jamais et mange beaucoup où il veut. — Le serpent ».

(Cerquand, 25.)

72. *Egun orotan khakha egiten eta arratsen khakhaz bere buria gordatzen. — Suya.*

« (Ce qui) fait caca tout le jour et se cache le soir dans son caca. — Le feu ».

(M. d'Abbadie.)

Var. : 1° Une variante, communiquée le 19 octobre 1881, par M. Léon H. de Cambo, est moins vulgaire de forme : elle dit *lanean hari dena* « ce qui travaille » et *lanaz* « dans son travail ».

2° *Bere estalgia janharitako* « Ce qui a pour nourriture son vêtement ».

(Cerquand, 15.)

3° *Arratsan bezti eta goizean bilaizten* « Ce qu'on habille le matin et qui est déshabillé le soir ».

(Cerquand, 6 et 40.)

73. *Dena erregebide, dena erregebide eta orga aberiak ezin pasa. — Teilatua.*

« Tout grande route, tout grande route, et où ne peuvent passer ni charrettes ni bestiaux. — Le toit ».

(Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.)

Voir le n° 37.

74. *Ezta musika eta musika egiten du. — Uzkerra.*

« Ce n'est pas un (instrument de) musique et il fait de la musique. — Le pet ».

(Marianne X., Ainhoa, 17 octobre 1881.)

75. *Sasian hazia buruain punttan hezia. — Uztarria.*

« Semé dans le buisson, dompté au bout de la tête. — Le joug ».

(Mme Eugénie A., Sare, 22 octobre 1881.)

76. *Ithurrira edatera yoan eta ez edan. — Yoarea.*

« (Ce qui) va à la fontaine pour boire et n'y boit pas. — La clochette (au cou de la vache) ».

(Marceline X., Ainhoa, 16 octobre 1881.)

Var. : 1° *Ithurrirat kantuz dohana eta kantuz itzultzen dena.*

« Ce qui va à la fontaine en chantant et qui en revient en chantant ».

(Léon H., Cambo, 19 octobre 1881.)

2° *Urera marrumaka gaten eta edan gabe etcherat ethortzen.*

« (Ce qui) va à l'eau en criant et vient à la maison sans boire ».

(Augustin Etcheberry, Sare, 22 octobre 1881.)

3° *Zer dala ta zer dala, ure edaten gaten dana ta urik edan bârik etorten dana. — Arrana.*

« (Dis-moi) qu'est-ce et qu'est-ce qui va boire l'eau et qui revient sans avoir bu d'eau ».

(Demófilo, 13.)

77. *Bizkarra aitzinian sabela gibelian. — Zankhua.*

« Le dos devant et le ventre derrière. — Le pied ».

(Cerquand, 49.)

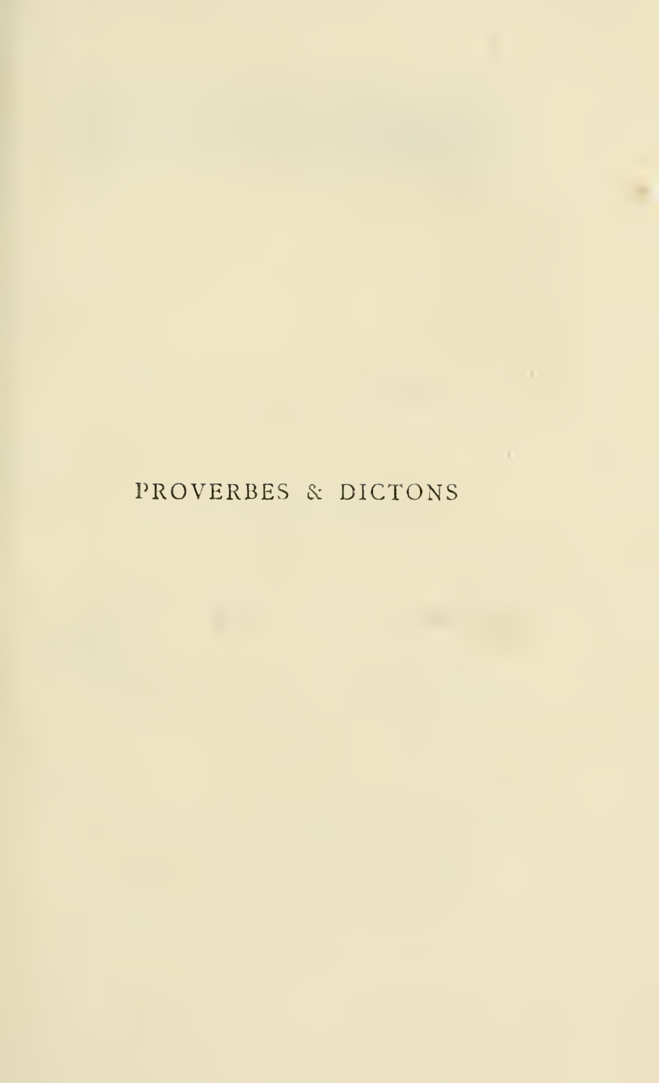
Cf. le n° 28 (le sabot).

78. *Nuat hua, bühüria ? — Zer diok, ürkhatia ? — Gaña jauzten banitzaik, hautzeko deiat büria ! = Zia eta Sugia.*

« Où vas-tu, tordu ? — Que dis-tu, pendu ? — Si je te tombe dessus, je te briserai la tête ! = Le gland et le serpent ».

(Cerquand, 52.)





PROVERBES & DICTONS



V

PROVERBES & DICTONS

A. — PROVERBES GÉNÉRAUX

1. *Acheria predikatzen denean ari, gogo emak eure oiloari.*

« Quand le renard se met à prêcher, fais attention à ta poule ».

(O. s.)

2. *Acheriak, buztana luze, bera bezala bertzeak uste.*

« Le renard, (ayant) la queue longue, pense que les autres (sont) comme lui ».

(Alm. 1879.)

VAR. : *Gure gatuak* (Fabre) « notre chat ».

3. *Acheriari narrua edegi, baya azturak ez.*

« Au renard la peau (peut être) enlevée, mais les habitudes, non ».

(Francisque Michel, *App.*)

4. *Adiskidea zaharrik, kontua berririk.*

« L'ami vieux, le compte nouveau ».

(O.)

5. *Adiskidea gauza tchipian behar da phorogatu, handian emplegatu.*

« L'ami doit être éprouvé daus la petite chose, employé dans la grande ».

(O.)

6. *Adiskide zaharra berriagatik eztutzala.*

« Ne quitte pas le vieil ami pour le nouveau ».

(O. s.)

7. *Aguian zerrana ezadin engana.*

« Celui qui dit « puisse-t'il être ! » ne se trompa pas ».

(O.)

8. *Agineau min dabenak miia ara.*

« Celui qui a mal à la dent y (porte) la langue ».

(Garibay.)

Var. : *Horak non mina han mihia.*

« Le chien (a) la langue là où (il a) mal ».

(O.)

9. *Aita bilzaleari seme barreiari.*

« Au père qui amasse, fils prodigue ».

(O.)

10. *Haizez izorra zedina putzez erdi zedin.*

« Celle qui s'engrossa de vent accoucha de vesses ».

(O. s.)

11. *Achea nora, capea ara.*

« Où le vent, là le manteau ».

(Fr. Michel, *App.*)

12. *Haize hegoa, andrearen gogoa.*

« Le vent du sud, la pensée de la femme ».

(Vulg.)

13. *Aitzean jaiak aitzera nai.*

« Celui qui est né dans la pierre veut (retourner) à la pierre ».

(Is.)

14. *Alaba ezkont ezak nahi denean, semea ordu denean.*

« Marie ta fille quand elle le veut, ton fils quand il y en a l'occasion ».

(O.)

15. *Amak irin balu ophil balaidi.*

« Si ma mère avait de la farine, elle ferait des gâteaux ».

(O.)

16. *Amorezko ezkontzea dolorezko bizitzea.*

« Mariage d'amour, vie de douleur ».

(Isasti.)

Var. : *Urthaur dira amorez ezkontzea eta urrikitzea.*

« Le mariage d'amour et le repentir sont de la même année ».

(O.)

17. *Ancho limosnari, urde ebatsiaren oinak dematza beharrari.*

« Ancho (est) un faiseur d'aumônes : il donne au pauvre les pieds du cochon volé ».

(O.)

18. *Aphezak azken hitza bere.*

« Le prêtre (dit) la dernière parole pour lui-même ».

(O.)

19. *Ardi bilha adi nahiz bake, otsoak yan ezake.*

« Fais-toi brebis en voulant la paix, le loup te mangera ».

(O. s.)

20. *Harotzaren etchean, zurezco gerrena.*

« Dans la maison du forgeron, la broche (est) de bois ».

(Alm. 1879.)

21. *Arraika ahuntzari, agozke kaparrari.*

« Suis la chèvre, tu demeureras dans le buisson ».

(O.)

22. *Arraina eta arrotza, heren egunak karatzez, kampora deragotza.*

« Le poisson et l'hôte, sentant mauvais au bout de trois jours, sont à jeter dehors ».

(O.)

23. *Arreba biz etchea bethe.*

« De deux sœurs la maison pleine ».

(O.)

24. *Harri erabilik eztu biltzen goroldirik.*

« Pierre traînée ne ramasse pas de mousse ».

(D'Artayet.)

25. *Artzainak samurtu gasnak agertu.*

« Les pasteurs se fâchent, les fromages le montrent ».

(Alm. 1879.)

26. *Asiak egina dirudi.*

« Le commencé paraît fini ».

(Fr. Michel, *App.*)

27. *Asko badok, asko bearko dok.*

« Si tu as beaucoup, tu auras besoin de beaucoup ».

(Garibay.)

28. *Aski dakik bizitzen badakik.*

« Tu sais assez, si tu sais vivre ».

(O. s.)

29. *Atzearen behiak erroa handi.*

« La vache de l'étranger a le pis gros ».

(O.)

Var. : *Lagunaren beyak erroa luze.*

« La vache du camarade a le pis long ».

(Isasti.)

30. *Atzerri, otserri.*

« Pays d'étranger, pays de loup ».

(O.)

31. *Aurhide biren alhor artean ungi dago zedarria.*

« La borne demeure bien entre les champs de deux frères ».

(O.)

32. *Haurrak hazi, nekeak hasi.*

« Les enfants nourris, les peines commencent ».

(O.)

33. *Haz-nezak egungo haragiaz, atzoko ogiaz eta yazko arnoaz, eta: medikua, bihoaz!*

« Nourris-moi de la viande d'aujourd'hui, du pain d'hier, et du vin de l'an passé et : médecin, allez-vous en ! ».

(Fr. Michel, *Pays.*)

34. *Baigorrin bachera lurrez; nik baragei nuenean, urrez.*

« A Baigorri la vaisselle (est) de terre ; quand j'avais un fiancé pour là, elle était d'or ».

(O.)

Var. : *Urruneko eltzea urhez, hara orduko lurrez.*

« Le pot de loin (est) d'or ; pour quand (on) y (est), (c'est) de (la) terre ».

(Vulg.)

35. *Balizko oleak burniarik egin eztaroa.*

« La forge de « s'il y avait » ne fait ordinairement pas de fer ».

(Garibay.)

36. *Bago erorira egurkari guziak laster ari dira.*

« Au hêtre tombé, tous les chercheurs de bois courent vite ».

(O.)

Var. : 1° *Aritz er[illegible]riari orok egur.*

« Au chêne tombé tous (prennent) le bois ».

(Is.)

2° *Lurreko arbolatik aise egiten da abarra.*

« De l'arbre à terre on fait aisément des bûches ».

(Alm. 1880.)

37. *Barrika tcharretik arno on guti.*

« D'une mauvaise barrique, peu de bon vin. »

(Alm. 1879.)

38. *Begi batez aski du saltunak, ehun eztitu sobera erostunak.*

« Le marchand a assez d'un œil, l'acheteur n'en a pas trop de cent ».

(O.)

39. *Belea ikuz daite, churit eztaite.*

« Le corbeau peut être lavé, il ne peut pas devenir blanc ».

(O. s.)

40. *Beraut jina, gaizki etzina.*

« Tard venu, mal couché ».

(O.)

41. *Bidaide, gogaide.*

« Compagnon de route, compagnon de pensée ».

(O.)

41. *Bilaunaren eskerra pokerra.*

« Le merci du vilain (est) un rot ».

(O.)

43. *Bi yaberen horak sarea gora.*

« Le chien de deux maîtres a son panier haut ».

(O.)

44. *Buhurriak auzikau, kortelariak azikan.*

« Les opiniâtres étant à plaider, les gens de cour (sont) à semer ».

(O.)

45. *Buru bezembat abusu.*

« Autant d'idées que de têtes ».

(O. s.)

46. *Chazko ephaslea aurtengoen urkazalea.*

« Le voleur de l'an passé est le pendeur de ceux de cette année ».

(O.)

47. *Chiminoak gora iganago eta uzkia ageriago.*

« Le singe, plus il monte haut, et plus (il fait) paraître son cul ».

(O).

48. *Chindurriari dakitzanean egoak, galdu oi ditu gorputza ta besoak.*

« Quand les ailes poussent à la fourmi, elle perd d'ordinaire son corps et ses bras ».

(Is.)

49. *Choriak nik ohil, bertzeak hil.*

« Les oiseaux, moi je les fais lever, l'autre les tue ».

(O.)

Var. : *Nik choriak otseman hik atseman.*

« Moi je chasse les oiseaux, toi tu les prends ».

(O.)

50. *Dakienak lan daidi, eztakienak ler daidi.*

« Celui qui sait peut faire du travail, celui qui ne sait pas peut trébucher ».

(Is.)

51. *Deus ezduena balu, emaile handi.*

« Celui qui n'a rien, s'il avait, (serait) un grand donneur ».

(O.)

52. *Domingo, egik emazte, azi lo : berak iratzar iro.*

« Dominique, fais-toi (une) femme ; dors à ton saoûl, elle-même saura t'éveiller ».

(O.)

53. *Eder, auher.*

« Belle, fainéante ».

(O.)

54. *Eder baliz, ou ez ailiz.*

« Si elle est belle, qu'elle ne soit pas bonne ».

(Garibay.)

55. *Egik ungi nik diodana eta ez gaizki nik degidana.*

« Fais ce que je dis bien et non pas ce que je fais mal ».

(O. s.)

56. *Eiheran dadinak egonegi bidean laster begi.*

« Qui demeura trop au moulin, qu'il fasse vite en chemin ».

(O.)

57. *Heltzaur duenak yateko, kausi diro harri hausteko.*

« Celui qui a des noix à manger trouvera des pierres pour les briser ».

(Alm. 1881.)

58. *Emaitzak hausten tu haitzak.*

« Les cadeaux brisent les rochers ».

(O.)

59. *Emak buruti dukek errada.*

« Donne comble, tu auras ras ».

(O.)

60. *Emak zaretaz, bilha eztirok ahurrdaz.*

« Donne par paniers, tu ne pourras ramasser par poignées ».

(D'Artayet.)

61. *Emak horari ezurra eta emazteari gezurra.*

« Donne au chien l'os et à la femme le mensonge ».

(O.)

62. *Emerdi oro zoro.*

« Toute accouchée est orgueilleuse ».

(O.)

63. *Eneko, atcheka hi hartzari; nik demadan ihesari.*

« Eneko ! attrape-toi avec l'ours, afin que je me livre à la fuite ».

(O.)

64. *Errak egia, urka aite.*

« Dis la vérité, tu seras pendu ».

(O.)

65. *Erhoaren sinhestea zuhur ustea.*

« La pensée du fou, c'est de se croire sage ».

(D'Artayet.)

66. *Erroyak beleari : buru beltz !*

« Lè corbeau (dit) à la corneille : tête noire ! »

(O.)

Var. : *Hüntzak bilhagarruari : bürü handi !*

« Le hibou à la grive : tête grande ! »

(J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1883.)

67. *Erroya has ezak, begiak dedetzak.*

« Nourris le corbeau, il te crève les yeux ».

(O.)

68. *Ezakusan begik nigar eztegik.*

« Un œil qui ne te voit pas ne pleure pas ».

(O.)

69. *Ezkont eguna aise izanaren biharamuna.*

« Le jour du mariage (est) le lendemain du bien-être ».

(O.)

70. *Esku batak dikhuzke bertzea, biek begitartea.*

« Une main peut laver l'autre, (il faut) les deux (pour) le visage ».

O.)

71. *Etchea urra zezana egur egiteko, chaz bero zedin aurten hotzez hiltzeko.*

« Celui qui brisa la maison pour faire du bois à brûler, se chauffa l'an passé pour mourir de froid cette année ».

(O.)

72. *Itchean ogia ezin jan ta Arangurenen artoa.*

« On ne peut pas manger de pain à la maison et on mange de la *metture* chez Aranguren ».

(Isasti.)

73. *Etchoiloak basoiloa zedokan.*

« La poule domestique chassait la poule sauvage ».

(O.)

74. *Ez eukia otorde.*

« Le non-avoir tient lieu de pain ».

(Garibay.)

75. *Ezin daidienak nahi bezala, begi egin ahala.*

« Celui qui ne saurait faire comme il veut, qu'il fasse ce qu'il peut ».

(O. s.)

76. *Ez lan eta ez yan.*

« Ne pas travailler et ne pas manger ».

(Garibay.)

77. *Gabeak hatsa karats.*

« Le pauvre (a) l'haleine mauvaise ».

(O.)

78. *Gaitza gaitzagoak derabatza.*

« Le pire fait oublier le mauvais ».

(O.)

79. *Ganibet ber batek debaka ogia eta erhia.*

« Un même couteau coupe le pain et le doigt ».

(O.)

80. *Gauerdirano bertzeren emaztearekī, halere beldurrekī.*

« Avec la femme d'autrui, jusqu'à minuit; et encore avec crainte ».

(O.)

81. *Gelak ekortu enituen egunean, sarthu zaitzat arrotzak etchean.*

« Le jour où je n'avais pas balayé les chambres, les hôtes me sont entrés dans la maison ».

(O. s.)

82. *Gero dioenak bego dio.*

« Qui dit « après » dit « laisse ».

(Isasti.)

83. *Geroa, alferraren leloa.*

« Demain, c'est du fainéant le refrain ».

(O.)

84. *Guerokoa hobe ustezkoa, nahiago dut on oraikoa.*

« Celui du lendemain étant celui qu'on pense meilleur, je préfère le bon d'aujourd'hui ».

(O.)

85. *Gezurrak buztana labur.*

« Le mensonge a la queue courte ».

(Garibay.)

86. *Giltzak gerrian, horak suthegian.*

« Les clefs à la ceinture, les chiens au foyer ».

(O. s.)

87. *Gizon bearra gogo uts.*

« L'homme pauvre, pensée vide ».

(Fr. Michel, *App.*

VAR. : *Gizon nekatua gogoa uts.*

« L'homme fatigué, la pensée vide ».

(Garibay.)

88. *Gure sabelak gure yabeak.*

« Nos ventres (sont) nos maîtres ».

(O.)

89. *Guti edatea eta guti sinhestea, zuhurraren egitea.*

« Boire peu et croire peu, (c'est) le fait du sage ».

(D'Artayet.)

90. *Hi handi, ni handi; nork erranen dū gure astuari : arri ?*

« Toi grand, moi grand ; qui dira à notre âne : hue ! » ?

(J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1883.)

91. *Hila lurpera, biziak asera.*

« Le mort sous la terre, les vivants à se rassasier ».

(O.)

92. *Ilhumbeko lanak eguerdiz ageri.*

« Le travail de l'obscurité paraît au milieu du jour ».

(Alm. 1881.)

93. *Illumbeko jostea argitako lotsa.*

« Couture à l'obscurité, confusion à la lumière ».

(Isasti.)

94. *Hiri zionat, alaba ; adi ezan, alabaizuna !*

« C'est à toi que je parle, ma fille ; écoute-moi, ma belle-fille ! »

(O.)

95. *Isiz fraide sar nendin, eta ahalgez yalgui enendin.*

« J'entrai moine par dépit et je n'en sortis pas par honte ».

(O.)

96. *Itzalik gabeko arbolarik ezta.*

« Il n'y a pas d'arbre sans ombre ».

(Alm. 1879.)

97. *Itsasoak adarrik ez.*

« La mer n'a pas de branches (auxquelles on puisse s'accrocher) ».

(O.)

98. *Itsuak nahi luke bertzeak ere itsu liren.*

« L'aveugle voudrait que les autres aussi fussent aveugles ».

(O.)

99. *Izenok andi izanok tchipi.*

« Les noms (sont) grands, les actions petites ».

(Garibay.)

100. *Kampoan urzo, etchean bele.*

« Colombe dehors, corbeau à la maison ».

(O.)

VAR. : *Atean uso itchean otso, ala bizikaria gaichto.*

« A la porte palombe, à la maison loup; celui qui vit ainsi est mauvais ».

(Isasti.)

101. *Katu zaharra esne gura.*

« Le vieux chat (a) désir de lait ».

(Fr. Michel, *App.*)

VAR. : *Gathü zaharra ezne khoi.*

« Le vieux chat (est) amateur de lait ».

(J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1883.)

102. *Lagun elheketari, bidean zamari.*

« Compagnon casseur, cheval en route ».

(Alm. 1879.)

103. *Lan lasterra, lan alferra.*

« Travail rapide, travail inutile ».

(O.)

104. *Laster bildua laster urratua.*

« Le vite amassé (est) vite dissipé ».

(O. s.)

105. *Lasto su, laster su.*

« Feu de paille, feu rapide ».

(O.)

106. *Maitazazu trunkoa, iduriko zaitzu yainkoa.*

« Aimez le tronc, il vous paraîtra Dieu ».

(Fabre.)

107. *Mandoa, nor duk aita ? — Bortuko behorrik ederrena ama.*

« Mulet, qui est ton père ? — La plus belle jument de la montagne est ma mère ».

(O.)

108. *Mandoak umerik ez, umeen minik ere ez.*

« La mule n'a pas d'enfants, ni non plus le mal d'enfants ».

(Fabre.)

109. *Mando merkea biretzat nekea.*

« Le mulet bon marché (est) pour toi la peine ».

(Alm. 1880.)

110. *Marinel emaztea goizean senhardun, arratsean alhargun.*

« La femme du marin (est) en puissance de mari le matin, veuve le soir ».

(Alm. 1881.)

111. *Mendiak mendia behar eztau, baya gizonak gizona, bai.*

« La montagne n'a pas besoin de la montagne, mais l'homme de l'homme, oui ».

(Fr. Michel, *App.*)

112. *Mila urte igaro ta ura bere bidean.*

« Mille ans passent et l'eau (coule toujours) dans son chemin ».

(Garibay.)

113. *Mina nuen lepoan, lot nensaten zangoan.*

« J'avais le mal au cou, on me pansa à la jambe ».

(O. s.)

114. *Minik handienak burutik heldu direnak.*

« Les plus grands maux (sont) ceux qui viennent de la tête ».

(O. s.)

115. *Naguia bethi lansu.*

« Le paresseux (est) toujours affairé ».

(O.)

116. *Nahikide ezta adiskide.*

« Compétiteur n'est pas ami ».

(O.)

117. *Neke gaberik ezta bizitzerik.*

« Sans peine, il n'est point de vie ».

(O.)

118. *Neskatoa ez mutila, ez aberatsa ez kiskila.*

« Servante ou garçon, ni riche ni chétif ».

(O.)

119. *Nik hora mana, horak bere bustana.*

« Moi, je commande au chien ; le chien commande à sa queue ».

(O.)

120. *Nola aphezaren kantatzea hala bereterraren inhardestea.*

« Comme (est) le chanter du prêtre, ainsi (est) la réponse du clerc ».

(O.)

121. *Nolako nobia, halako kabia.*

« Comme (est) la fiancée, ainsi (est) le nid ».

(Isasti.)

122. *Non fida, han gal.*

« Où confiance, là perte ».

(O.)

123. *Non salda, han sopa.*

« Où le bouillon, là la soupe ».

(O.)

124. *O zer zelaya, jana ezpalego.*

« O quelle plaine, si elle n'était pas mangée ! »

(Isasti.)

125. *Odolak su gabe diraki.*

« Le sang bout sans feu ».

(O.)

126. *Ogi gogorrari hagin zorrotza.*

« Au pain dur la dent aigüe ».

(O.)

127. *Oha eure izebaren etchera, bana ez maiz sobera.*

« Va à la maison de ta tante, mais pas trop souvent ».

(O.)

128. *Ohaidea eder ariaz, ezkont-idea zuhur ariaz.*

« La concubine pour la beauté, la femme pour la sagesse ».

(O.)

129. *Ohi bano nauena akatatzenago zerbaiten eske dago.*

« Celui qui me flatte plus que de coutume demeure à me demander quelque chose ».

(O. s.)

130. *Oihaneko haziak oihaneko berri.*

« Celui qui fut nourri dans le bois (sait) les nouvelles du bois ».

(O.)

131. *Oyan orotan otso bana.*

« A chaque bois son loup ».

(Isasti.)

132. *Oilarbat aski da oilo hamar baten, hamar gizon ez emazte baten.*

« Un coq suffit à une dizaine de poules, mais pas dix hommes à une femme ».

(O.)

133. *Oiloak eta emazteak galtzen tu sobera ibiltzeak.*

« Les poules et les femmes, le trop promener les perd ».

(O.)

134. *Ollua dügüneko, ostiralia.*

« Pour quand nous avons la poule, (c'est) vendredi ».

(J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1883.)

135. *Ohoin handiak urkha erazten ditu tchipiak.*

« Le grand voleur fait pendre les petits ».

(O. s.)

136. *Ouhets nezan gure atsoa, iduri zekidan neskatchoa.*

« J'aimai notre vieille, elle me parut une jeune fille ».

(O.)

137. *Hor mehia oro kükûso.*

« Le chien maigre (est) tout puces ».

(J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1883.)

138. *Hora gose loz ase.*

« Le chien qui a faim se rassasie de sommeil ».

(D'Artayet.)

139. *Horaren hümia chakhür.*

« Le petit de la chienne est chien ».

(J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1833.)

140. *Creina larrean bertza laratzean.*

« Le cerf dans la lande, le chaudron à la crémaillère ».

(O).

141. *Orga tcharrago eta karranka handiago.*

« Plus la charrette est vieille, plus elle est bruyante ».

(O.)

142. *Orhiko choria Orhin laket.*

« L'oiseau d'Orhi se plaît à Orhi ».

(O.)

143. *Orik ezten lekuan acheria errege.*

« Dans le lieu où il n'y a pas de chien, le renard (est) roi ».

(Isasti.)

144. *Ororen adiskide dena ezta nehoren.*

« Qui est ami de tous ne l'est d'aucun ».

(O.)

145. *Ororen nahiz, oro gal.*

« En voulant tout, on perd tout ».

(O.)

146. *Orotan fida adi, orotarik beguira adi.*

« Fie-toi à tous, garde-toi de tous ».

(O.)

147. *Orratzak mundu oro du bestitzen eta da bera biluz gelditzen.*

« L'aiguille habille tout le monde et demeure elle-même toute nue ».

(O.)

148. *Otsoa lagun duanean, albaihu hora saihetsean.*

« Quand tu as le loup pour compagnon, puisses-tu avoir le chien à ton côté ! »

(O.)

149. *Otsoak zer baitetsa otsemak douhetsa.*

« Ce que le loup fait, la louve le trouve bon ».

(O.)

150. *Otsoak eta horak ahuntzaren aragiaz bake.*

« Le loup et le chien par la chair de la chèvre (font) la paix ».

(O.)

151. *Pika nolako umea halako.*

« Comme (est) la pie, ainsi son petit ».

(O.)

152. *Sabeldurak gaitz ditu urak.*

« Le cours de ventre a les eaux mauvaises ».

(Fr. Michel, *Pays.*)

153. *Saguak yan liroena yan beza gathuak.*

« Ce que la souris mangerait, que le chat le mange ! »

(O. s.)

154. *Saiheskia lauda ezak, ordokia eure 'ezak.*

« Vante le champ sur le coteau, achète celui qui est en plaine ».

(O.)

155. *Saltsa nahasiago usaina haundiago.*

« Plus la sauce est mêlée, plus son odeur est grande ».

(Alm. 1379.)

156. *Sapar ondok behar-ondo.*

« Le derrière du buisson (a) un derrière d'oreille ».

(O.)

157. *Sareak urrago arrainak estuago.*

« Plus les filets (sont) près, plus les poissons sont en danger ».

(Garibay.)

158. *Sasitik alhera eta berroan sar.*

« Sors du buisson et entre dans le fourré ».

(Alm. 1880.)

159. *Senar duenak yaun du.*

« Qui a mari a seigneur ».

(O.)

160. *Sendo nahi tuka begiak? lot-itzak hire erhiak.*

« Veux-tu avoir les yeux sains? attache tes doigts ».

(Fr. Michel, *Pays.*)

161. *Seroretara zautan gogoa, ezteyetara aizeak naroa.*

« La pensée m'était aux religieuses, mais le vent m'emporte aux noces ».

(O.)

162. *Soinulariaren etcheau oro dantzari.*

« Dans la maison du ménétrier, tous (sont) danseurs ».

(O.)

163. *Su gaberik ezta kherik.*

« Sans feu, il n'y a pas de fumée ».

(O.)

164. *Sudurra ebaki muthurra odoltsu.*

« Nez coupé, visage sanglant ».

(O.)

165. *Tupa nolako, arnoa halako.*

« Comme (est) le tonneau, ainsi (est) le vin ».

(O.)

166. *Unzi gachtoa da galtzen duena arnoa.*

« Le vase est mauvais, qui fait se perdre le vin ».

(O.)

167. *Urde goseak ezkur amets.*

« Le cochon qui a faim rêve gland ».

(O.)

168. *Urean itho edo suan erra da kalte bera.*

« Noyé dans l'eau ou brûlé dans le feu, c'est le même dommage ».

(O.)

169. *Urhea, emaztea, eta oihala, eguargiz bezi har eztitzala.*

« L'or, la femme, et la toile, ne les prends qu'à la lumière du jour ».

(O.)

170. *Urhe gakhoaz athe guziak ireki doaz.*

« Par une clef d'or toutes les portes sont ouvertes ».

(O.)

171. *Urrun hiriti urrun osagarriti.*

« Loin de cité, loin de santé ».

(O. s.)

172. *Urrunera dohana ezkontzera edo da enganatu edo doha enganatzera.*

« Celui qui va se marier loin, ou il est trompé ou il va tromper ».

(O. s.)

173. *Urruneko neskak anderauren hots.*

« La fille de loin (a la) réputation de demoiselle ».

(O.)

174. *Urthe guzian gerta etzedina bethirekian.*

« Ce qui n'arriva pas en toute l'année (arrive) en un clin d'œil ».

(O.)

175. *Ustea ezta yakitea.*

« Le penser n'est pas le savoir ».

(O.)

176. *Uzkia arkolaz duena suaren beldur.*

« Celui qui a le derrière en étoupe craint le feu ».

(O.)

177. *Uzki maite higunt elaite.*

« Cul aimé ne peut (être) haï ».

(O.)

178. *Yagi zedin nagia erra zikan uria.*

« Le paresseux se leva, la ville fut brûlée ».

(Garibay.)

179. *Yokoak adarrak makhur.*

« Le jeu a des rameaux de travers ».

(D'Artayet.)

180. *Zahar hitzak zuhur hitzak.*

« Paroles vieilles, paroles sages ».

(O.)

181. *Zaharrago, soroago.*

« Plus vieux, plus fou ».

(O.)

182. *Zaldi duenak behar zaltoki.*

« Qui a cheval a besoin de selle ».

(O.)

183. *Zalduna, egik semea duke, ez ezaguke.*

« Chevalier, fais ton fils duc ; il ne te connaîtra plus. »

(O.)

184. *Zer dio suthondokoak? Zer baitio suthaitzinekoak.*

« Que dit celui qui est au coin du feu ? Ce que dit celui qui est devant le feu ».

(O.)

185. *Zori onari irekok athea eta gaitzari auko beha.*

« Ouvre la porte à la bonne fortune et fais face à la mauvaise ».

(O.)

186. *Zor zaharra min berrizale.*

« Vieille dette, renouvellement de douleur ».

(O.)

187. *Zunharrak eder du adarra, bana fruturik eztekarra.*

« L'ormeau a de belles branches, mais il ne porte point de fruit ».

(O.)

188. *Zura berago, harra barnago.*

« Bois plus tendre, ver plus intérieur ».

(O.)

189. *Zurzai orok adar eihar.*

« Tout arbre (a quelque) branche sèche ».

(O.)

190. *Zuzen gachtoak porua handi.*

« Le mauvais droit (fait) grand bruit ».

(O.)



B. — DICTONS RELATIFS AUX LOCALITÉS

191. *Haltsu eta Yatsu, biak igualtsu.*

« Halsou et Iatxou sont tous deux égaux ».

(Alm. 1879.)

VAR. : 1° *Bardin Burgos eta Markina.*

« Burgos et Marquina sont égaux ».

(Garibay.)

2° *Gizon Yainkotiarrari Biriatu eta Donostia bardin lakhetgia.*

« A l'homme dévôt, Biriatou et S. Sébastien plaisent également ».

(O.)

192. *Bergara, zeñatu eta igara.*

« Vergara, signe-toi et passe ».

(Garibay.)

193. *Bilbao, an bere, dongeak birau.*

« Bilbao, là aussi, que le mal dure ! »

(Garibay.)

194. *Larrea Burgos baño obea, Toledoren idea.*

« Larrea meilleur que Burgos, pareil à Tolède ».

(Garibay.)

195. *Villareal de Urretchu, beti gerrea darraizu.*

« Villareal d'Urretchu, la guerre vous suit toujours ».

(Garibay.)



C. — DICTONS RELATIFS AUX MOIS

196. *Abendoa, harria; urtarilla, burdina; otsaila, zura; martchoa, ura; aphirillaz geroztik, uda.*

« Décembre, la gelée; janvier, le fer; février, le bois de construction; mars, l'eau; après avril, l'été ».

(Fabre.)

197. *Eguzki eta euri, marti eguraldi.*

« Soleil et pluie, beau temps de mars ».

(Garibay.)

VAR. : *Iguzkia eta uria, martchoaren aldia.*

« Soleil et pluie, temps de mars ».

(D'Artayet.)

198. *Martian zembatetan, aprilean ainbatetan.*

« Autant de fois en mars, autant de fois en avril ».

(Garibay.)

199. *Martcho chartcho; aphiril biribil.*

« Mars malin, avril enroulé ».

(Fabre.)

200. *Martiak bustanaz, aprilak bularraz.*

« Mars (agit) avec la queue, avril avec la poitrine ».

(Garibay.)

201. *Martchoan aizea ta Apirillan busti, urtea ez da izango iñolaz zapuzti.*

« En mars le vent et en avril humide, l'année ne sera en aucune façon désagréable ».

(Alm. bil. 1879.)

202. *Turmoi dambadak ez du Apirilla galtzen; ill ontako maztia ez da erraz saltzen.*

« Le coup de tonnerre ne perd pas avril; le raisin de ce mois ne se vend pas facilement ».

(Alm. bil. 1879.)

203. *Martcho lore, urde lore; aphiril lore, urrearen pare; mayatz lore gabe baino hobe.*

« Fleur de mars, fleur de cochon; fleur d'avril, pareille à l'or; fleur de mai, mieux que sans (fleur) ».

(Fabre.)

204. *Mayatzean, ttipi baniz edo handi baniz, burutu behar niz.*

« En mai, si je suis petit ou si je suis grand, il faut que je porte l'épi ».

(D'Artayet.)

205. *Otorde dabila mayatza su eske.*

« Mai marche en troc de pain, en quête de feu ».

(O.)

206. *Mayatz hotz, urtea botz.*

« Mai froid, année gaie ».

(O.)

VAR. : *Otzarekin Mayatza, zertcho bat motela, beroarekin berriz eskatu bezela.*

« Avec le froid, mai un peu mou, comme il redemande à l'être avec la chaleur ».

(Alm. bil. 1879.)

207. *Mayatz eurite, urte ogite.*

« Mai pluvieux, année abondante en grains ».

(O.)

208. *Mayatza uritsu, ekhaina erhautsu, orduan da laboraria urgulutsu.*

« Le mai pluvieux, le juin poussiéreux, alors est le laboureur orgueilleux ».

(D'Artayet.)

VAR. : *Mayatza uritsu, errearoa erhautsu, zitua urgulutsu.*

« Le mai orgueilleux, le juin poussiéreux, la récolte luxuriante ».

(Fabre.)

209. *Nahi baduzu senharrari bizia laburtu emozu mayatzean eta erearoan azak yaterat.*

« Si vous voulez raccourcir la vie de votre mari, donnez-lui en mai et en juin des choux à manger ».

(Fabre.)

210. *Uztan lekaziai, ta eragin segari; Madalenak mantalan intchaurrac ugari.*

« En juillet, au jardinage et renforce la scie; sainte Madeleine porte dans son manteau des noix en abondance ».

(Alm. bil. 1879.)

211. *Mayatzaren arreba da agorreko illa; agorra da neskatcha, mayatza mutilla.*

« Le mois de septembre est la sœur de mai; septembre est la fille et mai le garçon ».

(Alm. bil. 1879.)

212. *Zuhaitz adarrak eskaz, zumoak ugari, euli batek balio ditu ogei ta bi.*

« (En octobre) faute de branches d'arbre, abondance de jus; une mouche en vaut vingt-deux ».

(Alm. bil. 1879.)

213. *Elur askoko urtea, urte doatsua.*

« L'année de beaucoup de neige (est) l'année heureuse ».

(Alm. bil. 1879.)



D. — DICTONS RELATIFS AUX SAISONS

214. *Bichinchoz hotz, neguaren bihotz; Bichinchoz bero, negua gero.*

« Froid à la Saint-Vincent (27 janvier), cœur de l'hiver; chaud à la Saint-Vincent, l'hiver ensuite ».

(Fabre.)

VAR. : 1° *San Bizente otzakkin ordago negua, aurtengoak bestela ausi du burua.*

« Saint Vincent avec les froids, c'est là l'hiver; celui de cette année autrement s'est brisé la tête ».

(Alm. bil. 1879.)

2° *San Bizente otza, neguaren biotza.*

« La Saint-Vincent froide, (c'est) le cœur de l'hiver ».

(Alm. bil. 1879.)

215. *Bero Kandelarioz, Pazkoetan dardar; zimaurrik bikañena ur asko badakar.*

« Chaud à la Chandeleur, grelotte à Pâques; usage constant de manteau, si elle apporte beaucoup d'eau ».

(Alm. bil. 1879.)

Var. : 1° *Ganderalu otz, negua poz.*

« Chandeleur (2 février) froide, l'hiver joyeux ».

(Alm. bil. 1879.)

2° *Ganderalu bero, negua Pazkoz gero.*

« Chandeleur chaude, l'hiver après Pâques ».

(Alm. bil. 1879.)

216. *San Mark, arthorik baduk, lurrerat emak.*

« (A) Saint-Marc (25 avril), si tu as du maïs, mets-le en terre ».

(D'Artayet.)

Var. : *San Mark, hazia lurrean emak; ezpaduk billazak.*

« (A) Saint-Marc, mets la semence en terre; si tu n'en as pas, cherches-en ».

(Fabre.)

217. *San Juan eta san Pedro, ta biak euriak, loi asko, ardo gitchi, ta ain gitchi ogiak.*

« Saint Jean (24 juin) et saint Pierre (29 juin),

et tous deux pluvieux, beaucoup de boue, peu de vin et aussi peu de froments ».

(Alm. bil. 1879.)

218. *San Lorenzok badakar zerutik euria, lurrak emango dio ongi ethorria.*

« Si saint Laurent (10 août) apporte du ciel la pluie, la terre lui donnera la bienvenue ».

(Alm. bil. 1879.)

219. *Yondoue Laurendi, esku batean uria, bertzean itchindi.*

« Saint-Laurent, la pluie dans une main, le tison dans l'autre ».

(D'Artayet.)

VAR. : *Iaun santi Laurenti, esku batean euri, bestean ilinti.*

Même sens. (Garibay.)

220. *San Simon eta Juda, negua eldu da.*

« Saint-Simon et Saint-Jude (28 octobre), l'hiver est arrivé ».

(Garibay.)

221. *San Simon eta Judaetan, ontziak ankoraetan.*

« A Saint-Simon et Saint-Jude, les navires à l'ancre ».

(Garibay.)

222. *Santu gucien urren eguerrietara, aizeak ta euri gutchi, lekak gambarara.*

« Depuis la Toussaint (1er novembre) jusqu'à la Noël (25 décembre), peu de vents et de pluie, les gousses à la chambre ».

(Alm. bil. 1879.)

223. *Santa Luzia egüna, argia deneko ülhüna.*

« Le jour de Sainte-Luce (13 décembre), quand il fait jour (il fait) nuit ».

(J.-D.-J. Sallaberry, 18 mai 1883.)

224. *Onenzaroz leyoan, Pazkoetan sua.*

« A la fenêtre à la Noël, le feu à Pâques ».

(Alm. bil. 1879.)

225. *Sua egüerrietan zura aundiakkin, Pazkoetan egizu adar tchikiakkin.*

« Le feu à la Noël avec les grandes pièces de bois, fais-le à Pâques avec les petites branches ».

(Alm. bil. 1879.)





E. — DICTONS RELATIFS AU TEMPS

226. *Aize beltzak igorri ziozun bethatchiari goraintzi, eta chiluari juanen zerola ikhustera.*

« Le vent noir fait dire à la reprise bien des compliments et au trou qu'il ira le voir ».

(Vulg.)

226 *bis*. Ce serait le moment de rappeler le proverbe cité plus haut, sous le n° 12 : *Haize hegoa, andrearen gogoa* « le vend du sud, la pensée de la femme » ; le vent du sud souffle en effet d'ordinaire peu de temps, il est essentiellement variable.

227. *Alba gorri, hegoa edo uri.*

« Aube rouge, vent du sud ou pluie ».

(Fabre.)

VAR. : 1° *Goch gorrik euri daidi, arras gorrik eguzki.*

« Rouge matin fait la pluie, rouge soir (fait) le soleil ».

(Fr. Michel, *App.*)

2° *Goitz gorriak dakarke uri, arrats gorriak eguraldi.*

« Le rouge matin apportera de la pluie, le rouge soir du beau temps ».

(O.)

3° *Goiz gorrik euri daidi, arrats gorrik eguraldi.*

« Matin rouge fait pluie, soir rouge beau temps ».

(Isasti.)

4° *Goiz-herria denean gorriago ezenez hori, hire uritakoa eztemala nehori.*

« Quand l'orient est plus rouge que jaune, ne donne à personne ton habit pour la pluie ».

(Fr. Michel, *Pays.*)

228. *Goiz hortzadar, arrats ithurri.*

« Arc-en-ciel du matin, fontaine du soir ».

(O.)



VI

PASTORALES



VI

PASTORALES

Les *pastorales* ne sont point particulières aux Basques; les Catalans, les Gascons, les Béarnais, les Bretons, ont des drames populaires tout semblables. Je considère ces *pastorales* comme un élément du *folklore*, bien qu'elles aient été écrites, parce qu'elles ont un grand cachet d'originalité et que la personnalité de leurs auteurs a le plus souvent disparu dans la bouche des acteurs rustiques.

Une particularité remarquable des pastorales basques, c'est qu'elles ne sont conservées que dans la Soule, c'est-à-dire dans les deux cantons français de Tardets et de Mauléon; là seulement on en joue quelques-unes chaque année, malgré la

défense des curés, à l'occasion d'une grande fête, soit le lundi de Pâques, soit le lundi de la Pentecôte, soit au commencement de l'automne. Tout n'est pas, dans ces vieux dialogues, d'une stricte orthodoxie; le style en est parfois fort libre; en outre, ces représentations occasionnent un grand concours de spectateurs et peuvent donner lieu à certains désordres. Les sexes pourtant ne sont jamais mêlés sur la scène; les acteurs sont tous ou des jeunes gens, ou, mais plus rarement, des jeunes filles. Si les Basquaises, au surplus, ont, comme beaucoup de nos paysannes, la réputation de n'être point des vertus farouches, on sait que, dans la plupart des cas, le mariage est au bout de leur faute, et que leur fidélité conjugale est toujours irréprochable. Oihénart le constatait en ces termes, il y a plus de deux cents ans : *Vasci sunt fide inclyti, quam... uxores erga maritos, puellæ erga amatores suos sincerissime colunt* (*Notitia utriusque Vasconiæ,* 1re éd., 1638 et 2e éd., 1656, p. 408, ft. cartonné dans quelques exemplaires) (1).

« Les pastorales », dit M. W. Webster qui a assisté, en 1864 et en 1879, à quatre représentations différentes, « se jouent toujours en plein

(1) Le carton porte *syncerissime* par un *y*; le feuillet primitif a *sincerissime* avec un *i*.

air, comme les drames grecs, et avec l'aide de la musique. Le parler des acteurs est toujours une espèce de récitatif; sans cela, il leur serait presque impossible de se faire entendre au milieu des bruits confus d'une multitude debout tout autour, en plein air. Il y a aussi lieu de conjecturer que, dans les drames grecs, aussi bien que dans les pastorales, tous les gestes étaient réglés d'après des lois traditionnelles, que tous furent combinés de telle sorte qu'ils exprimaient les anciens rapports entre la musique et le rhythme, aussi bien du geste et du mouvement, de la marche et de la danse, que de la poésie. On y voit que tous les termes qui ne sont pour nous que des métaphores, tels que mètre, pied, ligne, mesure, version, strophe, antistrophe, étaient originairement l'expression de faits matériels. Ainsi les pieds ou mètres, dans la poésie, n'étaient que le nombre de pas qu'on faisait en marchant ou en dansant à travers la scène; à la fin d'un couplet ou d'un vers, on tournait (version ou strophe) et on revenait à la même place (antistrophe). Dans les pastorales basques, la cadence de la musique coïncide avec celle des pieds de la danse, et aussi avec celle des vers que l'acteur récite au même instant. Le rôle des Satans est tout à fait analogue à celui du chœur dans les drames grecs; seulement, nous ne pouvons nous expliquer pourquoi

ce rôle est tout à fait interverti : au lieu, comme dit Horace, d'aider les bons,

Ille bonis faveatque et consilietur amicis,

le chœur des Satans, dans les Pastorales, aide au contraire toujours les mauvais et d'action et de conseil ».

Dans presque toutes les pastorales en effet, il y a des Turcs païens que les Satans aident et que les chrétiens finissent toujours par vaincre ou par convertir. Des rois turcs combattent contre Abraham, contre le prophète Jérémie, contre Vespasien, aussi bien que contre Charlemagne ou Godefroid de Bouillon : Nabuchodonosor n'est pas autre chose qu'un Turc.

Chaque pastorale est précédée d'un long prologue qui résume tout le *scenario*, et terminée par une *conclusion*, un *épilogue*, ou une *moralité* appropriée au sujet. Ces deux tirades sont débitées avec emphase par l'un des acteurs qui arpente majestueusement le devant de la scène et récite alternativement certains couplet à droite, d'autres à gauche et d'autres au milieu, en faisant face au public. L'emphase est d'ailleurs traditionnelle, ainsi que le ton, le geste, le rhythme et le costume des acteurs. Les jeunes paysans, car les pastorales sont rarement jouées par des personnes âgées de plus de vingt-cinq à vingt-six ans ou

par des hommes mariés, les jeunes paysans ou ou les jolies villageoises qui ont résolu de monter une pastorale prennent de véritables leçons de récitation auprès des anciens; les répétitions exigent de longs mois, et il n'est pas rare de rencontrer de pauvres bergers étudiant leurs rôles au milieu de leurs troupeaux et lançant leurs répliques ardentes ou leurs humbles supplications aux échos de la montagne.

L'action est toujours très-vive; les mouvements suivent le rhythme du chant, et, dans certaines scènes, les interlocuteurs avancent et reculent régulièrement en disant les deux premiers et les deux derniers vers du quatrain. Les bons marchent avec calme et majestueusement; les mauvais marchent à grands pas, en hurlant et en faisant des gestes horribles. Les Satans dansent, sautent et courent toujours. D'ordinaire, le spectacle, qui est précédé d'une promenade de « toute la troupe » dans le village, ne dure pas moins de sept ou huit heures; mais quelle qu'en soit la durée, l'attention des spectateurs ne se dément pas une minute; leurs impressions se traduisent par des interruptions expressives : la mort d'un héros est notamment accueillie par des « Ai! ai! » universels, soulignés par les coups de fusil des gardiens ou surveillants du théâtre.

Il est d'usage, en effet, que quatre ou six mon-

tagnards, armés de fusils, en pantalon blanc, en blouse bleue, avec une ceinture tricolore et une cocarde tricolore à leur bérêt, montent la garde des deux côtés de la scène. Celle-ci n'est, d'ailleurs, qu'un simple plancher maintenu par des solives transversales et posé sur une triple rangée de barriques,

Modicis instravit pulpita tignis.

Un escalier de quelques marches y donne accès par devant; large de huit à dix mètres et profonde de cinq à six, la scène est séparée en deux parties inégales par un rideau, le plus souvent un drap vulgaire, ornementé de fleurs et de rubans, suspendu sur une corde à une hauteur de deux à trois mètres; le tiers postérieur est ainsi réservé : c'est là que, dans les intervalles, se retirent, par les deux extrémités latérales, les acteurs; les bons sortent par la droite et les mauvais par la gauche. C'est là que se tiennent les couturières et les ouvriers dont on pourrait avoir besoin pour des réparations urgentes aux vêtements ou au matériel. Les côtés mêmes de cette sorte de foyer sont ouverts à tous les regards.

Quant à la scène proprement dite, elle est presque absolument nue; un gigantesque mannequin articulé, qu'on fait mouvoir par des ficelles à l'instar des polichinelles d'enfants, s'y voit ce-

pendant presque toujours, sur la gauche : c'est la représentation de Mahomet, le dieu des « Turcs » que ceux-ci et les démons saluent respectueusement chaque fois qu'ils entrent ou qu'ils sortent, car, ainsi que nous l'avons déjà dit, au fond de chaque pastorale se retrouve la lutte des chrétiens contre les musulmans. Des siéges sont aussi placés sur l'estrade, quand sa largeur le permet, à l'usage des principales personnalités du pays et des spectateurs de distinction : n'en était-il pas de même dans tous nos théâtres en France aux derniers siècles ?

L'orchestre est également sur le théâtre ; il se réduit à trois ou quatre ménétriers de village : les uns jouent du violon ou de la trompette ; les autres jouent d'une main sur le *chirola* (en souletin *tchürüla*), espèce de flageolet ou de chalumeau rustique à trois trous, tandis que de l'autre ils s'accompagnent sur le tambourin suspendu à leur ceinture. Ce *tambourin* basque est « une espèce de guitare à six cordes que l'on frappe d'une petite baguette : il donne des notes graves presque comme le bourdon d'une cornemuse, tandis que le *chirola* donne les notes sifflantes et aiguës. Les tons ordinaires sont : 1° une marche grave pour les bons (indiquée dans le manuscrit par les mots : *Sonnez au champ*) ; 2° une marche plus rapide pour les mauvais (*Sonnez infidel*) ;

3° l'air de la bataille ; 4° la danse des Satans, et 5° l'air chanté par les anges » (Webster).

Le théâtre est ordinairement construit sur la place principale du village, et il est souvent adossé au mur du jeu de paume. Une autre disposition fréquente consiste à l'élever contre la façade latérale d'une maison particulière ou mieux d'une auberge : l'estrade est mise alors au niveau d'une des fenêtres, qui sert d'entrée aux artistes.

Les costumes ne sont point exclusivement de fantaisie. Il y a des particularités obligatoires, pour ainsi dire réglementaires : le bleu est, de temps immémorial, la couleur des bons, des Français, des chrétiens ; le rouge, celle des méchants, des Anglais, des « Turcs », des démons ; les rois doivent porter de grandes couronnes qu'on a comparées à de grosses cages d'oiseaux, de forme conique, faites de bâtons de sucre de pomme ; les rois chrétiens ont deux montres et deux chaînes et chaussent de petits souliers à boucle, tandis que les « Turcs » portent de grandes bottes éperonnées à lourds talons et ont sur la tête les panaches et les plumets les plus extravagants. Les monarques ont toujours sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur, et leur sceptre est avantageusement remplacé par le *makhila*, la canne basque, en néflier, dont les brillantes armatures de cuivre dissimulent un ai-

guillon primitivement destiné à piquer les bœufs. A ces détails habituels, le caprice individuel ajoute mille accessoires empruntés à la défroque des riches maisons du voisinage : l'habit noir et le chapeau cylindrique ont figuré dans beaucoup de pastorales. L'effet de ces accoutrements est d'une naïveté qui les sauve du ridicule. Qu'on s'imagine Charlemagne avec des lunettes bleues, un habit bleu, des gants de coton blanc, un makhila, deux chaînes d'or et la croix d'honneur! Qu'on se représente Clarisse, la belle-fille d'Astolphe, en chapeau rond, en châle, avec un éventail, des gants de coton et une immense crinoline! Les anges, d'ordinaire de jeunes enfants, ont sur la tête une couronne de fleurs; ils portent une tunique et une ceinture blanches, et tiennent constamment entre leurs mains jointes une grande croix de bois doré.

L'habillement le plus remarquable est celui des démons, le rôle le plus fatigant d'une pastorale. Coiffés d'un petit tricorne rouge orné de rubans et de plumets de même couleur, les « Satans » ont une veste ouverte et un gilet écarlate, une ceinture de soie rouge, un pantalon blanc galonné et ils sont chaussés d'espadrilles rouges garnies de petites clochettes. Naguère encore ils devaient porter la culotte courte et les bas de soie blancs; cette coutume n'est plus guère observée. Mais la

pièce la plus originale de leur costume est une petite baguette longue de quarante centimètres environ, véritable caducée avec ses deux rubans rouges, qu'ils agitent sans cesse et dont ils ne se séparent jamais.

Comme nous l'avons déjà dit, les sexes ne sont jamais mêlés sur la scène. Quand les pastorales sont jouées par des hommes, les rôles de femmes sont remplis par de jeunes garçons dont M. Webster a constaté l'adresse et la grâce. La voix bien timbrée d'un garçon s'entend mieux d'ailleurs en plein air, ajoute-t-il, que celle d'une femme. Il a vu jouer des jeunes filles à Garindein : on pouvait les entendre à peine, paraît-il, sur la scène même.

Les filles qui jouent des rôles d'hommes portent généralement des pantalons blancs et de courts jupons de même couleur avec des vestes bleues ou rouges; M. Webster affirme qu'à Garindein ces costumes produisaient l'effet le plus charmant et le plus convenable.

Même dans les pièces où les acteurs sont des femmes, on confie quelquefois le rôle des Satans à des garçons, parce qu'ils sont d'ordinaire trop pénibles et trop fatigants.

La représentation d'une pastorale est précédée d'une procession à cheval de toute « la troupe » à travers le village. L'ordre de marche est scrupuleusement réglé. Les acteurs s'avancent par

groupes dans l'ordre indiqué sur le manuscrit par la note : « la manière d'arriver : 1er rang, 2e rang, etc. » D'abord viennent les bons (bleus), précédés d'un drapeau blanc ; les mauvais (rouges) suivent, précédés d'un drapeau rouge où l'on a quelquefois dessiné des croissants ; les Satans arrivent toujours les derniers. Quelques-uns des acteurs mettent pied à terre et montent immédiatement sur la scène ; d'autres attendent que le prologue soit récité ou que leur tour de paraître arrive ; ils restent à cheval à une courte distance du théâtre et quand le moment est venu, ils poussent leurs chevaux qui ont souvent peine à fendre la foule. Au bas du petit escalier, ils récitent d'ordinaire les premières strophes de leurs rôles, puis ils descendent de cheval et vont sur la scène. Les bleus montent tranquillement l'escalier ; les rouges l'escaladent en quelque sorte, s'y reprennent à plusieurs fois, se précipitent, se bousculent, mais ne manquent jamais de saluer l'idole de gauche qui figure « Allah », Mahoma (*sic*), Baal ou Pion, le « dieu des Turcs. »

Les « accessoires » ne sont pas nombreux. Sur une copie de la pastorale de Charlemagne, je lis : *gaiça necesariaq pheça hunen jokhatceco : mahain bat,* etc. ; « choses nécessaires pour jouer cette pièce : une table, un tapis et des cartes ; de l'étoupe et des allumettes ; ensuite deux rameaux

d'arbres; deux ou trois draps; des têtes de maïs pour faire les pierres à lapider; du papier, un écritoire, une plume et une lettre ».

Les frais relativement considérables qu'entraîne la représentation d'une pastorale sont couverts, soit à l'aide des cotisations des acteurs volontaires, soit par des souscriptions ou des dons généreux, soit enfin par le produit d'une quête faite au milieu de la foule vers la fin du spectacle. Pendant toute sa durée, d'ailleurs, des rafraîchissements sont libéralement distribués à tous. Des jeunes filles choisies parmi les plus jolies et les plus gracieuses circulent à cet effet sur toute la place, offrant aux dames de l'eau sucrée, ou de l'eau rougie, aux hommes du vin plus ou moins pur. A leur dernier tour, elles sont accompagnées de jeunes gens qui présentent des plateaux couverts déjà de menues pièces d'argent et où se dresse une superbe pomme reinette dans laquelle sont fixées plusieurs pièces d'or. Cet appel direct à la bourse des auditeurs est toujours fructueusement entendu. Une autre source importante de revenus était aussi naguère la mise aux enchères du privilège de danser, après la représentation, le premier *saut basque* sur le théâtre; les habitants d'un même village réunissaient souvent toutes leurs ressources disponibles pour l'emporter sur leurs voisins d'une autre vallée et obtenir des commis-

saires de la pastorale le droit exclusif de commencer le premier tour de danse.

Les pastorales sont toutes en basque; quelquefois, et surtout dans les scènes bouffonnes ou dans les scènes de satanerie, on intercale des phrases en espagnol, en patois, en français ou en latin, dont la correction laisse ordinairement fort à désirer. Quelques pièces, vraisemblablement les plus modernes, sont en vers de treize pieds, divisés en quatrains sur une seule rime quadruple. Mais la plupart des pastorales sont en vers de huit pieds, également divisés en strophes de quatre vers dont le second rime avec le quatrième, les deux autres ne rimant pas. La mesure n'est pas toujours d'une régularité parfaite et la rime se réduit parfois à une assonnance fort défectueuse. Les manuscrits donnent rarement des indications sur les entrées et la position des acteurs. J'ai pourtant vu plusieurs dessins indiquant comment les convives doivent se placer sur la scène à certains moments (1). On n'y trouve jamais de division en actes et en scènes; mais seulement les men-

(1) Dans l'*Enfant prodigue*, par exemple, voici la figure de la position des acteurs pendant le banquet :

	Prodigue.		
Aner.		Fanchon.	
Jaquin.		Madame.	La cuisinière.

tions : « N... arrive à cheval; M... sort; X... entre; X... tombe blessé; etc. ».

La rédaction des pastorales est aussi simple et aussi naïve que possible. La règle classique de l'unité de temps et de l'unité de lieu est naturellement inconnue à leurs auteurs. La division en actes n'existe pas. Un acteur qui voyage marche sur la scène et au bout d'un moment est censé arriver au terme de sa course. Lorsqu'un messager est envoyé quelque part, quand par exemple le roi de Constantinople fait demander au roi d'Angleterre des secours, ce sont ceux qui envoient le messager, le roi de Constantinople et ses amis, qui sortent; le messager reste sur le théâtre qu'il arpente à grands pas en attendant, dans le cas indiqué, l'entrée du roi d'Angleterre et des siens.

On ne saurait s'étonner de rencontrer dans les pastorales, où doivent d'ordinaire figurer des Turcs, les plus étranges anachronismes. Dans la pastorale de *Claudieus et Marsimissa*, M. Webster a trouvé un Empereur romain, un Roi de France Charles, un Duc de Richelieu, un Pape Jules, un Roi Néron, le Cardinal Baronius et le Grand-Turc Mustafa ! Dans *Nabuchodonosor,* je n'ai pas été peu surpris, à la première lecture, de lire, à propos du siége de Jérusalem, cette note stupéfiante : « ici, on tire un coup de canon ». Les

noms bizarres de certains personnages étonnent au premier abord; mais ils sont presque tous empruntés à d'anciennes légendes : un « Turc » qui revient souvent s'appelle par exemple Coulican ; il ne faut vraisemblablement voir là que le Thamas-Kouli-Khan (Nadir-chah) de l'histoire.

Les pastorales, bien que pour la plupart refaites ou remaniées tout récemment, ont été originairement composées au moyen-âge. C'est une simple imitation, une adaptation, une traduction des *mystères*, des *soties*, des *farces*, ou des *moralités*; rien n'y manque, pas même les bouffonneries plus ou moins lestes et grossières qui distraient et reposent l'auditoire. Les fonctions de bouffons sont ordinairement remplies par les « Satans », qui ne sont pas seulement ainsi les mauvais conseillers, les esprits du mal, les diables. Il y en a au moins un dans chaque pastorale; je ne connais guère que *Geneviève de Brabant,* où il n'y ait pas une seule scène de satanerie, du moins dans la copie que j'en ai lue. Les démons s'appellent Satan, Astarot, Bulgifer (altération inexpliquée de Lucifer), Belzébut (*sic*), Brindamour, Ferragus, Jutibal, Jupiter (on reconnaît là une inspiration ecclésiastique), et *Courriera* « le courrier ». Ce dernier nom m'a expliqué un fait que mentionne M. Webster et dont il ne paraît pas s'être rendu compte : mon savant collaborateur a remarqué

que « l'un des Satans échange quelquefois son caducée pour un fouet de postillon ». Pourquoi « le courrier » figure-t-il parmi les Satans, je l'ignore.

Les pastorales sont d'une longueur extrêmement variable. On pourra en juger par les chiffres suivants. *Warwick* a 7116 vers; *Eustache et Euphémie*, environ 6640; *la princesse de Cazmira*, 6492 répartis en 26 rôles; *Jean de Calais*, 6428 vers et 67 rôles; *Charlemagne* 6356; un autre *Charlemagne* 6360; un *Godefroid*, 6224 vers et 29 rôles; un autre *Godefroid*, 4800 vers environ; *Saint-Jacques*, 6080; *Mustafa*, 5940; *Nabuchodonosor*, environ 5720 vers et 52 rôles; *Astiage*, 5716 vers et 37 rôles; quatre *Hélène*, 5460 vers (44 rôles), 4856 vers (32 rôles), 3568 vers (27 rôles) et 5032 vers (51 rôles); *La prise de Jérusalem*, 5436 vers et 51 rôles; deux *Richard*, 5112 et 5428 vers, et 34 rôles; *Josué*, 4588 vers (19 rôles); deux *Abraham*, environ 4980 vers (43 rôles), et 4516 vers (42 rôles); un autre *Abraham* avait seulement 30 rôles; *Pançart*, environ 4196 vers et 28 rôles; deux *Fils Prodigue*, 4172 vers environ et 2604; *Saint-Alexis*, 3852 vers et 26 rôles; *Geneviève*, 3796 vers et 20 rôles; *Œdipe*, 3712 vers et 19 rôles; *Bacchus*, 2724 vers et 32 rôles; *Clovis*, 2320 vers. Je puis dire de plus que *Roland* a seulement 24 rôles, que *Samson* en

compte 19, *Robert-le-diable* 18, *Josué* 21, *Thamar-Kouli-Khan* 39 et *Sainte-Catherine* 37.

Je ne saurais traduire ici une pastorale tout entière ; il m'a semblé préférable de donner seulement des analyses et des extraits ; on aura ainsi je crois une meilleure idée de l'ensemble du genre.

Les prologues s'inspirent de la tradition classique. L'acteur chargé de le réciter s'avance modestement au devant de la scène,

First my fear, then my court'sy, last my speech,

Puis il vante chaudement l'œuvre qui va être représentée,

Hujusmodi paucas poetæ repperiunt comœdias,

Il réclame toute l'attention des spectateurs,

Nutrices pueros infanteis minutulos
Domi ut procurent, neu qua spectatum adferant,
Ne et ipsæ sitiant et pueri pereant fame,
Neve esurientes heic quasi hædi olvagiant ;
Matronæ tacitæ spectent, tacitæ rideant (1).

Il expose ensuite le sujet de la pièce, en déduit

(1) Pendant toute la durée de la représentation, les hommes de garde aux deux coins de la scène sont spécialement chargés de veiller au maintient du silence. Ils répètent à cet effet l'interjection usuelle : *eho ! eho !* (notre *chut !*).

la « moralité » ; puis l'acteur salue le public en réclamant son indulgence,

Is now the two hours' traffic of our stage,
The which if you with patient ears attend,
What ere shall miss our toil shall strive to mend...
Like, or find faults do as your pleasures are !

Il termine d'ordinaire en annonçant qu'il va chercher ses camarades,

Tantum 'st : valete : adeste cum silentio !

Voici la traduction complète du prologue la pastorale d'*Astiage, roi de Perse* :

Premier prologue de la « Tragédie d'Astiege, roi de Perse » (sic).

Je vous souhaite bon jour, — messieurs et dames, — soyez les bienvenus tous — petits et grands.

Vous nous honorez — sensiblement d'une manière qui ne peut être dépassée, — puisque pour nous voir, — vous êtes venus ici.

De tout notre pouvoir — nous nous acquitterons, — et nous vous demandons — toute votre attention.

(Il se promène ; et reprend ensuite) :

Un roi de Perse — s'appelait Astiage — qui, en un temps très-court, — fut marié (et veuf) :

Il avait une fille unique — qu'on appelait Mandane, — et toute la qualité de reine du royaume — venait à elle.

Quand cette jeune princesse — fut en âge, — son père de la marier — forma le dessein.

Mais il prit dans sa tête — une imagination — qu'il devait savoir ce que ce mariage — pourrait causer.

Il chercha dans le royaume — deux astrologues habiles, — et les ayant fait venir en sa présence — il les consulta,

En leur disant qu'il voulait — marier sa fille, — mais auparavant qu'il voulait savoir — ce qui devait lui arriver.

Les astrologues, tout de suite — lui répondirent : — que Mandane jamais — ne changerait.

Ils lui dirent que Mandane — mettrait au monde un fils ; — et qu'avec une armée contre lui — il le verrait venir ;

Que son petit-fils lui — ôterait la couronne, — et que du royaume ensuite lui-même — prendrait possession.

Après avoir entendu cela, le roi — fut effrayé ; — de faire perdre sa fille — il entra dans un dessein.

Son amour paternel — s'y opposa, — qui ce noir dessein — lui ôta de la tête.

Avec le prince Cambyse — il la fit marier — et chez Cambyse tout de suite — l'expédia.

Mais sa crainte — allait toujours grandissant, — de peur que les astrologues — ne lui aient dit la vérité.

Ayant fait venir de nouveau — ces mêmes astrologues — il leur dit qu'il a dans le cœur — un feu terrible ;

Ce que signifiait ce feu — il les priait de lui dire ; — que nulle part il ne pouvait — être en repos un moment.

Les astrologues tout de suite — lui donnèrent réponse — comment sa fille Mandane — était devenue enceinte ;

De même que grandissait — l'enfant dans le ventre de sa mère ; — la peine de son cœur — se mettait à grandir.

Alors, il devint alors, — le roi, épouvanté ; — ou pour mieux dire, — presque désespéré.

Il priait — son secrétaire Harpagus, — dans une occasion — qu'il devait l'aider.

Il lui arriva au même moment — de Cambyse une lettre — comment la princesse Mandane — avait mis au monde un fils.

Quand le roi eut entendu — la nouvelle de la naissance de cet enfant, — voici la commission — qu'il donna à Harpagus :

Il le pria d'aller à l'instant — chez Cambyse, — sous le prétexte — de voir la princesse,

Et d'enlever — en silence cet enfant, — puis dans un bois secrètement — de lui ôter la vie.

Il lui donna sa parole pour le garantir, — en qualité de roi, — dans cette occurence — s'il y avait du danger.

Harpagus partit — pour accomplir cet ordre, — mais son cœur ne le lui — laissa pas exécuter.

Cependant il avait — enlevé l'enfant ; — et l'avait dans un bois — tout de suite emporté.

Ayant regardé cet enfant — il en prit compassion, — et, en peine de le tuer, — le laissa dans ce bois.

Pendant trois jours, cet enfant — une chienne nourrit ; — à sa tête un berger — le trouva ;

Il l'emporta — à la maison avec lui — et l'éleva pendant douze ans — sûrement avec soin.

(*Strophe ajoutée :*) Vous verrez comment — il vola à son père Coulicau sept cent brebis — les vendit et — se joignit à une troupe de voleurs.

Le roi Astiage entendant — la grande renommée de cet enfant, — demanda à Harpagus s'il avait — exécuté l'ordre qu'il lui avait donné.

Harpagus avoua — la vérité au roi, — qu'il n'avait pas eu le courage — de tuer cet enfant.

Alors, il fut alors, le roi - tout à fait enragé ; — et la désobéissance d'Harpagus, — il punit bien cruellement.

Harpagus avait en effet — un fils de huit ans ; — pour la punition du père, le roi — le fit mourir.

Ainsi satisfait, de nuit encore — il pensa à faire plus ; — à manger de son enfant — il força le père.

Harpagus avec raison — fut très-affligé ; — et de se venger du roi — prit le dessein dans son cœur.

Il alla trouver — cet enfant recueilli dans le bois, — et lui dit toutes les affaires — comment lui étaient arrivées.

Avec son père nourricier et Harpagus, — ils entrèrent en Perse — et déclarèrent la guerre — au Roi à l'instant.

(*Strophe ajoutée :*) Il enleva par force — la couronne à son grand-père, — il lui dit d'aller — gouverneur à Digliton.

Astiage se mit en colère — avec raison certes — et il alla — en Valachie à l'instant.

En ce moment Codabende, — roi de Valachie, — il y avait deux ans — qu'il était en guerre avec les Turcs.

A ce moment il se trouvait — en un repos de six mois, — oui, et tranquille — dans son royaume.

Astiage à Codabende — conta les choses comme elles étaient ; — qu'il le trouverait — à son secours dans le besoin.

Codabende tout de suite — partit avec une armée — en faveur d'Astiage — pour attaquer Cirius (*sic*).

Cirius, petit-fils d'Astiage, — mourut dans cette guerre ; — Harpagus, le ministre, — en même temps finit.

Astiage de nouveau — fut couronné ; — tout de suite dans ses possessions — il rentra.

Astiage avait levé — une grande armée ; — avec Codabende tout de suite — ils partirent.

Souligan, empereur de Constantinople, — entendit la nouvelle — que le roi Astiage — s'était joint à Codabende.

Comme enragé — il se mit; — avec le roi Sultan — il partit.

La première bataille — fut perdue par les chrétiens; — les Turcs, ces malheureux, — furent arrêtés en leur victoire.

Vous verrez Candahar, — le roi d'Aguban, — à la reine ayant fait ses adieux — qui partit pour Alexandrie.

La reine avec le prince Osman — avait de l'amour depuis sa naissance; — son père avec Candahar — la fit marier par force.

Peut-être elle l'aurait épousé; — ils tenaient leur amour — au point de prendre parole les deux — pour faire perdre le roi.

Pour quand le roi se fut retiré — prenant une récréation, — elle lui présenta — du poison composé.

Que c'était une bonne liqueur, — de grâce qu'il but; — mais le roi — le refusa.

Il lui fit le serment — qu'il ne boirait pas, non, — à moins qu'elle même — ne bût la première.

La reine alors — but elle-même la première, — dissimuler sa malice — tant elle voulait.

Le roi ensuite — avec son fils but; — et tous trois à l'instant — furent crevés (*zapartatü*).

Ensuite les chrétiens de nouveau — partirent — contre les Turcs — avec courage.

Ils ne sortirent pas plus heureux — que dans la première bataille, — car ces Turcs — eurent la victoire.

Vous verrez que dans la troisième bataille — ils prendront les chrétiens prisonniers; — que le roi Astiage seul — leur échappera.

Alors Astiage — se mettra à genoux sur la terre — et commencera tout de suite — à prier Dieu.

A ce roi, il — apparaîtra un ange — qui à l'instant — le consolera.

Il lui dira aux Turcs — qu'il doit se montrer — et que toute l'armée chrétienne — sera délivrée.

Le roi Astiage seul — comparaitra ; — le prince Bajazet d'abord — il a traversé de son épée.

Les Turcs ont voulu — de toutes part lui fondre dessus ; — un ange du ciel étant venu, — il fut favorisé.

Tous les chrétiens — furent délivrés, — et la guerre de nouveau — fut continuée.

Dans la bataille d'après, les Turcs — furent finis ; — l'Empereur Souligan — passé par les armes.

L'acteur revient au milieu de la scène, et conclut :

Bonnes gens, ces faits — et encore plus, — aujourd'hui nous vous les — représenterons.

Ne soyez donc pas un moment — de grâce ennuyés ; — je vais tout de suite — chercher mes camarades.

Je crois suffisant cet échantillon. Tous les prologues que j'ai lus ressemblent en effet à celui-ci. Mais avant d'analyser une pastorale entière, je voudrais signaler particulièrement les scènes de satanerie et les intermèdes bouffons qui remplacent habituellement les entr'actes.

En général, Satan et ses compagnons viennent tenter les bons ; ainsi dans *Nabuchodonosor*, le démon vient dire à Jérémie :

Jérémie, tu aurais mieux de laisser — cette triste morale ; — chantons un air : — on vient d'en faire de nouveaux.

To lo lo! to lo lo! to lo lo! — ta la la! ta la la! ta la

la! — Ah! triste homme du diable, toi aussi, — chante donc comme moi !

Mais le saint homme le repousse avec perte :

Tire-toi de devant moi, — monstre affreux ; — va, va à l'enfer, — à ton auberge.

Et Satan se retire fort mécontent.

D'autres fois, ils viennent encourager les méchants et seconder les Turcs, par exemple au milieu d'une bataille ; et pour leur faire quitter la place, Dieu est quelquefois obligé de faire intervenir un ou plusieurs anges (Gabriel, Raphaël, Michel).

D'autres fois, les Satans viennent se moquer de leurs crédules adeptes. Dans *Nabuchodonosor*, Satan vient annoncer à Pharaon, dans les termes suivants, l'approche de l'armée assyrienne. Nabuchodonosor veut punir les Égyptiens du secours qu'ils ont donné aux Juifs :

Prinçin vobis regabo voçem! — courtoum! mourtoun! sarraquilloun! — Cent grandes cornes — te puissent-elles entrer au trou du cul !

Pharaon je crois maintenant, — que ça commence à se gâter pour toi ; — les armées de Nabuchodonosor — s'approchent aussi vite qu'elles le peuvent ;

Il est, dit-on, en colère — de ce que tu as reçu ces juifs ; — toi aussi tu aurais eu mieux — de faire caca au lit avec Laurentine.

Dans *Astiage*, les scènes de « satanerie » sont

au nombre de onze. La première est presque au début de la pièce; Satan se présente à cheval, monte sur le théâtre, salue la foule :

« Bonnes gens, quel temps ! — j'espète que j'aurai de vous — quelqu'un pour l'enfer. J'ai jusqu'à — vingt mille garçons — qui allument — pour moi le feu ».

Et il demande d'autres serviteurs. Le Courrier (de Perse), qui joue d'ailleurs dans la pièce un rôle de courrier véritable, vient s'engager. Ils se donnent la main en signe d'accord.

A la seconde scène, Satan se plaint des prétentions du Courrier qui demande une trop grande solde, il le bat et lui pardonne ensuite.

Le Courrier apporte la troisième fois une liste de noms à Satan qui lui dit des sottises : *Fera foutre abiloua*, *jaunfoutre esquelia* ! « Va te faire foutre, Jean-foutre de misérable ! » et finit par le rosser de main de maître.

La quatrième scène a pour objet le réglement de gages du Courrier; Satan lui donne en bons deniers d'argent, *zillaretan dibaru*, dix mille livres et lui demande ce qu'il en va faire; le Courrier lui dit qu'il en dépensera la moitié dans les tavernes et l'autre moitié avec de jolies femmes; Satan lui éclate de rire au nez : « Ah! les belles femmes que tu auras, toi ! Elles ne vaudront pas cher, et tu n'auras pas sûrement beaucoup de

draps fins » ; mais le Courrier : « Je m'inquiète peu des draps, monsieur, pourvu qu'il y ait *medium intervallum*; je n'ai pas d'autres besoins; en attendant, je vais boire un coup. — Moi aussi », répond Satan, « je vais me reposer et boire deux coups de vin avec de bonnes gens ».

La cinquième scène se passe entre Satan, le Courrier et Dorine, la suivante de Mandane, fille d'Astiage. Satan l'aborde en lui parlant patois :

Adichats, Mademoiselle! — qu'ep souheti lou bon jour; — epenbat (*sic*) *louein? — digame lou bertat* (adieu, Mademoiselle — je vous souhaite le bonjour! — Allez-vous loin? — Dites-moi la vérité).

Le Courrier vient à la rescousse, mais Dorine ne veut pas se laisser tenter et met les tentateurs en fuite d'un coup de pistolet.

Satan et le Courrier reparaissent une sixième fois pour aider Souligan dans une bataille contre les chrétiens. Ils secondent également les voleurs dans leur attaque contre les marchands. Mais le massacre des premiers par Astiage les désespère; ils se querellent et le courrier fouette fortement son maître.

La neuvième entrée de Satan et de son serviteur est une pure bouffonnerie : Satan montre au Courrier le public qui assiste à la représentation et lui demande, sur un millier de filles qui se

trouvent sur la place, combien il voit de pucelles : « Trois ou quatre tout au plus », répond le Courrier.

La dixième scène est un échange de propos sur le vin, le fricot et les bons traitements.

La onzième, qui est la dernière de la pastorale, est consacrée à l'enlèvement des cadavres de Turcs ; Satan et le Courrier s'extasient à l'envi sur l'immensité de ces corps qui pèsent au moins « dix quintaux ».

On voit que le langage des pastorales est assez aristophanesque ; le vers de Plaute est tout à fait inapplicable aux pastorales basques :

Neque spurcidici insunt versus immemorabiles.

A l'imitation des auteurs des *Mystères*, les « pastoraliers » pyrénéens, si ce mot m'est permis, ont introduit les intermèdes bouffons et les propos lestes dans les pièces les plus religieuses. Le réviseur, l'éditeur de 1796, a intercalé ce qui suit au milieu de l'*Enfant prodigue* :

Messieurs, — ce me serait — un grand plaisir — de bien embrasser — quelque jeune fille.

Mais pour l'avoir, — il me faudrait une pucelle, — ce qui au jour d'aujourd'hui — est très-rare ;

Je ne crois pas qu'il y ait ici — seulement deux pucelles ; — et celles-là sont là même — qui me regardent.

Mais toutes les autres sont — nouvellement désba-

billées ou enceintes; — maintenant même aux garçons — elles font quelques signes.

Ce soir même aussi quelques-unes — se mettront au travail; — semblablement, aux trois espèces (1) — il y aura de l'enflûre.

Les jeunes filles d'à présent sont tièdes — de même que l'eau chaude; — l'honneur leur est — de devenir enceintes;

Mais comme beaucoup ne savent pas — de qui elles sont enceintes, — celui qu'elles ont dans la pensée, — c'est lui dont elles font le père.

Ces libertés de langage ne nous étonnent pas, si nous nous rappelons les mœurs et les habitudes des derniers siècles. Les gens du monde disaient communément des choses que nous regardons comme fort inconvenantes. Et même, de nos jours, des Espagnoles, qui passent pour bien élevées, parlent volontiers à l'occasion, à ce que prétendent les voyageurs, comme la marquise de Sterne et dédaignent de recourir à l'excuse habituelle aux jolies compatriotes de Yorick. Les dames de Londres n'ont pas toujours été si pudiques; beaucoup sans doute ont entendu sans sourciller la scène de la leçon de français, dans *Henri V*. D'ailleurs, si l'on en croit Érasme, les étrangers de distinction étaient accueillis par elles, il y a quatre cents ans, avec une amabilité

(1) Femmes mariées, filles vierges et filles non vierges.

qui paraîtrait à leurs descendantes d'aujourd'hui tout à fait *shocking* (1).

Toutes les pastorales se terminent par un « épilogue », *azken pheredikia* « le dernier sermon », dont la strophe finale rappelle encore les traditions classiques. Le dernier mot de l'acteur est une demande d'applaudissements, un souhait de bonne santé et une invitation à bien dîner (2) :

Our play is done
And we 'll strive to please you every day !..
New joy wait on you ! here our play has ending !

(1) Cf. *D. Erasmi R. Epistolæ* (Bâle, Froben, 1558, fol., p. 223, et Londres, 1642, fol., p. 315; liv. v, ep. x) : « Fausto Andrelino poetæ laurato. — Tu quoque si sapis, huc advolabis. Quid ita te juvat hominem tam nasutum inter merdas gallicas consenescere ? Seu retinet te tua podagra, ut ea, te salvo, pereat malè. Quanquam, si Britanniæ dotes satis pernosces, Fauste, næ tu alatis pedibus huc accurreres, et, si podagra tua non sineret, Dædalum te fieri optares. Nam, ut è plurimis unum quiddam attingam, sunt hic nymphæ divinis vultibus, blandæ, faciles et quas tu tuis camænis facile anteponas. Est præterea mos nunquam satis laudatus. Sive quo venias, omnium osculis exciperis ; sive discedas aliquo, osculis dimitteris ; redis, redduntur suavia ; venitur ad te, propinantur suavia ; disceditur abs te, dividuntur basia ; occurritur alicubi, basiatur affatim ; denique, quocumque te moveas, suaviorum plena sunt omnia. Quæ si tu, Fauste, gustasses semel quam sint mollicula, quam fragrantia, profecto cuperes non decennium solum, ut Solon fecit, sed ad mortem usque in Anglia peregrinari. — Ex Anglia, anno M CCCC XL IX. »

(2) Dans le pays basque, le principal repas se fait au milieu de la journée.

Spectatores vos valere volumus et clare adplaudere...
Vos, spectatores, plaudite atque ite ad vos comisatum...
Καὶ τῶν κριτῶν εἰ μή τις ἑτέρωσε βλέπει
ἴτω μεθ' ἡμῶν · πάντα γαρ παρέξομεν...
τὸ δεῖπνον αὐτοῖς ἔστ' ἐπεσκευασμένον
ἀπαξάπασιν, ἢν ἀπίωσιν οἴκαδε.

Voici le « dernier sermon » de la pastorale de l'*Œdipe*, d'après une copie datée de 1783 :

Voici que vous avez, peuple, — notre tragédie terminée ; — et je vais, moi, lui — mettre la couronne.

J'ai la connaissance — que vous n'êtes pas satisfaits, — et que ce sujet merveilleux — nous n'avons pas bien représenté.

Vous avez vu que cette pièce — est chargée de merveilles ; — sûrement elle aurait mérité — des acteurs meilleurs que nous.

Vous avez vu le roi Laius, — comment son fils l'a tué, — et en suite de cela — qu'il a épousé sa mère.

Puis trois enfants — il a fait avec sa mère, — et il s'est tiré les yeux — pour mourir dans le désert.

Après cela, vous avez vu — mourir la reine, — n'ayant pu apaiser — la colère de ses fils.

Cette famille malheureuse — a été dans ce monde, — quand deux princes s'étaient — ensuite tués l'un l'autre.

De ces grands malheurs — nous ne devons pas douter ; — car le bon Dieu s'était — mis en colère contre eux.

Ces faits vous avez — vu tous aujourd'hui, — et le roi Créon est mort — de la main de son fils.

Aussi, compagnie honorable, — prenez exemple (là-dessus) — et exercez toujours — la grâce de Dieu.

Ne nous flattons pas, peuple, — dans ce monde trom-

peur, — et considérons qu'il est fâcheux — de mourir dans le péché.

Les nombres de péchés — sont tous effrayants, — quand il suffit d'un seul — pour aller en enfer.

Aussi, considérons — dès à présent le péché, — en demandant au bon Dieu — sa sainte grâce.

Afin qu'il veuille nous garder — de mourir en péché mortel, — et qu'il nous place, quand nous mourrons, — dans le paradis avec lui.

Et maintenant, compagnie honorable, — nous vous remercions beaucoup, — car nous allons maintenant — — démolir ce théâtre.

Et nous vous désirons — de vieillir en bonne santé, — et, quand vous serez chez vous ce soir, — de souper (1) avec bon appétit.

Il ne me reste plus qu'à montrer ce qu'est, dans son ensemble, une pastorale. Parmi toutes celles que j'ai lues, je choisis comme l'une des plus populaires, celle de *Pançart*, personnification des réjouissances du Carnaval et du Mardi-Gras. Mais auparavant, on me permettra de dire quelques mots de certaines pastorales qui me paraissent oubliées dans le pays.

I. — Dans la pastorale d'*Œdipe*, Laiüs et Jocaste vont consulter le prophète Socrate, qui

(1) La pastorale aurait donc été jouée dans l'après-midi. En général, les représentations commencent à dix heures du matin, et durent, sans interruption, jusqu'à six ou sept heures du soir.

leur prédit tous les malheurs dont leur fils sera cause. Aussi ordonnent-ils à leurs serviteurs Jolicœur et Alexandre d'étouffer l'enfant; mais, saisis de pitié, les serviteurs se contentent d'attacher Œdipe aux branches d'un arbre où le trouvent les bergers Parrein et Guilein. Recueilli et élevé par eux, Œdipe grandit inconnu et ignorant sa naissance. Parvenu à l'âge d'homme, il part à la recherche de ses parents et rencontre Socrate qui lui conseille d'aller à Thèbes. Là, il est arrêté par un terrible géant qui, comme lui d'ailleurs, arrive à cheval. Œdipe et le géant se querellent et en viennent aux mains. Finalement, le jeune héros tue le monstre qui appelle le diable et annonce qu'il va en enfer.

Œdipe va pour annoncer aux Thébains leur délivrance, mais les gardes l'arrêtent aux portes de la ville. Il se dispute avec eux, puis avec Laiüs qui survient et il tue le roi. Jocaste et sa cour viennent au devant du vainqueur; on lui offre la main de la reine et la couronne. Il accepte l'un et l'autre, et l'on se met à table pour le repas des fiancailles, égayé par les chants de l'aveugle Tirésias.

Mais les affaires du royaume vont mal. Œdipe se met à genoux et implore le Sauveur, il demande grâce pour tous ses péchés; Socrate vient lui dire que Dieu est trop en colère pour par-

donner et le roi, dans sa douleur, se crève les yeux. Sa fille Antigone, qui apprend la première l'affreuse vérité, se dévoue pour le guider et le protéger. Œdipe couronne Étéocle et meurt.

Étéocle, tout fier, annonce son avènement à Créon; c'est la seule strophe qui ne soit pas en basque dans toute la pièce :

Me voilà donc, Créon, — sur le trône royal; — une telle dinité — ni peut soufrir d'égal (sic).

Mais Polynice, fort mécontent, lui déclare la guerre, et, malgré l'intervention fréquente de Créon, de Jocaste, d'Antigone, les deux frères en viennent aux mains. Pendant les négociations, nous assistons aux amours d'Antigone et d'Hémon, le fils de Créon. Jocaste meurt de honte, de douleur et de remords; les deux rivaux se tuent l'un l'autre, et Créon défend à qui que ce soit de relever leurs cadavres et de leur rendre les derniers honneurs. Pour avoir violé cette consigne, Antigone est arrêtée. Hémon veut la faire mettre en liberté et a une scène violente avec son père qu'il tue dans un dernier accès de colère.

II. — *Célestine*, fille du duc de Savoie, aimait Palopin, jeune seigneur du pays; mais son père veut la marier avec le vieux roi de Lorraine.

Les deux amants prennent la fuite et montent sur un navire qui fait voile vers le Portugal. Célestine tombe malade à bord; le barbier dénonce au capitaine le sexe de la princesse qui avait revêtu des habits d'homme. Le capitaine, épris d'amour pour elle, fait jeter Palopin à la mer; un ange le sauve en le saisissant par les cheveux. Il s'accroche à une pièce de bois, et aborde sur une île déserte.

Cependant une rivalité d'amour se déclare, sur le navire, entre don Ferrago, le capitaine, et le barbier, Arnaud; ce dernier cherche à empoisonner le capitaine. Le navire est détruit par le feu du ciel. L'ange conduit Célestine à terre; elle y prend la route de Londres où le roi l'accueille on ne peut mieux.

Sur ces entrefaites, le roi du Japon, Prangol, déclare la guerre aux chrétiens et s'embarque avec deux cent mille hommes pour marcher contre l'Angleterre. En passant, ils prennent Palopin sur son île. Les Chrétiens et les Turcs se livrent six batailles acharnées. A la dernière, Palopin lutte contre Célestine qui a repris des vêtements d'homme. Il la blesse : les amants se reconnaissent alors. Célestine remet ses habits de femme, au moment où arrivent ses parents qui la cherchaient depuis longtemps et qui ne s'opposent plus au mariage.

III. — *Charlemagne*, après avoir chassé les Turcs de Jérusalem, revient en Normandie. Les Turcs lui envoient en ambassade Fier-à-bras dont Olivier abaisse fièrement l'orgueil. Aussi les Turcs exécutent-ils un retour offensif, pendant lequel ils s'emparent d'Olivier et de deux de ses compagnons. Puis, nous assistons aux menaces du Turc Fatibrant et aux amours du roi de Bourgogne et de la princesse Floripa. Attaqué par cent mille Turcs, Charlemagne les bat et fait prisonnier Larmirant qu'il convertit. Il marie Floripa et Guy; puis, il va attaquer Ferragus et le roi de Saragosse, Marsile. Ganelon vend Olivier et Roland à Marsile et est écartelé par les ordres de Charlemagne.

IV. — *Le comte Warwick* venait de se marier, lorsque le roi d'Angleterre divorça pour contracter un nouveau mariage. Accusé d'avoir à ce propos mal parlé de son souverain, Warwick est exilé; forcé de tout quitter, il se réfugie à Venise, chez l'empereur. Il est fait prisonnier dans une guerre avec les Turcs et passe huit ans au fond d'un navire

On annonce à sa femme qu'il est mort; la comtesse meurt elle-même de chagrin confiant au comte Douglas sa fille Julie, à peine âgée de deux ans. Elle est élevée avec Hippolyte, le fils de Dou-

glas. Un amour violent éclate entre ces deux jeunes gens; épouvantée, Julie veut entrer au couvent. Elle va annoncer sa résolution à celle qu'elle croit sa mère; mais celle-ci la détrompe. Toute heureuse, Julie court annoncer la bonne nouvelle à Hippolyte et tous deux s'engagent leur foi. Mais le comte Douglas ne veut pas donner son consentement à ce mariage; il envoie son fils en France avec l'ambassadeur d'Angleterre. Au lieu de s'y rendre, le jeune homme s'arrête chez le comte Sussex, d'où il vient voir Julie toutes les nuits.

Les parents adoptifs de Julie veulent lui faire épouser le comte Bedfort. Elle refuse. Furieux, Bedfort arrive avec ses hommes pour la tuer. Hippolyte accourt pour la défendre et blesse son rival. Mais Douglas, qui survient, surprend son fils et l'embarque décidément pour la France. Le capitaine du navire, qui a reçu l'ordre de tromper les amoureux, écrit bientôt qu'Hippolyte s'est marié en France et Julie se résigne à céder à la force et à épouser Bedfort qu'elle n'aime pas.

V. — *La princesse de Cachemire*, fille du roi Torgul, avait épousé le fils du roi de Chiraz. Le jeune époux, obligé de partir pour la guerre, laisse sa femme sous la garde de son frère Valen qui essaie de la séduire. N'y pouvant réussir il la

jette dans un trou d'où elle est retirée par un maure qui en devient amoureux. Il s'introduit la nuit dans sa chambre, mais elle poignarde l'audacieux. Comme elle ne l'a point tué, elle est obligée de prendre la fuite. Elle rencontre une troupe de gens de justice qui vont pendre un homme « pour dettes ». Elle paie ces dettes. L'homme la suit par reconnaissance et en devient à son tour amoureux. Elle refuse de céder à sa passion et il la vend à un capitaine de marine. Celui-ci la dépose dans une île déserte où elle devient reine et où elle retrouve son mari. — On voit figurer dans cette pièce le prince Cloris; les serviteurs Cadige, Ordiz, Badaudin, Zenela, George, Lubin, Cilin, Clitandre et Harpagon; les reines Simorquez et Elamire; le roi de Malkhara; le magicien Mezerane, sa sœur Galzana et leur serviteur Dahi.

VI. — J'arrive à la pastorale de *Pançart*.

Je ne m'arrêterai pas longtemps sur le prologue, *lehen pheredikia* « premier sermon », qui se compose de 68 strophes, c'est-à-dire de 272 vers. Il est récité par un acteur qui adresse humblement ses salutations à l'assistance, en basque et même en français :

« *Soyez le bien arrivé — grande compagnie et plene* (sic)

d'honneur, — je voudrez (sic) *vous donner satisfaction* (sic) *— si j'avois* (sic) *le bonheur ».*

Puis il dit un certain nombre de drôleries plus ou moins spirituelles, résume la pièce et termine en priant le public de lui réserver, pour son dîner (1), un beau gigot qu'il croit avoir mérité par son éloquence.

La « farce » commence. Entrée de Mardi-gras, de Floris, son neveu, et de sa femme. Mardi-gras ordonne qu'on aille inviter Bacus (*sic*) à dîner et qu'on prépare cent *lukainka*, cent *tripotch* (2), toute la chair d'un bœuf, un veau grillé et un veau à la broche. Suivant l'usage, Floris, qui est censé en course, reste seul sur la scène, debout; arrivent Bacus, Polonie sa femme et Coral son fils qui s'assoient et sont censés chez eux. Floris s'acquitte de son message et Bacus lui répond en français :

« Voilà qui est bien, — je vous accepte de bon cœur; — de manger et de boire — si jé (sic) *le bonheur ».*

Comme il ne mange d'ordinaire que dix-huit moutons et vingt livres de viande, il annonce qu'il apportera, pour son écot, en guise d'apéritif, une barrique de liqueur.

(1) La pastorale se jouait donc le matin, puisque dans le pays on dîne à midi ou une heure.

(2) *Lukainka*, sorte de saucisse faite de viande de bœuf ou de mouton et très-épicée; *tripotch*, gras-double ou boudin.

Nous voici de nouveau chez Mardi-gras :

BACUS

Je vous salue, Mardy gras, — mon très-cher ami ; — que vous vous portez bien — je remarque avec plaisi (sic).

MARDI-GRAS

Soyez le bien arrivé, — beau prince et désiré ; — je vois que vous êtes — assez bien disposé (1).

« Vous même, allons, mettez-vous — à l'instant à vous asseoir ; — allons l'un avec l'autre — tous à dîner. (Ils se mettent à table.)

MARDI-GRAS

Bonam carnem habemus, — habemus et edemus.

BACUS

Bonum vinum — et carnem (sic) *habemus, — detom* (?) *habemus — edemus et potemus.*

Surviennent deux démons, Satan et Astarot qui excitent les deux convives, leur versent à boire et dansent devant eux.

Ici Mardi-gras prend le nom de Pançart et sa femme celui de Pançartine.

Pançartine vient se plaindre de ce que son mari la ruine par sa goinfrerie ; aussi veut-elle brouiller Pançart et Bacus. Satan l'y encourage

(1) Les passages en *italique* sont textuels.

et Astarot lui conseille de dire à son mari que Bacus a fait piller par « ses soldats et sa cavalerie » tous leurs biens. Elle récite exactement la leçon et Pançart « prince du carnaval » part, un *makhila* à la main, à la recherche de ce « coquin de Bacus ».

Polonie vient à son tour se lamenter ; son mari est un affreux ivrogne et Pançart ne l'aide que trop ; bientôt il ne restera plus une goutte de vin pour elle ; or, elle ne saurait se passer d'en boire une vingtaine de pintes par jour. Satan l'approuve ; Astarot lui conseille de dire à Bacus que Pançart, avec une troupe de gourmands, est venu donner l'assaut à leur cave. Elle récite sa leçon, en ajoutant que Pançart a voulu la violer, qu'elle a résisté et lui a donné un soufflet, que Pançart a tiré alors son poignard, mais qu'elle a pu s'échapper. Bacus la félicite de sa vertu, l'embrasse, lui offre un coup, boit lui-même pour se donner du courage ; puis, excité de nouveau par sa femme qui lui assure que Pançart doit être engourdi par son dîner, il se met en quête de cet « animal de gourmand ».

Les deux anciens amis se rencontrent.

PANÇART

Ah ! coquin, fripon ! — traître maudit ! — pourquoi as-tu voulu — faire perdre tous mes biens ?

BACUS

Ah ! tel que tu es, — bougre de misérable, — tu as voulu me voler — toutes mes liqueurs !

Tu diras que ce n'est pas vrai, coquin ! — j'ai besoin de te maudire, — et que ce monde — tu quittes sur l'heure !

PANÇART

Ah ! tel que tu es, — ivrogne, tête à l'envers, — par mes mains tu devras — maintenant perdre la vie.

Il t'en coûtera — d'agir contre moi ; — par ce poignard, je te — veux ôter la vie.

BACUS

Ah ! tel que tu es, — animal de gourmand, — pour te tuer j'ai — le sabre bien propre.

Allons ! approche ! — si tu as du courage ; — car, par ma main à présent, — tu dois mourir.

Ils se battent, mais Floris et Coral viennent les séparer et les emportent chacun de son côté ; puis, ces deux jeunes gens reviennent se demander ce qui a pu amener une bataille aussi peu naturelle : « Ce doit être, dit Coral, un tour de ma mère qui est la femme la plus méchante du monde ; elle voudrait garder tout le vin pour elle. — Ma tante ne vaut pas mieux », répond Floris, « et elle est gourmande ! Mais je lui ai volé quatre gigots, et sept oies ! — Moi aussi », reprend Floris, « j'ai attrapé ma mère : je lui ai pris cinquante pintes de vin ; nous devrions réunir nos provisions et aller les dévorer quelque part.

J'amènerai certaine fillette, ma bonne amie, qui fera fort bien sa partie. — Et moi, je vais chercher la mienne, qui est capable de boire autant que nous deux. Allons vite souper... »

Cependant, nous revoyons Bacus chez lui. Il est seul et tient une bouteille :

Voilà, voilà le plaisir — oui, et l'excellence, — et ma bonne liqueur, — voilà l'allégresse !

Y a-t-il un monarque — plus heureux que moi, — comme moi son temps — qui passe dans l'allégresse?

Si maintenant je mourais, — mes biens seraient à ma femme ; — bonnes gens, elle serait, — elle, toujours ivre !

Moins de vin, Messieurs, — je bois depuis longtemps; — c'est là la cause pour laquelle — j'ai mal à la gorge.

Et je crains que ma femme — ne boive trop, — et c'est là la cause — pour laquelle je souffre la soif.

Sur quoi, Polonie entre, va prendre la bouteille à son mari et boit. Celui-ci lui donne un soufflet. Après une vive discussion entre les deux époux, Polonie imagine de mettre de l'eau dans le vin, et elle en verse à Bacus :

Buvez un coup — de ce bon vin ; — je suis sûre que vous n'avez pas bu — depuis longtemps de tel (vin).

BACUS

Ce coup de vin — m'a fatigué tout le corps ; — et un mal de ventre — mauvais m'a pris !

POLONIE

De ce vin blanc — buvez une lampée; — que vous en serez soulagé — je suis comme sûre.

Elle verse encore de l'eau dans le vin et le lui offre :

BACUS

Aïe! aïe! qu'est ceci? — mon ventre est révolté! — tu m'as trompé — sans que je m'en sois aperçu!
Infâme vilaine que tu es, — la plus grande des ivrognes : — tu as empoisonné ton mari; — sorcière, carogne!

Et il appelle à son secours tous les médecins, barbiers et chirurgiens de la création.

LE BARBIER

Bonnes gens, me voici — ayant fait mon tour de France; — beaucoup d'hôpitaux et — de malades ayant visité.

Il expose qu'il est né à Bordeaux, a étudié, a été reçu, a visité la Prusse, la Russie, l'Angleterre et la Turquie, et il conclut ainsi :

S'il y a quelqu'un — qui soit curieux, — pour ma première opération — je le soignerai gratis.

BACUS

Puisque, Seigneur, vous ne — demandez pas de paiement, — approchez-vous de moi; — je vous donne ma pratique.

LE BARBIER

D'où vous plaignez-vous, — mon cher ami! — sans dissimuler, — dites-moi la vérité.

BACUS

Un peu de tremblement — depuis longtemps; — il n'y a pas un grand repos, — pour sûr, dans mon corps.

LE BARBIER

Monsieur, vous êtes menacé — d'une véritable parelisie (sic), — *ou bien du moins — une prompte apoplexie.*

Et il lui conseille de faire venir un médecin. Bacus demande s'il peut boire un coup de vin :

LE BARBIER

Pour les sortes de maladie — le vin est tout le contraire — et si vous buvez goute (sic) — *vous ne vivrez pas guère.*

BACUS

Tous les médecin et chirurgien — qui dit que le vin fait du mal, — je vous dirai franchement — que ce sont des barbouillans (sic).

Le barbier sort. Polonie vient insulter son mari et boire un coup à sa santé. Entrée du médecin :

LE MÉDECIN

Voici maître Jean, — le grand médecin du roy, — et si vous ne me croyez pas, — j'ai les titres, ma foy (sic).

D'ailleurs j'ai été — le médecin de Gargantua, — j'ai visité son intérieur — et l'ai fait sain.

Neuf mois — j'ai passé dans le ventre d'une femme, — et je l'ai guérie — quand j'en suis sorti !

Ravi, Bacus l'appelle à son secours :

LE MÉDECIN

Monsieur, qu'avez-vous donc ? — d'où vous plaignez-

vous ? — Je reconnaîtrais votre mal — sans vous entrer dedans.

Il lui touche le pouls.

Vous avez la raie de derrière — jointe avec les os, — et la panse aussi — avec les entrailles.
Il faut faire un vide — dans votre corps ; — vous avez besoin qu'un barbier — vous saigne à l'instant.

Le médecin va chercher le barbier pour retirer vingt-quatre livres de sang à Bacus qui ne cesse de se plaindre et réclame du vin à grands cris. Le médecin le lui défend énergiquement. On le saigne. Le médecin ordonne de la tisane de séné, de casse, de rhubarbe, de scanonie, de polypode, d'*hermodactes mechoacam* et de jalap, « au moins une livre de chaque », dans une pinte d'eau. Le barbier va chercher ces drogues.

Entre en scène l'Apothicaire qui vante ses talents, ses drogues, l'excellence de ses lavements qu'il donne à l'aide d'une machine en argent venue des Indes, dont il montre au public le fonctionnement.

Le Barbier emporte les drogues ; on fait boire à Bacus la tisane qu'il trouve horrible. Polonie offre une collation au Médecin et au Barbier qui lui déclarent que l'état de son mari est grave et qu'il n'en a pas pour une heure. Puis, ils reviennent au malade :

LE MÉDECIN

Comment vous trouvez-vous, — mon cher Monsieur? — Après avoir pris la purge — êtes-vous sorti?

BACUS

Pour sortir d'ici — je suis trop faible; — cette moquerie, mon père, — vous faites !

LE BARBIER

La demande de ce Monsieur — vous n'avez pas compris; — il voulait vous dire si — vous aviez fait caca.

BACUS

Ah! Monsieur, oui, oui! — un peu, à votre service! — j'ai aujourd'hui vingt crottes — pour vous tous.

LE MÉDECIN

A l'instant, il faut — appeler l'Apothicaire, — qu'il donne à ce Monsieur — tout de suite un lavement.

L'APOTHICAIRE

Monsieur, me voilà — venu à votre ordre; — que désirez-vous — maintenant de moi?

LE MÉDECIN

Avez-vous porté — la machine du cu?

L'APOTHICAIRE

Apparemment, Monsieur; — nous en avons besoin ici.

Et il donne le lavement à Bacus qui crie, accuse sa femme, le médecin, le barbier et l'apothicaire de s'être ligués contre lui, et finalement

appelle son fils. Coral accourt à la voix paternelle.

BACUS

Sois le bien venu, — mon cher fils ; — tu recevras — le regard de ton père.

Je laisse dans le monde — beaucoup d'autres enfants ; — comme toi de fidèle, — pas à mon idée.

Aussi je te fais — prince de tous mes biens ; — quoi que j'aie — tu auras tout.

Ayant bien connu — le tour de ce monde, — je dois partir — bien affligé.

J'emporte le deuil — des bons vins vieux ; — mais, par ma foi, — en revanche pas des femmes !

J'ai été trompé par une — qui est ta mère ; — sans que je l'ai vue, si elle avait pu, — elle m'aurait écrasé et déchiré.

Bois du vin pur — et ne te fie pas aux femmes ; — souviens-toi toujours — de mes dernières paroles.

Puisque je dois mourir — maintenant je te demande — pour partir joyeusement — donne-moi un coup à boire !

Son fils lui donne à boire et il meurt. Polonie se réjouit avec ses amis. Satan et Astarot viennent chercher le mort pour l'emporter au milieu de l'enfer.

La scène change ; elle est censée représenter un tribunal. Assistent à l'audience les avocats Berlamin et Lucien, le procureur, le greffier et le juge « tous assis ».

LE GREFFIER

Le ...ème de février de l'an 1819, par devant monsieur

Frondebule, conseiller du roi, juge civil et criminel, entre monsieur de Crabiola et monsieur Hercure, ce dernier défaillant et sans représentant...

LE JUGE

La partie se défendra — dans huit jours, — ou autrement par défaut — sera condamnée.

LE SUBSTITUT DU PROCUREUR DU ROY

Messieurs, le roi donné — m'a son droit — de châtier les mauvais ; — j'y suis donc obligé.

A cette heure je me trouve — fort embarrassé ; — pour un peu je penserais — à quitter ma charge.

Mais si je la quittais — un autre la prendrait ; — et sûrement pour tous — ce serait la même chose.

Nimici veracundia — invera comdum fuit (sic)....

Le roi nous a ordonné, — aux substituts de ses procureurs, — que de sa part nous aidions — à ceux qui sont dans le besoin ;

De sa part que nous soutenions — les gens pauvres — et que comme aux riches — nous leur rendions justice.

Contre ma volonté — je dois même agir, Messieurs ; — et justice rendre — à chacun.

Je dirais volontiers adieu — à ce monde corrompu, — et me sacrifierais moi-même — à un couvent.

Comme il n'y a pas de (chose) plus difficile — que l'existence dans le monde, — *japipotum doçem — vult imitare perit* (sic).

Bien que nous soyons au service — de messire le seigneur Pançart, — maintenant je dois parler — contre celui-là même.

De grands crimes, Messieurs, — il a commis ; — et, comme c'est juste, — il a besoin d'être corrigé.

Toutes les autres affaires, Messieurs, — vous devez laisser, — et appeler ma plainte, — s'il vous plaît.

LE GREFFIER

Le ...ème février, dans l'année 1819, par devant nous, de Hosticure, conseiller du Roi, juge civil et criminel, affaire de M. le Procureur du Roi, Mons de Zapartady, contre Mons de Sire Pançart, roi du Carnaval, et maître Lucien, avocat, se présentant du côté du substitut.

LUCIEN

Qui precium meritis ab improbis desirat bis peccat; premium quoniam indignes abire deinde quia jam non potestat (sic).

Ceux qui assistent les méchants — se rendent eux-mêmes coupables — doublement, si dans l'espoir du paiement — ils le font.

Mon devoir est, messieurs, — et non pas pour mon plaisir, — que j'ai contre un ami — à parler forcément.

Le Procureur du Roi — se trouve inquiété — et par beaucoup de personnes — chagriné plus qu'il n'est possible.

Beaucoup de tourments sûrement — il a souffert jusqu'à présent, — mais il lui est impossible — maintenant de le supporter d'avantage.

Omnium mendacium malis predudicio habemus insides malis (sic).

Comme il ne faut point donner — prétexte aux méchants, — eux-mêmes prendraient — toute liberté.

Contre sire Pançart — la cause va être parlée ; — vous devez donc savoir — de quoi il va être accusé.

Il est celui-là tellement — téméraire en gourmandise, — que, autant que quarante hommes — il a besoin de manger de la viande.

Qu'il fait la viande par là — devenir si chère, — que le moindre troc d'argent — nous n'aurons bientôt plus;

Et que, après la mort de Bacus, — il a pris sa place,

— et que pour les autres une goutte de vin — il ne laisse pas ;

D'ailleurs que toutes les femmes — il débauche ; — comment pouvons-nous donc — le souffrir davantage ici ?

Il faut donc regarder — aux méchancetés de ce prince — et le faire prendre — à l'instant par les gendarmes.

Quand il sera pris, sera mieux — justifiée la cause ; — et comme il le faut — sera rendu le jugement.

Il faut faire une injonction — au grand Prévôt — qu'il aille lui-même avec les gendarmes — pour prendre ce prince.

Peut-être qu'il se défendra — avec ses soldats ; — aussi faut-il autant que possible — user de précaution.

Comme ils vivent bien — il ne faut pas trop s'y fier, — car les gens biens portants — ont toujours du courage.

LE PROCUREUR

Je requiers — pour le seigneur Roi — que l'on adjuge — à Lucien ses conclusions.

LE JUGE

Après avoir entendu Lucien — plaider la cause, — et suivant les conclusions des gens du Roi — rendant la justice,

Il est immédiatement approuvé — et ordonné — que Messire le seigneur Pançart — soit arrêté.

Nous ordonnons au Prévôt — qu'il aille lui-même — prendre ce prince — avec tous ces gens,

Et après l'avoir pris, — qu'il soit amené — mort ou vif — en notre présence.

Après cette scène que nous avons reproduite toute entière, arrive seule une certaine Éléonore, femme du laboureur Planta. Elle expose qu'elle

aimait un jeune garçon, mais que ses parents l'ont mariée contre son gré à un vieux laboureur, qui est jaloux, bête « comme un âne », à peu près impuissant, et qui mérite absolument de porter des cornes ; aussi se fait-elle faire la cour par Pançart qui est un homme de qualité et un vert galant. Et elle conclut :

Jeunes fillettes, à votre tour, — je vous en avertis, — ne vous mariez pas contre votre idée, — quoi que disent vos parents ;

Considérez — mon exemple ; — comme à moi il vous — arriverait sûrement :

L'âme et le corps — vous perdriez sûrement, — en maudissant vos parents, — vous iriez ensuite en enfer.

Mais nous voici chez le Prévôt. Il explique au public la haute importance de ses fonctions supérieures à celles de tous les Baillis, et qui le placent à la tête de toute la maréchaussée, quand le greffier vient lui signifier le jugement qui lui enjoint d'arrêter Pançart. Le Prévôt se formalise de ce qu'on ait empiété sur ses droits, en ne lui laissant pas l'initiative de la poursuite ; mais il pardonne pour cette fois et invite les gendarmes Madian et Flavien à venir avec lui procéder à la capture du prince du Carnaval. Il ne leur dissimule pas les difficultés de l'entreprise ; mais Madian qui s'est battu contre les Anglais et les Maures, dans le Maroc, en Algérie et à Londres,

n'a aucune inquiétude, et Flavien, quoique son chef le traite de poltron, assure que Pançart est plus facile à attraper qu'un autre parce qu'il est gros et gras. Les trois guerriers montent à cheval et s'éloignent.

L'entr'acte est occupé par Satan et Astarot qui commentent les événements; il paraît qu'on veut tuer Pançart et mettre à sa place « monsieur Carême ».

Arrivent Éléonore et Planta, son mari.

ÉLÉONORE

Mon mari, bien — tu dois dîner; — ces restes d'un plat — tu dois lécher;

Tu en auras assez pour toi — avec une bouchée de *méture* froide; — aussi dois-tu d'autant mieux — les bien lécher.

Tu auras des pommes de terre bouillies — et une citrouille avec — et je te promets que — non tibi sæpe rigebit cauda.

PLANTA

Femme sans honte, — où sont ces restes? — Avec quelle ardeur, pour sûr, — n'as-tu pas tout mangé!

Aussi ne veux-je point — lécher les restes de ce plat; — ce serait pour peu de profit que je — me salirais le visage.

ÉLÉONORE

Bougre de misérable! — orgueilleux breveté! — je te battrai — ou tu obéiras à ma manie.

Hier au soir, au lit, — si tu m'avais bien servie, — aujourd'hui tu serais — bien caressé par moi.

Planta lèche le plat en tremblant, Éléonore sort et Planta se plaint vivement de sa femme. L'orgueil l'a perdu : il a pris une femme d'une condition supérieure à la sienne, et conseille aux jeunes gens de ne pas suivre son exemple.

Le Prévôt, Madian et Flavien viennent cerner la maison de Pançart et le sommer de se rendre. Il sort avec Floris et Coral ; mais à l'aspect des trois mille gendarmes (*sic*), les assiégés reculent. Ils rentrent, s'arment et prenant des plats en guise de boucliers, reparaissent vaillamment. Les assaillants descendent de cheval et montent sur le théâtre où la bataille s'engage au milieu d'un torrent d'injures réciproques. Bientôt Flavien est blessé ; mais Coral et Floris ne tardent pas à l'être à leur tour et s'enfuient, laissant aux mains des gendarmes Pançart qui réclame à grands cris sa liberté. Le Prévôt lui annonce qu'il faut qu'il disparaisse :

Tu dois laisser la place — au seigneur roi Carême ; — car fortement tu irais — l'attaquer en guerre.

Il demeure au port d'Orhi — attendant ce que nous ferons ; — dans deux jours, ici — il viendra avec ses soldats.

Si nous te laissions, — tu nous ferais perdre ; — en nous adressant des prières, — tu n'auras aucun profit.

PANÇART

Messieurs, de grâce, cependant — ayez compassion ; — accordez-moi de grâce — quelque rémission.

Vous n'avez pas de danger, — je vous donne ma parole ; — j'irai à Orhi — et là me cacherai bien.

Le roi Carême là — ne me trouvera pas — et s'il vient ici — il tuera mes parents.

Nouveau refus du Prévôt; mais voici que Pançartine, une broche à la main, arrive au secours de son mari. Elle traite les vainqueurs de « diables maudits, coquins, fripons, vieux ânes, misérables » ; ils lui répondent en la traitant de « bougresse, putain, gibier de maison de force, scélérate qui a mérité dix coups de pieds au cu » ; mais ils finissent par la mettre en fuite et par emmener Pançart.

Cependant, nous voici de nouveau à l'audience. Le juge, le procureur et le greffier siégent solennellement; le barreau est réprésenté par les avocats Berlamin et Lucien.

Planta vient porter plainte contre Pançart. Il commence par exposer qu'il n'a pas le moyen de faire un procès, sa femme ne lui donnant pas un liard. Et il continue ainsi :

Dieu, dans son éternité — a ordonné — aux hommes mariés les peines de l'enfer — en ce monde.

Dans l'autre monde des bien — heureux il y a, — et moi aussi pour sûr — j'en serai un.

Car un homme avec une femme — lorsqu'il se marie, — peut compter — qu'il est entré en enfer.

Voyez, déjà vous avez — un grand travail incomparable, — si l'on veut seulement — veiller sur une femme.

Dans un sermon, à l'église, — j'ai une fois entendu — que saint Augustin a — dit une grande vérité :

Il n'est pas de loup, de tigre, de serpent, — de lion enragé, — qui à une méchante femme — puisse être comparé.

Moi, même si j'avais — plus de mille yeux, — je ne pourrais pas comprendre — tous les tours de la femme.

Après que la femme dans la méchanceté — est tombée, — le diable ne pourrait la comprendre — avec tout son pouvoir.

Car ma femme — est maitresse en roueries — et dans ses vêtements aussi — elle a un grand orgueil.

Comme une dame des jupons — empesés elle porte, — avec deux mouchoirs de tête, et les jours de la semaine — elle ne s'en prive même pas.

Une cotte indienne, des franfreluches, — et un tour de gorge, elle les a; — avec cela sans honte — elle ressemble à ce troupeau...

Les malheureux jeunes gens — s'illusionnent bien, — puis avec le temps des cornes — elles leur font bellement porter.

Et il raconte sa propre mésaventure, son mauvais repas du jeudi gras, après lequel ayant mal d'estomac il alla se jeter sur son lit :

Et du lit j'entendis — le *çuçulia* (1) crier ; — et je pensai que ma femme — y était avec quelqu'un.

Je me levai tout doucement — sans faire aucun bruit — pour savoir avec ma femme — si quelqu'un était.

Je vis Pançart — par le trou de la serrure, sur ma femme ; — et j'ai honte de dire — ce qu'ils faisaient.

(1) Espèce de canapé de bois qui est dans toutes les cuisines; la forme labourdine de ce mot est *zizailua*.

Monsieur, je lui dis — que ce n'était pas là bien faire, — que la loi défendait — de toucher la femme d'un autre.

Un terrible regard — il me fit — et il s'en fallut de peu — qu'il ne m'avalât.

Dans le parc à cochons je me réfugiai — ayant couru aussi vite que possible, — et il ne me trouva pas, — car je m'étais caché dans l'ordure.

Ce matin j'allais au pré — chercher un vieil âne — quand je rencontrai Pançart — qui allait à la chasse.

Tirant son poignard — il me dit tout de suite — que ça ne faisait pas question, — qu'il devait me tuer.

Quand il m'a donné le premier coup, — au milieu du front, — il a vu que des gibiers — le chien avait fait lever,

Et me laissant, après eux — il a couru à l'instant ; — et je me suis échappé immédiatement — avec ma blessure.

Le procureur envoie le plaignant se faire soigner chez le barbier qu'il promet de payer lui-même. Le barbier le soigne et lui demande cent louis : « Je n'ai », dit le pauvre homme, « ni cent louis ni cent argent (*ehun diner*), mais monsieur le Procureur vous paiera ».

Ici se place un intermède comique par le valet du barbier ; il vient expliquer au public qu'il apprend la médecine, qu'il sait arracher les dents sans douleur, qu'il ne visite pas les malades à moins de dix sous chacun, et qu'il sait très-bien donner un lavement ou clystère. Il brandit l'instrument classique et conclut ainsi :

Pour guérir les mauvaises humeurs, — ayez cet instrument ; — dans vos maisons vous devriez — en avoir ainsi chacun.

Mais ce n'est pas assez — d'avoir l'instrument ; — il faut encore savoir — la manière de s'en servir.

D'abord il faut, bonnes gens, — préparer le lavement, — et ensuite, quand il est prêt, — le verser dans ce trou ;

Après qu'il a été versé là dedans — (il faut) le tenir comme ceci — et porter la seringue — du côté du derrière ;

Après l'avoir fait entrer dans le trou du cul — (il faut) pousser ainsi ; — et malheur à moi si ceci — ne fait pas alors son devoir.

Il s'en va et « la justice » rentre en scène.

Le grand Prévôt rend compte de l'arrestation de Pançart :

Messieurs, de cette cour — en vertu d'un appointement, — qui a voulu se prévaloir — de son autorité,

J'ai arrêté le sieur Pançart — avec mes compagnons, — et je le présente — maintenant devant vous...

Après l'avoir pris — je suis allé tout de suite sur le port (1) — là j'ai trouvé — le seigneur roi Carême.

Je lui ai donné la nouvelle tout de suite — comment était pris son ennemi — et l'ai convié pour mercredi — à descendre ici bas.

Il n'a pas une grande suite, — pour dire la vérité ; — il a quarante soldats — avec sept officiers...

Mais une contestation s'élève entre le juge, le

(1) *Port*, col, passage, montagne (par extension).

procureur et le prévôt sur la compétence de la cour, sur la qualité du prévenu et sur ce qu'il convient de faire à ses parents et amis. Tout à coup, Floris, Coral et Pançartine envahissent l'enceinte du tribunal. Floris commence par crier « morbleu ! » (*sic*) et par dégaîner; le prévôt en fait autant et lui répond : « Nom d'un chien ! » ; le juge et le substitut s'interposent. Floris offre de l'argent au juge qui repousse avec indignation cette tentation de corruption. Alors Floris et Pançartine demandent à Berlamin de prendre la défense de Pançart : ils lui promettent de l'argent à pleins mouchoirs, un château, une prairie avec une source au milieu, quatre mille boudins et six cents fromages.

L'audience s'ouvre et Lucien a la parole. Je ne traduis pas ce réquisitoire, un peu long et parsemé de phrases latines ou soi-disant telles qui porteraient à son comble l'exaspération de l'Holofernes du *Love's labour lost* :

« Cat. Thou hast it *ad dunghill*, at the finger's end, as they say !

« Hol. O ! I smell false latin, *dunghill* for *unguem*... *bone* for *bene* : Priscian a little scratched ! »

Mais nos Basques s'inquiètent peu de Priscien, voire même de Despautère ou de Lhomond; et Lucien débute ainsi : « *Improborum improba soboles*

improborum, vindite cupidus subi, malum arcilet, adulteriom est alimarum nuptiarum aut alimi violatio, qui christina religio adulteriom in vltroque sexu pari ratione condemant (sic). Il rappelle ensuite que le père de Pançart a été condamné et exécuté l'année précédente, que le fils a commis les mêmes crimes, qu'il a fait périr beaucoup de monde par gourmandise, débauché les femmes et les filles de la Soule, fait périr les jeunes chevreaux parce qu'on a mangé leurs mères, etc.

Berlamin lui répond dans le même style :

Vera gloria fretam absequrat.

Messieurs, je vais parler — pour messire le seigneur Pançart, — prince du Carnaval, — notre grand ami.

Mes conclusions sont — qu'il soit relaxé — et que la partie à cent mille — livres de dommages et intérêts soit condamnée.

Monsieur Lucien, Messieurs, — qui a parlé contre lui, — peut croire lui-même — qu'il est un habile homme.

Si les avocats du conseil savaient — des nouvelles de son savoir, — ils n'auraient pas de repos qu'ils — ne l'aient envoyé quérir.

Les docteurs de Sorbonne eux-mêmes — entreraient dans le mouvement — pour avoir un tel professeur — dans leur collége ;

Car dans les affaires — il s'entend bien — comme l'âne safran (savant ?) — ainsi qu'on le dit.

Des auteurs déjà — vous l'avez entendu parler, — mais je doute s'il sait — avant ce jour lire.

D'imagination il a — sa tête pleine, — aussi a-t-il perdu tout à fait — le peu de sens qu'il avait.

Si nos vieux ânes — savaient parler, — ils sauraient mieux — comprendre la cause.

Pro fraude labe imortali — solent et prejudicio — dum instant erroris — suis et penitendum — rebus manifestus agi (sic).

A Monsieur Lucien le même mal — ne manquant point, — Monseigneur le sieur Pançart — peut être mis en liberté.

Qui pretium meritis — ad impra isdem derat — bes pecat premium — quoniam indigat atjubes (sic).

Messieurs, si vous ne voulez pas — que la même chose vous arrive, — vous devez faire — de deux choses l'une :

Monsieur le substitut et — Lucien son avocat — sont tous deux innocents — ou tout à fait méchants ;

Si vous les jugez innocents — il faut les interdire ; — si vous les jugez méchants — au contraire les bien punir.

Autrement dans la disgrâce de Pançart — ils se trouveront, — pourquoi ils en seraient exempts — attendu que vous ne le savez sûrement pas.

Maintenant même au Prévôt — donnez l'ordre — de mettre en liberté le sieur Pançart — sans retard.

Sur MM. Lucien et le Substitut — donnez quelque ordre ; — en prison dans les fers — faites-les mettre ;

S'ils ne sont pas pendus même — il leur faut les galères, — parce qu'ils ont voulu faire perdre — ce Monsieur par leurs mensonges.

Le substitut et Lucien protestent vivement contre cette « canaille » de Berlamin ; puis le barbier vient faire son rapport sur la blessure de

Planta, qui était terrible mais qu'il a guérie par son talent sans rival ; il réclame son argent, car il doit une grande somme au droguiste ; le substitut lui enjoint d'apporter un « état et un rapport écrit, lundi prochain ».

Sur les conclusions conformes du substitut, le juge ordonne que Pançart soit conduit « en prison et mis aux fers conformément à la loi », que les gendarmes le surveillent rigoureusement, et que Lucien produise des témoins qui attesteront la vérité de ses dires.

La scène change. Voici de nouveau le laboureur Planta et sa femme Éléonore. Le mari dit à la femme :

Allons, effrontée, — qu'est-ce que cet air? — Il y a quatre mois que nous sommes mariés — et tu viens d'accoucher d'un enfant ?

Et il va consulter le médecin qui trouve le cas très-grave et ajourne sa réponse ; il a besoin de consulter beaucoup de livres, on a vu des miracles. Sur quoi, arrive Éléonore qui supplie le docteur d'arranger l'affaire, pour que son mari et ses parents ne la chassent pas du pays. Elle lui donne de l'argent et le médecin lui répond :

Madame, bien que votre mari — ait tout à fait raison, — je vais à l'instant lui faire — croire un grand mensonge.

Je lui dirai viri — membrum hujusce causam esse, — que l'enfant est de lui, — qu'il n'y a pas à en douter.

Et il explique en effet à Planta que le fait n'est pas nouveau, qu'il y a entre autres le précédent de monsieur Cornu et de madame Coquette. Planta paie et s'en va content.

Intermède de « Satanerie ». Satan annonce à Astarot que pour le récompencer de ses bons services, il le nomme « Inspecteur des cabinets d'aisance et vidangeur du pays ». Astarot se fâche; alors il le nomme « Gouverneur des puces »; Astarot ne veut pas davantage de ce titre et les deux diables partent pour faire leur tour d'Europe.

Nouvelle audience. Après l'appel de deux causes dont l'une est renvoyée à huitaine et dont l'autre est tranchée par un *défaut faute de comparoir*, le greffier appelle l'affaire Pançart :

LE JUGE

Messieurs, il y a une opposition — à cette instance — formée par le sieur Prévôt — à la dernière audiance (sic).

LE SUBSTITUT

Il est vrai, Messieurs, — que le Prévôt a formé opposition — mais voici l'arrêt du conseil — qui le déboute de bonne façon.

LE JUGE

Lisez, greffier, l'arrêt — dont immédiatement — attendu que toute justice, — que nous sommes présents (sic).

LE GREFFIER

Arrêt du conseil du roy : Vu l'opposition formée par le sieur Prévôt, la requête présentée par le Procureur Général du Roy sur la ditte opposition, le Prévôt demeure débouté de son opposition avec dépens ; ordonne qu'il sera procédé au jugement de la cause d'entre messire Pançart par le premier juge. Donné à néant, le février 1839.

LE JUGE

Plaidez, Messieurs !

Lucien prend la parole et développe les accusations qu'il a à porter contre Pançart, non sans citer encore du latin, *mala publica in plebem desidus laborant ubi decidus.* Il affirme d'abord qu'il faut faire disparaître l'inculpé, » puisque monsieur Carême doit venir » ; il déclare ensuite qu'il va produire des témoins pour prouver que Pançart a tué trois hommes le premier septembre dans la grande forêt d'Irati ; qu'il a tué, là même, sur le pont d'Ordeneche, cinq marchands ; qu'il a arrêté, le six décembre, quatre marchands de sardines, pour couper les vivres à Monsieur Carême ; qu'il a pris toutes leurs huiles, le samedi précédent, à cinq Espagnols, au port d'Orhi ; enfin que

« Toutes les filles depuis l'âge de dix ans — jusqu'à l'âge de quarante, — il les a dépucelées, — qui n'étaient pas toutes vierges ».

/

Berlamin répond de la bonne manière : « Votre Carême est un pas grand' chose ; je fais peu de cas de lui et de ses sardines ; lui et vous tous, nous allons joliment vous envoyer faire foutre (*sic*) ».

Lucien réplique : « Certes la Soule est assez grande pour deux personnes ; mais ce gourmand-là mange autant que vingt : quand il aura mangé toute la viande, il ne nous restera que de la merluche et de l'huile ».

Berlamin demande à consulter ses constituants Floris et Pançartine ; il leur expose ses craintes sur l'issue du jugement et les engage à se procurer des faux témoins. « C'est impossible », s'écrie Floris, « cela coûte cher et je n'ai que dix louis, outre mon porte-manteau à l'auberge ».

A la reprise de l'audience, Berlamin affirme que les témoins de Lucien sont gagnés ; le Substitut, Lucien et leurs témoins sont des méchants et des calomniateurs ; ils ont pris un prétexte futile pour perdre Pançart qui ne leur a fait que du bien ; c'est eux et non lui qu'il conviendrait de guillotiner.

Entrée de quatre témoins qui aux questions du juge : « Est-il vrai que Pançart ait, tel jour, fait telle chose ? » répondent tous à la fois : « Oui, monsieur », *bai jauna*. Ils lèvent ensuite la main et jurent « sous peine de damnation », qu'ils ont dit la vérité. Pançartine les insulte :

Allez ! fripons, scélérats, — votre air de lever les bras — est aussi estimable que — les pets des ânes du moulin.

LE JUGE, frappant à terre.

Mon enfant, taisez-vous ; — vous n'avez pas besoin de parler ici, — car votre avocat — fera tout ce qui est nécessaire.

Berlamin dit qu'il est avocat depuis trente ans, qu'il n'a pas son pareil au moins en France, qu'on vient le consulter de plus loin que Paris, qu'il a vu bien des faux témoins, mais jamais d'aussi impudents que ceux-ci, qu'il faut donc les arrêter et les mettre en prison, aux fers, avec le substitut ; qu'au surplus il n'a jamais vu d'audition pareille, qu'au criminel les témoins doivent être entendus séparément, que toute la procédure est donc, « conformément à l'ordonnance, cassable », et qu'il en réclame l'annulation.

Mais le Substitut fait entrer Planta qui montre au juge sa blessure, en disant qu'il croit pouvoir guérir s'il peut boire beaucoup de bon vin ; on l'envoie chercher le Barbier qui arrive avec son état, mais refuse de le donner si on ne le paie d'avance. Il le remet pourtant au greffier qui en donne lecture :

L'an 1819, et le … du mois de février, je certiffie que j'ai visitté la tête du sieur Noudigas en laquelle je trouvé une

blessure large de quatre pouces et six de longs et trois en dedans, sur la partie coronelle du cerveau, qui paroit avoir été faite par quelque sabre ou couteau, laquelle blessure j'ai pensé suivant les règles de mon ar qui a été faitte dit-il par Jean Pançart je dois avoir trente pistolles pour mes soins et médicamens (sic).

Le substitut discute le chiffre de la somme demandée et prie le juge de taxer; on donnera après la taxe une lettre de change au barbier; celui-ci s'écrie qu'il voit bien de belles paroles, mais que l'espérance de son argent se convertit en papier; qu'il n'admet point de juge de sa marchandise; qu'il en sait seul la valeur; que cet onguent seul lui vaut cent livres; ses études à l'Université de Montpellier ont coûté mille livres par an; sa boutique vaut dix mille livres et sa bibliothèque quarante pistoles. « C'est bon », dit le substitut, « venez chez moi et je vous paierai ce qui est juste ».

LE JUGE

Que les gens du Roi — donnent leurs conclusions; — que nous jugions ce procès — sans aucun allongement.

LE GREFFIER

Silence, Barreau!

LE SUBTITUT

Hominis norandi dependent.

Je conclus que le sieur Pançart — soit roué — et qu'après avoir été roué, — il soit brûlé;

Que tous ses biens — soient confisqués — et que le seigneur Roi — s'en empare.

(Floris enlève Pançart aux gendarmes).

LE JUGE

Ayant entendu ici les — avocats des deux parties, — et avec cela — les conclusions du Substitut,

Nous jugeons — et ordonnons — que le sieur Pançart à coups de fusil — soit mardi matin tué;

Et que les gendarmes d'abord — lui tireront; — et que, après avoir été tué, — le lendemain au crépuscule il sera brûlé;

Mais qu'il soit bien compris — que cela dure jusqu'à Pâques (1) — d'ici là — et pas plus;

Au-delà ensuite le Printemps, — grand monsieur viendra, — qui, jusqu'à ce qu'arrive M. l'Été — sera le chef.

Après quoi Mons de — Bacus fils viendra — et de sa liqueur agréable — nous pourvoira !

Le substitut annonce que les gendarmes ont laissé échapper Pançart; il demande l'arrestation du Prévôt responsable. Celui-ci s'excuse.

LE JUGE

Un détachement de soldats — sera à l'instant expédié — et qu'ils amènent — le premier gendarme qu'ils trouveront.

Si dans une demi-heure, — ils n'ont pas ramené

(1) Il manque probablement un couplet ordonnant l'intronisation de Carême.

Pançart, — pour l'exemple des autres — je guillotinerai l'un d'eux.

Mais, en cas que Pançart — ne soit pas rattrapé, — mardi, à minuit, il sera — brûlé en effigie.

Ce qui veut dire que son modèle — sera fusillé — et dans un grand feu — ensuite brûlé.

En attendant arrêtez — tous ces gendarmes — et mettez les en prison -- chargés de fers.

L'audience est levée et nous retrouvons Pançart chez lui, seul avec sa femme. Ils se plaignent de l'ingratitude et de la méchanceté des gens et projettent de quitter, jusqu'à l'année suivante, le pays de Soule. Survient Éléonore qui veut partir avec Pançart, car, dit-elle,

Dorénavant ici, les femmes, — nous serons sûrement tristes, — de ce que notre caresseur, — vous, vous soyez parti.

Quelque gentil et travailleur -- que soit en effet un homme quelconque, — s'il n'est pas paillard, — il ne sera pas ami avec les femmes.

Pançartine ne peut se contenir : « Bougresse de putain ! » crie-t-elle à la nouvelle venue, « crois-tu que je ne sais pas que tu m'as fait les cornes ? Va-t-en, pendarde, etc. ». Éléonore, peu émue, va pour embrasser Pançart. Pançartine la saisit aux cheveux : Satan vient l'encourager, pendant qu'Astarot excite sa rivale. Cependant Pançart descend l'escalier et s'enfuit.

Surviennent les gendarmes et le Prévôt qui

arrêtent cette « paire de prostituées », malgré leurs supplications et les emmènent bien attachées.

L'acteur désigné récite alors l'épilogue, *azken pheredikia* « le dernier sermon » :

Bonnes gens, de votre attention, — nous vous remercions ; — parce que à cette fable — vous avez fait attention.

Que ce soit une fable, — cela n'y fait rien, — car il y a beaucoup de faits — qui paraissent vrais.

C'est pourquoi le sujet — pourrait donner quelque goût ; — mais nous, de la bien représenter — nous avons été incapables.

Si nous ne vous avons pas satisfaits, — nous avons, nous, la faute, — car les meilleurs — nous sommes mauvais.

Mais nous avions la bonne volonté — aussi bien que qui ce soit ; — nous vous prions donc — de ne pas nous critiquer.

Ce sujet divertissant — à la fin demande, — jeunes filles, qu'avec vous — nous désirions nous divertir.

Je vous convie — à la danse sur ce théâtre, — en considérant que c'est — le dernier jour du carnaval ;

Qu'alors de se divertir c'est — toujours la coutume ; — observons donc, nous, — la loi ancienne.

Car, lorsque nous aurons vieilli, — le temps aura passé ; — divertissons-nous donc — à présent, c'est notre tour.

Et comme de faire une harangue — ce n'est pas le moment, — je vous désire une bonne nuit, — mon très-cher peuple.

Dans un autre *Pançart* que j'ai eu occasion de

parcourir, la guerre était déclarée entre Pançart et Baqus, d'un côté, Carême et Mercredi-des-cendres, de l'autre. Les premiers sont défaits par l'intervention de *Bettiri Santz* (personnification de la misère ; voir ci-devant pp. 166, 191) qui « sèche » Baqus. Pançart est pris, condamné et fusillé.



OBSERVATIONS

ET NOTES COMPLÉMENTAIRES



OBSERVATIONS

ET NOTES COMPLÉMENTAIRES

Conte A, nº vi. — Peut-être ai-je eu tort de donner pour titre à ce conte « la grande ourse » ; ce nom ne représente rien en effet pour les Basques.

B, viii. — M. Webster a entendu raconter à Osse une variante de ce conte.

La sage-femme avait été prise à Bedous, et la grotte où on l'avait conduite avoisinait Accous. Elle avait emporté un petit morceau de pain ; aussi, quand elle arriva chez elle, ne trouva-t-elle plus que des briques et des pierres au lieu de l'or et des pierreries.

B, XIII. — *Olano*; probablement l'espagnol *alano* « un mâtin ».

Chanson A, I. — Cette chanson a pour auteur un certain J. M. Ipharraguirre, chansonnier basque célèbre, mort récemment; elle est devenue tout à fait populaire.

B, II. — Dans son *Histoire des peuples et des états pyrénéens* (1860, 5 vol. in-8°), M. Cénac-Moncaut publie (t. V, p. 325) un texte de cette sérénade qui présente des variantes assez importantes. En voici la traduction complète :

« Mon étoile aimée, — ma charmante, — en silence, pour vous voir, — je vous viens à la fenêtre ; — pendant que je chante, — vous demeurez endormie ; — si vous êtes réveillée, — je m'en vais content.

« Après avoir vu — cette étoile rare, — mon pauvre cœur — n'a pas de repos ; — n'avez-vous donc point — de pitié, — afin de perdre un peu de sommeil, — ma bien-aimée, pour moi ?

« Je viens souvent — à votre rencontre, — pour avoir du plaisir, — un seul moment, — pour contempler — vos beaux yeux ; — le désert, le bois sombre, — ce n'est rien pour moi.

« Le soleil sort — clairement de l'Orient, — les oiseaux commencent — à le saluer en chantant... — Joignez à la mienne — vos belles voix, — pour donner une sérénade — à mon étoile aimée ».

B, v. — Cette chanson est également de J. M. Ipharraguirre.

B, vi. — Les paroles de cette chanson seraient de A. Chaho. L'air donné par M. Sallaberry dans ses *Chansons populaires du pays basque,* p. 228, aurait été composé par M. de Belzunce.

C, xii. — Le curé visé par cette chanson serait le fameux Haritchalalet auquel Chaho fait allusion dans son *Biarritz* (Bayonne 1855, t. II, pp. 178-179, 208-210).

C-D. — Je crois intéressant de reproduire le texte et la traduction d'une *chanson bachique,* publiée par le docteur Mahn (*Denkmaeler der baskischen Sprache,* p. 74-75, nº XXIV) :

Oi zer egin othe zaut niri
Bidian ibiltzen abantzi;
Ez dut pausurik egiten
Non ez nizen erortzen;

Triste dut hainitz bihotza,
Indazue arno hutza.

« Oh ! que m'est-il arrivé, — j'ai oublié à marcher sur la route ; — je ne fais pas un pas, — que je ne tombe; — j'ai le cœur très triste, — donnez-moi du vin pur.

Ene arreba Yuana,
Badantzut arreba yauna,
Ni hiltzen nizenian,
Ez egin nigarrikan,
Ez ekhar dolurikan ;
Emazu flaskua burdian
Edateko piyaya hartan.

« Ma sœur Jeanne, — j'entends ma sœur maîtresse (1), — quand je serai mort, — ne pleurez pas, — ne portez pas de deuil, — mettez un flacon dans le cercueil — pour boire pendant ce voyage.

Libera me *kantatzian,*
Ez busti hisopa urian

(1) Plus exactement « maître, seigneur ». Jeu de mots sur *Yuana* « Jeanne », et *yauna* « seigneur ». — Remarquez le mot *badantzut* « j'entends », traduit « plait-il ? » par les gens qui font de *bego* « qu'il demeure » l'impératif de *utz* « laisser ».

Arnuan busti zazu,
Hilik ungi trempa zazu;
Segur da nahiko dudala
Hiltzean bizian bezala.

« En chantant le *libera me*, — ne m'aspergez pas d'eau d'hyssope, — mouillez-moi de vin, — trempez m'en bien ; — il est sûr que j'en voudrais — mort autant que vivant. »

Cantilènes et Formulettes. — M. W. Webster me communique, de Sare, deux formulettes. La première que ses enfants ont apprise dans le pays est ainsi conçue :

Hiru chito izan eta lau galdu,
Neure chitoaren ama oiloa !
Acheriak yan du lephoa,
Yaun errotorak trunkoa !

« Ayant eu trois poussins et en ayant perdu quatre, — la poule mère de mon poussin ! — Le renard a mangé le cou, — M. le Curé le tronc ! »

La seconde, qu'elles avaient apprise à Saint-Jean-de-Luz, est la suivante :

Kuku ! miku ! chandalitchu !
Choriak umeak in tu !
— Non ? — Zure sudurrain punttan !

« Coucou ! couvée (?) ! chandalitchou ! — L'oiseau a fait des petits ! — Où ? — Au bout de votre nez ! »

(9 mai 1883.)

M. J. D. J. Sallaberry m'adresse, de son côté, une variante souletine de la cantilène nº XVI :

— Kükürükü ! — Zer dük, ollarra ?
— Bürian min. — Nurk egin deik ?
— Acherik. — Nun da acheria ?
— Khapar pin. — Nun da khaparra ?
— Süyak erre. — Nun da süya ?
— Hurak itho. — Nun da hura ?
— Idik edan. — Nun da idia ?
— Arth'ereiten. — Zentako da arthua ?
— Olluentako. — Zentako dira olluk ?
— Arraultze errüteko. — Zentako dira arraultzik ?
— Aphezer emaiteko. — Zentako dira aphezak ?
— Meza erraiteko. — Zentako dira mezak ?
— Pürgatorik' arimen salbatzeko !

« Coquerico ! — Qu'as-tu, coq ? — Mal à la tête ! — Qui te l'a fait ? — Le renard. — Où est le renard ? — Sous le buisson. — Où est le buisson ? — Brûlé par le feu. — Où est le feu ?

— Étouffé par l'eau. — Où est l'eau? — Bue par le bœuf. — Où est le bœuf? — A semer le maïs. — Pourquoi est le maïs? — Pour les poules. — Pourquoi sont les poules? — Pour faire les œufs. — Pourquoi les œufs? — Pour donner aux prêtres. — Pourquoi sont les prêtres? — Pour dire la messe. — Pourquoi sont les messes? — Pour sauver les âmes du Purgatoire! »

(18 mai 1883.)

Dictons sur les noms des villages de la Soule et des régions voisines.

34. *Proseskariak, Iruriko.*
« Processifs, (gens) de Trois-Villes ».

35. *Banitatusak, Atharratzeko.*
« Vaniteux, de Tardets ».

36. *Bilañak, Omizeko.*
« Vilains, d'Abense-de-haut ».

37. *Lohiz estaliak, Zibozeko.*
« Couverts de boue, de Sibas ».

38. *Asto handiak, Astüeko.*
« Grands ânes, de Restoue ».

39. *Itzal jankinak, Liginagako.*
« Envahis par l'ombre, de Laguinge ».

40. *Arrantzaliak, Atheregiko.*
« Pêcheurs, d'Athérey ».

41. *Ezpel zankho okherrak, Ligiko.*
« Buis aux jambes tordues, de Licq ».

42. *Kontrebandista, salbajiak, Santa-Graziko.*
« Contrebandiers, sauvages, de Sainte-Engrace ».

43. *Jente karesant, koki handiak, Larrañeko.*
« Gens caressants, grands coquins, de Larrau ».

44. *Intzaur jale handiak, Lakharriko.*
« Grands mangeurs de noix, de Lacarry ».

45. *Andrekari handiak, Alzaiko.*
« Grands amateurs de femmes, d'Alçay ».

46. *Dantzari handiak, Alzabehetiko.*
« Grands danseurs, d'Alçabehety ».

47. *Lamiñak, Arhaneko.*
« Lamignac, d'Arhan ».

48. *Erhuak, Etchebarreko.*
« Fous, d'Etchebar ».

49. *Jente charrak, Lechantzüko.*
« Pauvres gens, de Lichans ».

50. *Higanautak, Montoriko.*
« Huguenots, de Montory ».

51. *Agaramuntes urgüllütsiak, Hauzeko.*
« Gramontais orgueilleux, de Haux ».

52. *Cherchebrütak, Landako.*
« Chercheurs de querelles, de Lannes ».

53. *Karraterak, Dantseko.*
« Charretiers, d'Anse ».

54. *Broia jale handiak, Eretako.*
« Grands mangeurs de *broye* (1), d'Arette ».

55. *Bohame mustruak, Aramitzeko.*
« Bohémiens monstrueux, d'Aramits ».

56. *Jente itchusia, Inhasiko.*
« Laides gens, de Féas. »

57. *Babanka bilzaliak, Eskiulako.*
« Ramasseurs de limaces, d'Esquiule ».

58. *Chorro gorriak, Barkocheko.*
« Ventres rouges (c'est-à-dire vindicatifs, rancuniers), de Barcus ».

59. *Phapakariak, Arrokigako.*
« Batailleurs, de Roquiague ».

60. *Jente herrestak, Sorhütako.*
« Gens désordonnés, de Chéraute ».

(1) *Broye*, bouillie faite avec de l'eau et de la farine de maïs.

61. *Jente tcharra, Mauleko.*
« Gent avare, de Mauléon. »

62. *Gaizki ikhasiak, Gaindañeko.*
« Mal appris, de Garindein ».

63. *Jente desunesta, Urdiñarbeko.*
« Gent peu convenable, d'Ordiarp ».

64. *Eskalampu handiak, Altzürükeko.*
« Grands sabots, d'Aussurucq ».

65. *Bohamiak, Muskildiko.*
« Bohémiens, de Musculdy ».

66. *Erlijione gabiak, Phagolako.*
« Sans religion, de Pagolle ».

67. *Charpheruak, Lambarako.*
« Chiffonniers, de Lambare (1) ».

68. *Uhuñak, Añharbeko.*
« Voleurs, d'Ainharp ».

69. *Ardatcheruak, Bildozeko.*
« Fabricants de fuseaux, de Viodos ».

70. *Killakari, jokülariak, Urrüstoieko.*
« Joueurs de quilles, parieurs, d'Arrast ».

71. *Basa saintü, zankho mehiak, Larroriko.*
« Cafards, jambes maigres, de Larrory ».

(1) Hameau des trois communes d'Ordiarp, Garindein et Ainharp.

72. *Tratalant, burhauti, gezürti, trumpürrak, Mithikileko.*

« Maquignons, faiseurs d'imprécations, menteurs, trompeurs, de Moncayolle ».

73. *Izoztatü, minakaisto, gorejankin, pergüt, eskele, güsak, Ospitaleko.*

« Gelés, triste mine, meurt de faim, misérables, mendiants, gueux, de L'hopital Saint-Blaise ».

(Dicté à J. D. J. Sallaberry, le 27 mai 1883, par Jean Elichirigoity-Heguillor, de Chéraute.)

Additions et Variantes.

37. *Lohidestak, Zibozeko.*
« Boueux, de Sibas ».

38. *Gose jankinak, Astueko.*
« Meurt de faim, de Restoue ».

40. *Lamiñak, Atheregiko.*
« Lamignac, d'Atherey ».

42. *Salbajiak Santa-Graziko.*
« Sauvages, de Saint-Eugrace ».

43. *Jente karesant, bena fripuak, Larrañeko.*
« Gens caressants, mais fripons, de Larrau ».

44. *Artho jale handiak, Lakharriko.*
« Grands mangeurs de *méture*, de Lacarry ».

45. *Jokülariak, Alzaiko.*
« Joueurs, d'Alçay ».

47. *Arnegü egiliak, Arhaneko.*
« Faiseurs de jurements, d'Arhan ».

48. *Jente erhuak, Etchebarreko.*
« Folles gens, d'Etchebar ».

57. *Karakoil biltzaliak, Eskiulako.*
« Ramasseurs d'escargots, d'Esquiule ».

58. *Jinko falsiak, Barkocheko.*
« Faux dieux, de Barcus ».

60. *Serora bühürtiak, Sorhütako.*
« Religieuses manquées, de Chéraute ».

74. *Khantari handiak, Alozeko.*
« Grands chanteurs, d'Alos ».

75. *Intzaur jale handiak, Zunharreko.*
« Grands mangeurs de noix, de Sunhar ».

76. *Kartakariak, Larrabileko.*
« Joueurs de cartes, de Larrebieu ».

77. *Kota gorriak, Sarrikotako.*
« Jupes rouges, de Charritte ».

78. *Belhagiliak* (1), *Bildozeko.*
« Connaisseurs en herbes, de Viodos ».

79. *Sonũ egiliak, Unizeko.*
« Ménétriers, d'Abense-de-Bas ».

80. *Bohamiak, Mendikotako.*
« Bohémiens, de Menditte ».

(Dicté à J.-D.-J. Sallaberry par Dom. Behocaray, de Mauléon, le 28 mai 1883.)

PASTORALES. — P. 317. Le port de la croix de la Légion-d'Honneur a été défendu depuis quelques années ; on y supplée par des médailles de Crimée, d'Italie, etc., et par des croix étrangères.

P. 320-321. On met aussi aux enchères le deuxième saut et le troisième.

(1) Proprement « faiseurs d'herbes » ; on désigne ainsi une catégorie de sorciers, devins ou charlatans de villages. Le mot se trouve pour la première fois imprimé dans le *Prône* souletin de 1676.





TABLE DES MATIÈRES



Achevé d'imprimer le 13 Juillet 1883

par G. Jacob imprimeur à Orléans

pour Maisonneuve et Cie

libraires éditeurs

à Paris



LES LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

Charmants volumes petit in-8 écu, imprimés avec grand soin sur papier vergé à la cuve, fabriqué spécialement pour cette collection ; caractères elzéviriens, fleurons, lettres ornées, titres rouge et noir ; tirage à petit nombre, etc.

Volumes publiés :

Vol. I. Sébillot (Paul). *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* 1 vol. de xii et 404 pages, avec musique .... 7 fr. 50.

Vol. II-III. Luzel (F. M.). *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* 2 vol. de xi, 363 et 379 pages .... 15 fr.

Vol. IV. Maspero (G.). *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne.* 1 vol. de lxxx et 225 pages .... 7 fr. 50.

Vol. V-VII. Bladé (J. F.). *Poésies populaires de la Gascogne* ; texte gascon et traduction française en regard, avec musique notée. 3 vol. de xxxi, 363 ; xviii, 383 ; xv, 435 pages.. 22 fr. 50.

Vol. VIII. Lancereau (É.). *Hitopadésa ou l'Instruction utile. Recueil d'apologues et de contes traduit du sanscrit.* 1 vol. de xii et 388 pages................................ 7 fr. 50.

Vol. IX-X. Sébillot (Paul). *Traditions et superstitions populaires de la Haute-Bretagne.* 2 vol. de vii, 387 et 389 pages.. 15 fr.

Vol. XI. Fleury (J.). *Littérature orale de la Basse-Normandie.* 1 vol. de xii et 394 pages, avec musique .... 7 fr. 50.

Vol. XII. Sébillot (Paul). *Gargantua dans les traditions populaires.* 1 vol. de xx et 342 pages................ 7 fr. 50.

Vol. XIII. Carnoy (E. Henry). *Littérature orale de la Picardie.* 1 vol. de vii et 381 pages...................... 7 fr. 50.

Vol. XIV. Rolland (E.). *Rimes et jeux de l'enfance.* 1 vol. de iii et 400 pages, avec musique................. 7 fr. 50.

Vol. XV. Vinson (J.). *Le Folk-lore du pays basque.* 1 vol. de xl et 400 pages, avec musique................. 7 fr. 50.

Vol. XVI. Ortoli. *Les Contes populaires de l'île de Corse.* 1 vol. de vii et 380 pages.............................. 7 fr. 50.

En préparation :

Bladé (J. F.). *Contes populaires de la Gascogne*, 2 vol.
Legrand (E.). *Chansons populaires de la Grèce*, 1 vol.
Luzel (F. M.). *Contes mythologiques des Bas-Bretons*, 2 vol.
Luzel (F. M.). *Les Sonnion.* Texte et traduction, 2 vol.
Sébillot (Paul). *Les Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.*
Wekerlin. *Chansons populaires de l'Alsace*, 2 vol.

